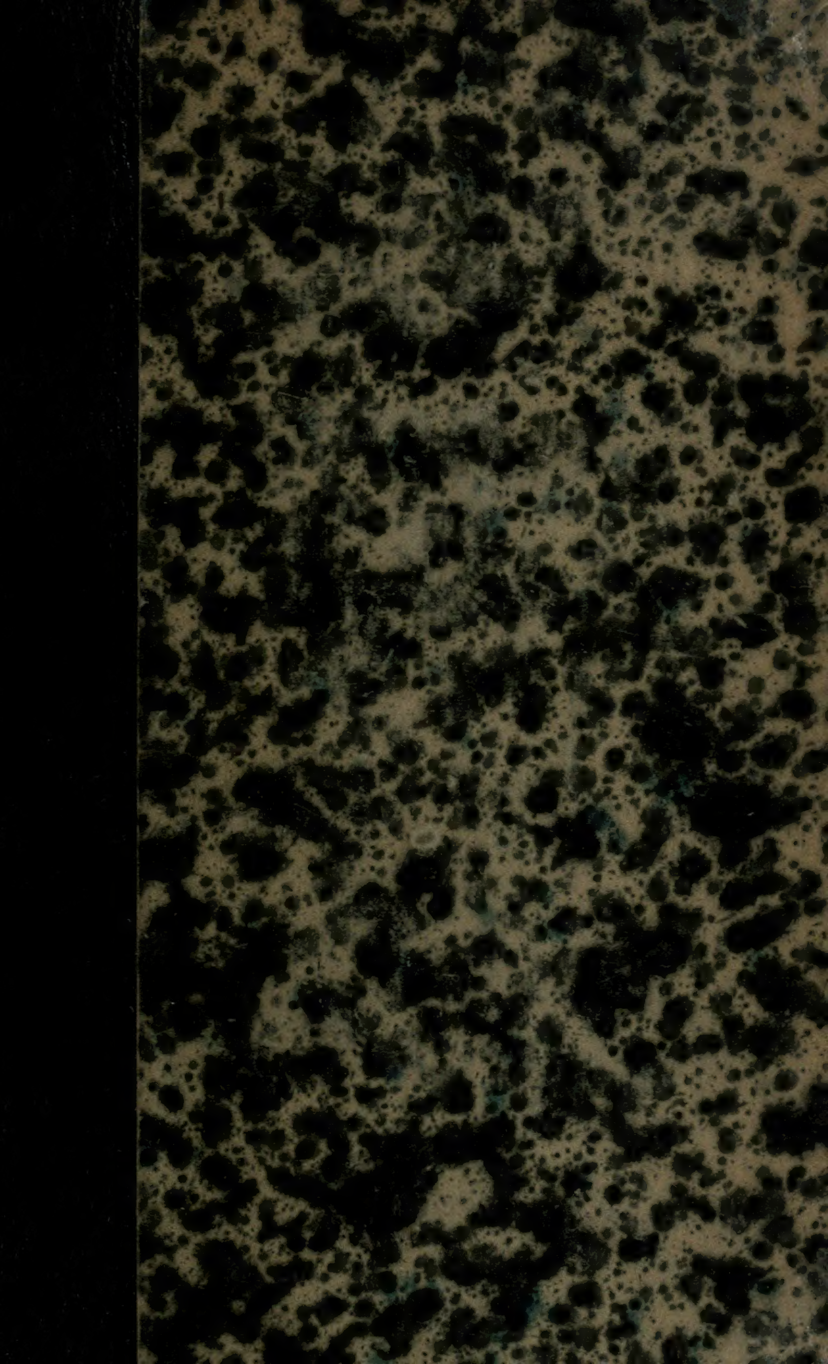
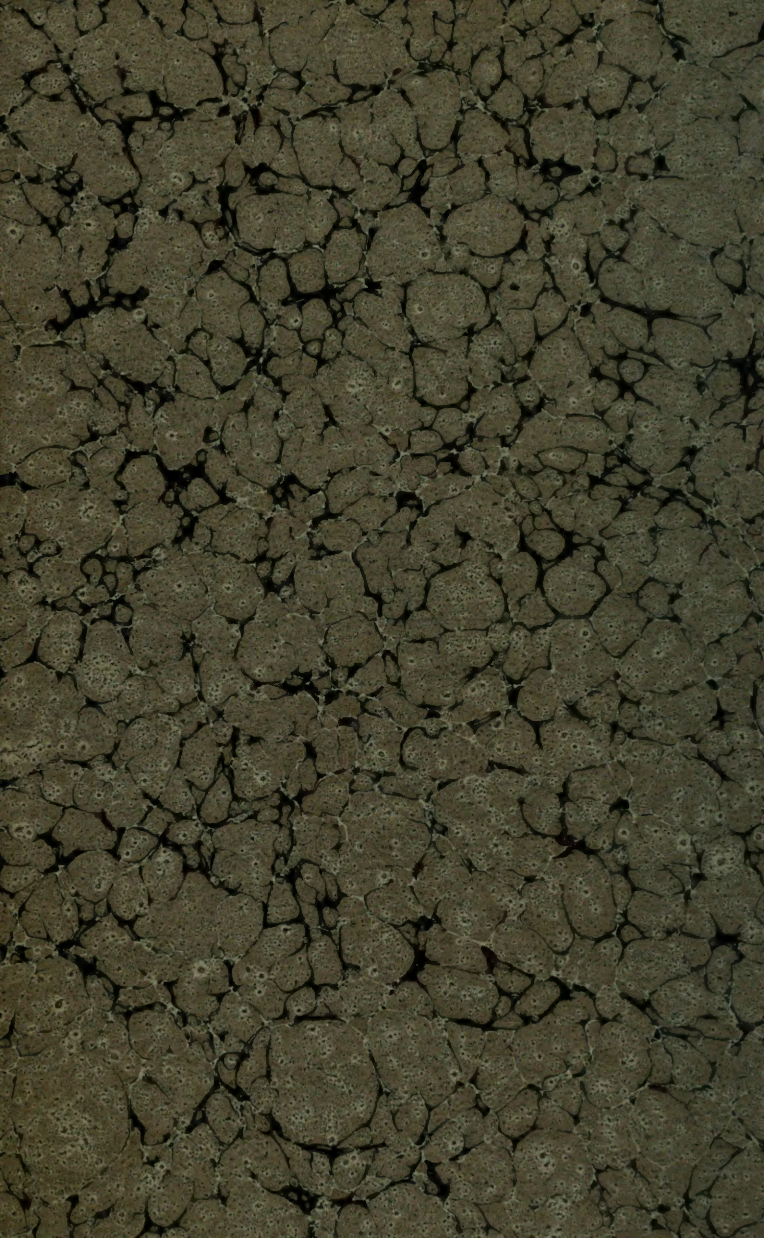






LETTRES

DE

PRÊTRES AUX ARMÉES

DU MÊME AUTEUR

Quelques années de la Jeunesse de Montalembert. Préface de M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie Française (Gabalda).

Les Catholiques Italiens et la Guerre Européenne (Lethielleux).

LETTRES

DE

PRÊTRES AUX ARMÉES

RECUEILLIES PAR

VICTOR BUCAILLE

VICE-PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION CATHOLIQUE DE LA JEUNESSE FRANÇAISE

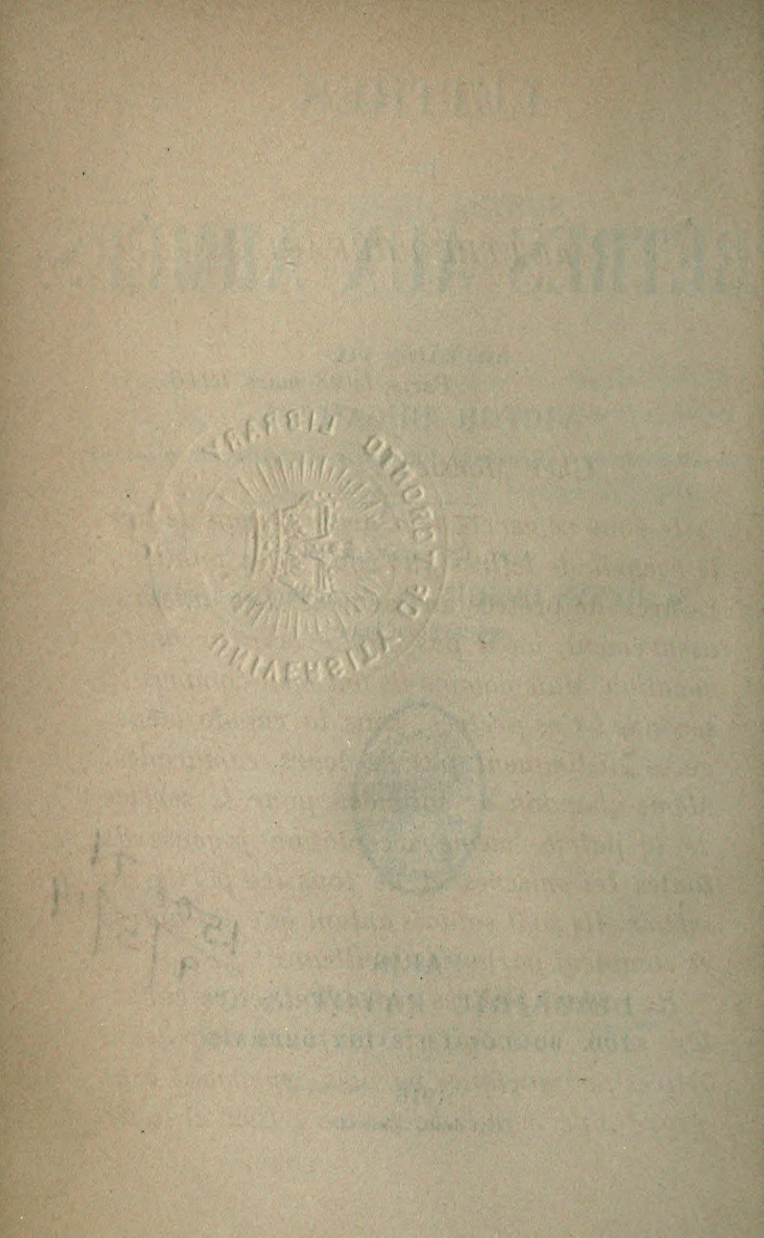
AVEC UNE PRÉFACE DE

M. DENYS COCHIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
MINISTRE D'ÉTAT



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1916



LETTRE-PRÉFACE

Paris, le 28 mars 1916.

Cher Monsieur,

Je vous remercie de m'avoir permis de lire le recueil de lettres que vous allez publier : Lettres de prêtres aux armées. *Les auteurs, assurément, n'ont pas oublié leur première vocation. Mais comme ils ont bien compris la seconde ! Ces prêtres, sous la capote bleue, ne se distinguent pas de leurs camarades. Même abandon de soi-même pour le service de la patrie, même acceptation joyeuse de toutes les misères et de tous les périls du métier. Ils sont soldats autant que les autres et comptent parmi les meilleurs !*

Ils restent prêtres cependant, et ce caractère sacré se manifeste toujours dans leurs lettres par quelques paroles exprimant à un degré supérieur l'obéissance à Dieu et le dé-

vouement au prochain. Qu'ils soient officiers, soldats ou brancardiers, ces sentiments-là ne sont pas de nature à ralentir leur zèle.

La guerre d'aujourd'hui absorbe les nations tout entières: tous les hommes, de toutes les professions, de vingt ans à peine à quarante-six ans. La patrie a besoin de tous ses fils : il ne s'agit pas d'embrasser la profession des armes, mais de sauver son pays. Le XVIIIe siècle chansonnait Clermont, homme d'église devenu général ;

> ... Aussi propre à l'un comme à l'autre
> Il sert son Dieu comme il se bat

disait la chanson.

Quand notre victoire sera achevée, plus d'un curé, blessé, reprendra le chemin de sa paroisse et les habitants le salueront à son passage. Ils pourront répéter le vers du vieux quatrain du temps de Voltaire. Mais le ton ne sera plus le même. Avec respect, avec conviction, ils diront de leur curé, porteur de la Croix de Guerre :

> Il sert son Dieu, comme il se bat.

Hélas ! tous les auteurs de vos lettres ne reverront pas leur clocher. Témoin, M. l'abbé Guillard, sergent au 93e. Pourrait-on lire jusqu'au bout, sans avoir les yeux troublés par les larmes, la page qu'il écrivit le 9 septembre 1914, à cinq heures du soir, couché sur le champ de bataille ? Elle fut trouvée le lendemain dans sa main refroidie : C'était un adieu adressé « à mes chers bons tous ». On y lit ceci : « Mon moral est très bon, je n'ai aucune angoisse ; mon crucifix est devant moi ; je prie, et j'attends la volonté du bon Dieu... Ma grande peine est de vous quitter... Vous même, je vous prie, que votre chagrin soit silencieux, résigné et presque joyeux ».

Comment oserait-on ajouter un mot ? Je voudrais citer encore d'admirables paroles du Père de Gailhard-Bancel, mort aussi pour la Patrie. Mais je citerais presque tout votre recueil, sous prétexte de préface !

Croyez, cher Monsieur, à mes sentiments très distingués.

DENYS COCHIN
Membre de l'Académie Française,
Ministre d'Etat.

LETTRES DE PRÊTRES AUX ARMÉES

INTRODUCTION

Nous présentons aujourd'hui au public un livre dont le prêtre français est l'auteur. Nous avons choisi, parmi tant de lettres écrites, celles où le prêtre exprimait avec le plus d'émotion et le plus d'éloquence la grandeur de la vie qu'il menait, la sublimité du spectacle qu'il contemplait. C'est un écho de la vie des armées que nous avons recueilli et que dans sa beauté nous transmettons au lecteur.

Quand éclata la guerre, le prêtre vit s'ouvrir devant lui plusieurs champs d'activité. Les diverses lois militaires qui se sont succédé depuis 1870 répartirent les prêtres en trois catégories. Ou le prêtre fut exempté de service et c'est la loi de 1872, ou il fut versé dans les services de santé et c'est la loi de 1889, ou il fut soldat soumis à

toutes les obligations militaires, comme le voulait la loi de 1905. Les distinctions que ces lois firent dans le corps sacerdotal m'imposèrent les chapitres de ce livre. Le prêtre fut soldat, il devint officier ; il obéit et il commanda. D'autres furent infirmiers et leur dévouement s'exerça dans les hôpitaux ou les ambulances, dans les trains sanitaires ou sur les champs de bataille à la relève des blessés. D'autres encore furent aumôniers ; ils continuèrent près des armées, près des soldats, le ministère de charité et de consolation auxquels ils s'étaient voués durant les temps de paix.

Une idée domine ce travail : en toutes occasions, le prêtre fit son devoir et le fit jusqu'à la mort. Il savait que la bonté du Pape, tenant compte de l'urgence de sa tâche et subissant, comme un fait, les lois de l'État, faciliterait aux prêtres combattants qui ne se seraient pas prévalus des immunités traditionnelles du droit canon, la réintégration dans la plénitude de leur ministère sacerdotal; et confiants dans cette perspective, sans réticence, sans arrière-pensée, sans récrimination, il lutte pour la France. Les lettres disent comment il comprit son devoir, elles racontent comment il l'accomplit, elles expriment avec quelle spontanéité, quelle chaleur de cœur, quel

enthousiasme il se sacrifia généreusement, absolument à l'œuvre essentielle : bouter de France l'envahisseur barbare. Dans cette œuvre à laquelle s'adonnent tous les Français sans distinction de culte ou de classe, le prêtre a un rôle spécial, des obligations précises ; il n'est pas seulement une poitrine qui se dresse, un bras qui jette la mort, il est une puissance morale qui exalte le sacrifice et en détermine la valeur. Les lettres recueillies dans ce volume me sont venues de sources nombreuses et diverses. C'est le livre de l'Église de France. Certains désirs, certains scrupules m'ont parfois empêché de mettre une signature au bas de chaque lettre. Devant ces sentiments que le lecteur comprendra aisément j'ai dû m'incliner plus d'une fois.

J'adresse ma respectueuse gratitude aux Évêques qui m'ont confié les lettres de leurs prêtres, et à tous ceux qui m'ont permis de mener à bien cet ouvrage. La guerre dure. Une seconde série de *Lettres de prêtres aux armées* devra venir combler les imperfections, les lacunes et les oublis qu'une œuvre semblable peut difficilement éviter.

VICTOR BUCAILLE.

1er mars 1916.

LE PRÊTRE-SOLDAT

LE PRÊTRE-SOLDAT

La loi de 1905 fait du prêtre un soldat. Les dispenses des lois antérieures sont effacées du texte nouveau. « Les curés sac au dos », tel est le sens de la loi à laquelle les prêtres obéirent. On les vit dans les casernes et quand la guerre éclata, ils allèrent au combat. Dans la vie du temps de paix, ils avaient été des soldats, attachés comme les autres à leur devoir d'état, comme les autres enchaînés à la discipline militaire. La guerre mit en valeur le prêtre-soldat, parce qu'au rebours des autres combattants qui devenant soldats cessent d'être qui avocat, qui commerçant, qui maçon, il demeura prêtre. Le prêtre survécut au soldat et le transfigura. Sous l'aube qu'il revêt pour l'office qu'il va réciter, la culotte gris-bleu presque toujours dépasse ; il semble aussi que de la capote du soldat ou du dolman de l'officier sorte toujours la soutane du prêtre. « Eris sacerdos in æternum. » *Le prêtre est prêtre pour l'éternité et quand sur le champ de bataille, aux voix grondantes des canons, au crépitement des mitrailleuses, au choc lourd des corps qui se heurtent en des étreintes farouches ont succédé les soupirs profonds des mourants, les cris aigus des blessés, on voit parfois un soldat moins blessé*

se glisser entre les corps étendus, ramper de l'un à l'autre murmurant : « Je suis prêtre ; recevez l'absolution ; partez en paix. » Et sur le ciel encore sanglant le bras se lève pour une bénédiction dernière.

De la section dans laquelle il obéit comme soldat ou qu'il commande comme sergent, le prêtre est l'âme ; et les chefs ont remarqué plus d'entrain, d'endurance, d'élan dans les compagnies où servaient des prêtres. Le prêtre-soldat centralise toute la force morale de ceux qui l'entourent : elle est comme une émanation de sa personne. Près de ses camarades de lutte, le caractère sacerdotal enhardit plus le prêtre qu'il ne l'intimide ou ne le gêne, car dans cette effroyable guerre qui est autant un conflit moral qu'un choc de races, le prêtre comprend et sait le rôle qu'il peut jouer ; exalter les courages, sauver les âmes, donner l'exemple, être le premier aux dangers, aux fatigues, à la mort. Car sa vie, moins encore qu'à tout autre soldat, n'est à lui ; elle est à son prochain, à la grande famille qu'est le régiment, à la plus grande qu'est la patrie. Aussi peu lui importe la balle qui le tuera, le ravin où roulera son corps, l'hôpital qui verra son agonie. Il faut des victimes ; que lui fait la mort si son âme, « emportant avec soi devant Dieu l'idéal très pur de la France », obtient la victoire de sa patrie !

L'AME DU PRÊTRE

La mort du prêtre

Qu'est-ce que la mort d'un prêtre ? Une chose ignorée comme sa vie. De cette mort nous ne savons que cela, qu'elle est précieuse devant Dieu. Elle servira à acheter le salut de la France. Aux heures critiques où l'exemple de quelques-uns décide de l'attitude de la foule, ne commettrait-il pas un crime, le prêtre qui hésiterait à rejoindre son poste de soldat ? Dieu nous a faits prêtres et soldats. Prêtres, nous mourrons en soldats, si la patrie le veut. Nous partirons. Notre vie, employée déjà à quelque ministère, sera bonne encore pour la mort : nous aurons été deux fois utiles à la France. Mais non, le sacrifice n'en sera pas aussi pénible : c'est une loi inexorable comme une loi de science positive, c'est un fait que proclame l'histoire et que réclame le dévouement. Nous partirons donc en emportant au cœur tout l'idéal de la France. La patrie n'est pas une grande abstraction, un catalogue d'intérêts ou une liste psychologiquement dressée de sentiments communs.

Elle vit tout entière en nous. Ce qu'ont aimé les Francs, nous l'aimons. Ce que la même France a inspiré à tous, depuis Clovis, elle nous l'inspire avec le même élan, la même ardeur et il faut que quelques-uns de ses enfants meurent pour racheter ceux qui défaillent. La bataille est merveilleuse. La bataille est une mêlée. Que de bons Français perdent là leur jeunesse ! Dans les tranchées, à la lisière des bois, on tire devant soi, toujours plus vite. Beaucoup tombent de-ci de-là pour toujours. C'est l'instant suprême. De quel côté sera la victoire ? De l'angoisse... du fracas... puis, plus rien... Une balle a passé et c'est la mort. Des chevaux piétinent les visages. Les armées s'éloignent en laissant des cadavres. Notre âme sera seule au monde à connaître le ravin où nous aurons roulé. L'oubli est descendu sur notre héroïsme comme les corbeaux du soir sur les cadavres, et jamais un poète ne dira le geste des séminaristes de France. Il n'y a d'épopée que la légende, et notre mort serait trop vraie pour être jamais chantée. Mais qu'importe si notre âme, emportant avec soi devant Dieu l'idéal très pur de la France, obtient le pardon des Français !

Frère Ambroise Soudé [1].

1. De l'ordre des Frères-Prêcheurs. Tombé au champ d'honneur dans les premiers mois de la guerre.

Un testament

Je pars demain, et ce demain que sera-t-il? Je fais le sacrifice entier, complet, de ma vie, car j'ai le pressentiment d'une fin prochaine, mais je l'offre volontiers pour ma Patrie, pour mon Dieu.

Je suis prêtre; je n'ai plus rien à souhaiter. Demain, s'il le faut, sur le champ de bataille, j'élèverai ma main pour absoudre et pour bénir, et demain, si Dieu le veut, je serai avec Lui. Que cette vie de privations, de fatigues, soit offerte en expiation de mes fautes. Je recommande à mes chers parents de considérer, si Dieu me rappelle à Lui, qu'il me gâte, et qu'ils ne doivent pas me pleurer. Que la Vierge de toute consolation veille sur eux et les protège. Si Dieu me rappelle à Lui, qu'Elle veille sur ma sainte mère et la console. Du reste, mon père est là, et tous deux, dans une sainte vieillesse, prieront pour leur fils ou leurs deux fils. Je penserai à eux chaque jour, comme je le faisais au Saint Sacrifice, et que nos prières unies protègent nos âmes.

Et puis que les chers enfants de mon patronage prient pour leur jeune prêtre. J'ai aimé leurs âmes et j'ai été largement récompensé dès cette terre par leur affection. Si je ne dois pas leur revenir, qu'ils se souviennent qu'ils doivent prier pour moi ; et que là-haut près de Dieu, je veille

sur eux. Ils étaient de ma famille, que Dieu un jour me fasse les retrouver.

Abbé X... [1].

Nous marchons pour le droit et pour la liberté

Dès le début, je me suis mis dans les dispositions d'abandon et de victime... Et maintenant, à la grâce de Dieu ! Etre victime au champ du devoir, mourir uni à Notre Seigneur, être prêtre ainsi dès maintenant, uni à l'Agneau Céleste dans la lumière et la gloire, être uni réellement aux âmes aimées, quel idéal ! Et comme les horreurs de la campagne, les souffrances de la mort, les atrocités possibles même, disparaissent en face de cette perspective !...

Non, je n'ose espérer un tel honneur... Quand je pense à ces mots de saint Paul : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* », ou à cette phrase de Gratry : « les âmes se touchent en Dieu », les larmes me viennent aux yeux...

Et pourtant n'ai-je pas le droit et même le devoir de l'espérer, si je meurs généreusement ? L'année que je viens de passer au séminaire a été la meilleure de ma vie ; Dieu soit béni ! Et si Dieu veut que je revienne qu'il soit encore béni ; mais

1. Prêtre du diocèse de Paris.

qu'avant tout sa volonté se fasse. Il m'aime, rien ne m'arrivera qui ne soit pas pour mon salut !... Une souffrance me demeure, parfois pénible, c'est de mourir en tuant des hommes ; de cela je me console difficilement. J'aurai tant préféré être brancardier, et mourir du moins en sauvant la vie des autres ! Que voulez-vous ? Je ferai mon devoir et si je dois marcher à la baïonnette, je marcherai. Pourtant, je ne veux pas me laisser aller à des sentiments haineux et je voudrais m'élancer à l'assaut en disant ces mots : *Adveniat regnum tuum. Fiat voluntas tua* ! Je tâche de les interpréter en ce sens... Je suis convaincu que nous marchons pour le droit et pour la liberté...

Abbé S... [1].

Je ne donnerais pas ma place pour tout au monde

29 mai 1915.

Au moment où je vous écris, je suis de garde dans un poste avancé ; mes sentinelles veillent ; d'autres soldats dorment autour de moi, je me tiens dans un trou creusé dans la tranchée ; pour tout éclairage, j'ai une malheureuse bougie qui me donne la lumière qu'elle peut ; pour table, mon

1. Prêtre du diocèse d'Arras.

genou, et pour siège, le sol durci. Malgré tout, je suis certain de trouver auprès de Votre Grandeur toute l'indulgence dont j'ai besoin et c'est ce qui m'enhardit.

Le « poste du balcon » dont la garde m'est confiée, a, comme son nom l'indique, une situation magnifique : il suffit de sortir de ce trou, aussi peu esthétique que possible, pour jouir aussitôt du beau spectacle que nous offre une suite de vallées riantes, traversées en tous sens par les tranchées ennemies que nous dominons à perte de vue.

Ici donc, c'est la vie de tranchées avec sa monotonie, ses imprévus et ses risques. Nous attendons l'heure que nous fixera bientôt, nous le souhaitons, le haut commandement, pour foncer sur l'adversaire que nous maintenons et observons de très près. Notre espérance est d'imiter nos camarades de Notre-Dame-de-Lorette.

Prêtre avant tout, c'est le titre dont je me réclame en toute occasion devant les officiers et les soldats. Il est certain que mon rêve aurait été de vivre au milieu des soldats, de partager avec eux les mêmes dangers, les mêmes souffrances, mais tout en conservant la soutane. Puisque ce rêve ne peut être réalisé et que j'ai toute permission pour remplir ma charge, si peu conforme à la vocation sacerdotale, je suis enchanté d'être ici, et ne donnerais pas ma place pour tout au monde.

Comment oublierais-je le caractère sacré dont je suis revêtu et les devoirs consolants, souvent

pénibles, qu'il m'impose, auprès des mourants et des blessés, aussi bien qu'auprès de mes camarades de combat ?

Je suis passé au premier bataillon qui n'avait pas de prêtre dans ses rangs. Dès mon arrivée à ma nouvelle compagnie, j'ai bien expliqué à tous pourquoi je venais, et le soir, à l'église, où, au moyen d'une vigoureuse sonnerie de cloches, j'avais convoqué soldats et officiers, devant une belle assistance, parmi laquelle se détachait la silhouette de mon général, je leur ai dit, à tous, que je venais combler un vide et leur apporter les grâces du bon Dieu. Dès le premier jour, se sont groupés autour de moi des séminaristes et des jeunes gens qui m'ont confié combien ils avaient souffert de cette absence du prêtre. Avec ce noyau de soldats jeunes et ardents, les cérémonies religieuses ont pris dès le début un caractère vraiment sérieux. Le jour de l'Ascension nous avons pu organiser une messe chantée avec prédication. Le prêtre-brancardier qui était venu d'un autre régiment pour célébrer le Saint Sacrifice, m'a dit à la fin : « Quel entrain vous avez tous dans ce régiment ! »

Quand j'ai un auditoire un peu plus nombreux que d'habitude, la veille d'un départ pour les tranchées par exemple, je me fais un devoir de leur parler avec toute ma foi, pour les supplier de penser à Dieu. J'ai souvent l'occasion, après cette prédication, d'entendre la confession de sol-

dats qui viennent me dire avec cette franchise si française : « C'est vrai, j'ai ignoré Dieu, mais maintenant c'est fini. »

Chaque fois que nous sommes dans un pays où il y a une église, nous avons la prière avec courte exhortation tous les soirs à sept heures ; quand nous trouvons le Saint Sacrement, nous terminons par le Salut ; tous les jours, messe de bon matin ; le dimanche, une ou deux messes, suivant qu'un autre prêtre vient m'aider ou non, et les vêpres, si nous sommes libres l'après-midi.

Nous nous entraînons à braver les souffrances et la mort. Ce que nous bravons pour la France, nous le braverons encore un peu plus volontiers pour Dieu, que nous aimons de plus en plus, c'est là qu'est le changement.

J'ai hâte d'ajouter que mon devoir de sergent ne me soucie pas moins que mon ministère de prêtre. Un sergent est celui qui doit se rendre compte par lui-même du danger, avant d'exposer ses hommes. Epargner la vie de soldats qui ne sont peut-être pas en amitié avec Dieu, fermer l'enfer à ces âmes, et s'exposer pour cela soi-même, il n'y a pas de réflexion qui donne plus de courage, et quand je pars seul en avant, le fusil chargé, tout naturellement ma pensée monte vers Dieu ! « Epargnez-les, Seigneur, épargnez surtout les pécheurs pour qui la mort serait peut-être irréparable ! » Et si nous n'avons plus le bonheur de célébrer la Sainte Messe, si nous ne

pouvons plus élever au-dessus de la terre, pour la protéger, l'Hostie sainte, nous restons toujours prêtres en nous offrant nous-mêmes comme victimes, unis de cœur à la Passion du Christ.

Un sergent doit aussi relever le moral de ses soldats, les encourager aux heures de défaillance. Mais si un prêtre n'avait pas les mots qui réconfortent, qui pourrait en trouver ? Il est si facile, sans prêcher, de dire une parole qui va à l'âme et fait penser à Celui qui soutient le courage et couronne le sacrifice ! Et puis, par son seul exemple, un sergent qui a le cœur fort, fait plus d'effet que par ses paroles, je ne l'ignore pas.

Croyez donc bien que la tâche, pour rude qu'elle soit, ne me pèse point. Je peux vous renouveler l'assurance que malgré les périls au milieu desquels je me trouve, je suis heureux et fier d'être ici, en plein combat, car ma mission est enviable ; une seule chose me fait peur : c'est de la mal remplir.

Abbé L. A..., sergent [1].

1. Prêtre du diocèse de Nevers.

DIEU AVEC NOUS

15 novembre 1914.

Votre lettre a été un réconfort : au milieu des horreurs de cette guerre, le cœur manque parfois. Dans nos tranchées nous avons nos misères : la mort passe souvent ; avant-hier encore, je donnais l'Extrême-Onction à un pauvre malheureux qui venait d'avoir les deux jambes coupées par un obus, et qui mourait une demi-heure après. Depuis une quinzaine de jours, j'ai enseveli, à quelques mètres en arrière de nos tranchées, une dizaine de braves, fauchés par les obus. Il n'y a rien d'aussi prenant que ces enterrements, faits à 700 mètres à peine des Allemands, en pleine nuit, pour ne pas être repérés. Une section entière est en armes, et lorsque j'arrive, (en sergent-major, bien entendu, car où trouver soutane, étole, etc..., le P. H... me pardonnera cet accroc à la liturgie), on présente les armes à la dépouille du brave. Je salue militairement, me découvre et récite les prières de la levée du corps et de la bénédiction de la tombe. Puis on procède à l'ensevelissement. Tout cela à la lueur d'une lanterne aux rayons tamisés, et souvent au bruit plus ou moins lointain du canon. Plus d'un, qui demain ira bravement se faire tuer, verse une larme. Et je vous assure qu'à chaque

fois je suis très ému. Pourtant le ministère sacerdotal que j'exerce ainsi fréquemment (pratiquement je suis aumônier du régiment) est ma grande consolation et mon grand réconfort, avec la Sainte Messe qu'il m'est donné d'offrir en moyenne un jour sur deux. Les confessions très nombreuses que j'ai entendues jusqu'ici m'ont permis de constater combien cette guerre a été pour beaucoup l'occasion du salut éternel. Que de retours à Dieu, et de retours lointains. Dites donc aux germanophiles d'Italie de venir nous aider un peu... Ils concluront si le triomphe de la France sera le triomphe de la franc-maçonnerie ! Qu'ils viennent assister à nos offices, qu'ils parcourent notre pauvre et chère France, comme je l'ai fait lors de mon évacuation sur Dijon, et ils verront nos églises pleines de monde, et d'un monde qui prie et demande pardon. Les Allemands, il est vrai, ont le nom de Dieu partout, sur leurs casques : *Mit Gott für Koenig und Vaterland*, sur leurs plaques de ceinturon : *Gott mit uns*. L'ont-ils dans leur cœur ? C'est le secret de Dieu. Mais nous, nous l'avons dans nos âmes, nous le recevons à la Sainte Table. Les Allemands, eux, n'ont pas l'Eucharistie, comment auraient-ils Dieu avec eux ?... Cependant il en est parmi eux qui sont catholiques. L'autre jour, nous avons blessé un sergent allemand, chef de patrouille ; nous avons été le chercher pour le conduire à notre poste de secours, où nous l'avons littéralement choyé. Il avait sur lui une

médaille de la Sainte Vierge, dans sa poche un chapelet. Je lui fis demander s'il était catholique, et quand il apprit que j'étais prêtre, il me regarda en souriant, et me serra la main avec chaleur. Le pauvre avait reçu une balle dans le pied et une dans le côté ; il souffrait beaucoup, mais avec un grand courage. Il s'est plaint du ravage causé par notre artillerie : un de nos gros obus 155, chargé de vingt kilos de mélinite, aurait tué vingt-deux hommes et blessé quarante-deux. Vous avouerez que c'est effrayant. Et vous voyez d'ici les ravages que produit un bombardement. On poussait les hauts cris en lisant les méfaits de Robert Guiscard, le misérable, le vandale, le barbare : venez donc voir le désastre de notre guerre xxe siècle hypercivilisé. C'est quelque chose d'horrible. Priez un peu pour que je forme en moi l'âme guerrière, nécessaire aux fonctions qu'exige ma nouvelle situation de chef de section. Bientôt, paraît-il, on me proposera pour le grade de sous-lieutenant ; il me faudra encore plus de courage, de vaillance et de dévouement. Je compte sur vos prières pour obtenir tout ce cortège de vertus qui me manquent.

Père G... Le G...,
sergent-major au ...^{e} d'infanterie.

1. Prêtre de la Congrégation du Saint-Esprit.

UNE AME DE PRÊTRE

Voici la guerre qui survient et nous partirons. Impossible d'aller cette année vous saluer dans le pays féerique de la ville d'Is, à la plage de Ris, sur les bords de la baie de Douarnenez, égale à la baie de Naples. Je ne vous répondrai point la messe dans votre oratoire romano-breton du Caouet ; ni dans l'église gothique à clocher ajouré de Kerlaz, jolis endroits chantés jadis à Santa-Chiara [1].

Je partirai et je ne sais si je reviendrai. Mais je tiens à vous dire du plus profond de mon cœur ma reconnaissance pour vos bontés, pour vos conseils, pour la formation reçue à Santa-Chiara. Je vis de ces pensées et de ces sentiments. L'amour de Rome et du Séminaire français m'accompagneront à la guerre, dans les dangers, y compris celui de la mort. La joie inonde mon âme. Elle est pareille à celle que je ressentis en entrant au Séminaire. N'est-ce pas le sacrifice que je fais de grand cœur à Dieu qui me soulève et qui m'entraîne ?

Je n'ai de haine contre aucune créature faite à l'image de Dieu et à sa ressemblance ; mais je ne puis pas ne pas voir un grand péril pour l'Eglise comme pour la France dans le colosse

1. Nom donné au séminaire français, via Santa-Chiara, Rome.

luthéro-kantien d'Allemagne. Je ne puis pas ne pas marcher en croisé et dresser mon canon contre la fausse philosophie, contre la fausse exégèse, contre la politique pleine de fausseté et d'arrogance qui veut asservir le monde, dans le mépris de notre race, de notre histoire, de nos traditions, de notre foi. Et dire que chez nous, des Français au lieu de relire Bossuet, nos grands classiques et surtout saint Thomas d'Aquin, prétendent se délecter dans la lecture de Kant, Schelling, Nietzsche, Schopenhauer !... Priez pour moi.

. . . .

Nous approchons de l'ennemi et j'espère que d'ici peu nos canons feront leur devoir et frapperont de bons coups. Je vous écris du bivouac tout près de « mon » canon. Je suis brigadier de la pièce de mon frère, maréchal des logis.

Nous attendons avec vive impatience le baptême du feu. Je compte beaucoup sur vos prières, qui suppléeront aux miennes : les actes quotidiens sont presque les seules, mais j'espère, méritoires prières.

Nous sommes depuis hier en Belgique et maintenant nous sommes sur route à neuf kilomètres de l'ennemi. Ça va chauffer ! Tant mieux. Tout à l'heure à une grande halte nous avons fait le café, et le vaguemestre nous a porté deux lettres de vous du 15 et du 16. Quelle joie ! A cheval et nous voilà partis !

Je vous écris d'une autre halte, le canon se

rapproche et la fusillade crépite tout près. Mitrailleuses. A bientôt le feu, aujourd'hui sans doute, jour de la Sainte Vierge. Des coups de canon à deux ou trois kilomètres maintenant, et toujours ainsi dans le lointain. C'est merveilleux. Les geais crient effarés. Vivement le feu, nous attendons avec impatience et grande confiance dans le bon Dieu et dans la France. Est-ce vrai que Pie X est très mal ? Vous savez que nous vous dirons toujours toute la vérité.

. . . .

5 h. 30, matin.

Cette fois ça y est, depuis une heure nous sommes en batterie. Le canon tonne. Trois batteries sont au-dessus de nous : le premier groupe du ...• puis plus loin le troisième groupe. C'est féerique. Les balles sifflent au-dessus de nous. Les hommes et les chevaux sont en bon état. Pour moi, je suis tranquillement caché dans la bruyère, bien à l'abri avec les chevaux de ma pièce. Jean est à son poste derrière son canon, bien abrité lui aussi. D'ailleurs l'artillerie ennemie ne sait pas nous trouver, et nous autres nous tirons, je vous assure.

Je viens de dire mon chapelet pour Jean, pour vous ; quelle belle fête ! C'est le baptême du feu. Vive Dieu ! Vive la France !

Nous voici baptisés ! C'était beau, très beau !

Un adjudant, un sous-officier tués, un brigadier blessé dans *tout* le régiment. Quelle protection divine ! Jean ravi.

Parfaites santés, mais bien des blessés fantassins. Tous très courageux. Je suis passé brigadier-fourrier sur le champ de bataille. Tendresses.

YVES DE JOANNIS
canonnier au ...ᵉ régiment d'artillerie [1].

1. Elève du Séminaire français, Rome. Il fut tué quelques jours après.

EN TRANCHÉE

DANS LA TRANCHÉE

8 mars. — Permettez que j'écrive au crayon. Au fond d'une carrière, on ne peut pas se payer le luxe d'un bureau ; on a pour table ses genoux, pour banc le peu de paille qui, la nuit, se transforme en matelas.

Notre caverne est tout près des Boches ; on n'y arrive que la nuit. Pendant le jour, des centaines d'obus salueraient l'imprudent qui voudrait approcher. C'est grâce aux ténèbres que nous pouvons, la nuit, respirer l'air pur du dehors, ramper à travers la plaine et les champs de betteraves vers les voitures à vivres, aller aux tranchées, évacuer nos malades et nos blessés et parfois, hélas ! enterrer nos morts. La nuit on travaille, le jour on se repose. C'est la vie renversée, et il le faut sous peine de la perdre. Mais ici, dans la caverne, c'est la nuit perpétuelle ; à peine aperçoit-on au loin, par moments, la douce clarté du soleil, dans l'unique porte qui est en même temps la seule fenêtre de notre demeure souterraine.

Et c'est là que je vis depuis dix jours avec six cents camarades. Quelle charmante visite vous feriez si vous descendiez chez nous ! Après avoir pénétré par une pente bien douce au fond de la carrière, vous passeriez par des couloirs sans fin, magnifiquement éclairés à l'acétylène, enchevêtrés les uns dans les autres, donnant accès à d'innombrables grottes de toutes formes, les unes rondes et vastes, les autres longues et étroites ; par endroits, la voûte est très basse, puis ce sont des dômes superbes. Dans un coin il faut monter, dans un autre on croirait tomber dans une cave. Eh bien ! c'est dans ces coins si variés que vous trouverez les poilus. Les uns dorment et ronflent à qui mieux mieux pour essayer de rattraper le sommeil perdu, les autres jouent aux cartes, lisent les journaux, parlent du pays. L'un écrit, pendant qu'un autre répare ses habits troués, déchirés, si ce n'est percés par des éclats d'obus. Dans un coin, l'on fume, dans un autre on astique son fusil et son sac. Partout un tumulte incessant où se mêlent les causeries, les appels désespérés, les sifflements, les bruits de marmites et de gamelles, au milieu d'une atmosphère sentant follement le tabac et troublée par la fumée des pipes ou des cigarettes.

Tel est notre palais. Un touriste l'admirerait, mais il n'a rien d'agréable pour les soldats qui en sont les hôtes forcés. C'est là pourtant que le bon Dieu est descendu dimanche dernier. Il a dû

se rappeler ses visites d'autrefois aux Catacombes, mais il n'y est pas venu, je suis sûr, avec moins de plaisir, car il y a trouvé ici autant de foi et d'amour que là-bas.

Ces messes souterraines ! quel spectacle grandiose ! Nous pensons en perpétuer le souvenir par la photographie au magnésium. Mais ce que la photographie ne pourra pas représenter, ce sont les chants et les prières qui sortaient du cœur de ces Bretons avec force et ardeur, pendant qu'au dehors nos canons tonnaient et que notre caverne résonnait sous l'explosion des marmites de nos adversaires. Vous comprenez l'impression produite sur nos Bretons par ces cérémonies touchantes et pieuses. Rien ne relève autant leur moral, ne leur donne plus de courage pour l'accomplissement de leur besogne souvent pénible et dangereuse. Ils s'en vont de là plus patients, plus soumis, plus confiants, car ils sentent que le bon Dieu ne peut pas les abandonner. Nos chefs eux le comprennent bien, aussi nous encouragent-ils dans notre ministère sacerdotal.

Abé C. T... [1].

1. Prêtre du diocèse de Quimper.

La vie des « poilus »

Des tranchées de seconde ligne. 29 juin.

Je sors de dix jours de tranchée de première ligne. Nous devions faire deux séries de cinq jours de seconde ligne. Nous avons avalé nos dix jours de première ligne d'un coup.

Du calme relatif dans lequel nous nous trouvions les premiers jours, nous sommes passés à une période d'activité de la part des Boches, qui a obligé nos artilleurs à répondre jour et nuit à leurs envois de bombes et d'obus. Le brave fantassin, pendant ce temps, reste l'œil fixé au créneau, et, autant qu'il le peut, il tâche d'éviter la casse que pourrait produire l'orage déchaîné audessus de lui. Je me demande comment nous pouvons nous tirer d'affaire avec si peu de dégâts. Voilà ce qui fait qu'on s'habitue aux obus et aux bombes. Du reste, qu'on s'y habitue ou non, il faut rester là pour être prêt à bondir si l'ennemi vient à attaquer. Et on reste d'autant plus là qu'on sent les plus jeunes compter sur vous pour l'exemple à suivre. Alors, on tient. Ces braves petits sont venus un soir m'éveiller à dix heures, alors que je devais prendre la garde à minuit !

— Monsieur l'abbé, on nous envoie couper l'herbe en avant des fils de fer... Vous venez pas avec ?

— Attendez les gars, on vient.

Et nous voilà partis pour dégager un peu la vue gênée par l'herbe, face aux créneaux, et cela le plus loin possible, c'est-à dire le plus près possible des Boches. Dès qu'une fusée vient éclairer la situation et nous menace d'être repérés, on se couche. Tout à coup, alors que nous étions à un chemin entre les lignes ennemies et les nôtres, un individu apparaît à dix mètres sur la gauche. Mes gars font ventre à terre. Je me lève en criant : « Qui vive ! » J'avais pour toute arme le couteau avec lequel je coupais l'herbe (car on n'avait pas prévu que l'herbe pousserait et qu'il serait utile d'avoir au moins une serpette pour la couper). Mon individu s'arrête et répond :

— France !

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis sergent-pionnier du ... et je viens voir si mes hommes travaillent.

Le brave homme tremblait en me répondant ; il m'apercevait à peine et se demandait à qui il avait affaire. Pour ma part, j'avoue que j'avais pris mon courage à deux mains. Le pauvre sergent s'était simplement égaré de notre côté. On s'approche, on se reconnaît, et on continue.

A onze heures et demie on va s'équiper, et à minuit nous prenons la garde à mon coin favori qui est le poste d'écoute. Pour répondre à la mitraille, on a installé, au milieu de nos tranchées, des lance-bombes qui prennent les devants et arrosent les tranchées ennemies. Je ne sais pas les

dégâts qu'ils produisent, mais c'est un vacarme extraordinaire, et bien que les communiqués n'en disent rien on se chamaille ici avec rage, et tout cela... sans se voir ; rien qu'en se devinant. Que sera-ce le jour où on sortira de son trou !

Ma dernière nuit fut assez agitée. De huit heures à minuit les bombardiers avaient donné de part et d'autre plus qu'à volonté ; nous espérions que de minuit à quatre heures nous aurions un peu de calme. Or à minuit et demi, j'aperçois juste face à nous, à 150 mètres, l'allumage du lance-bombe boche : « Attention ! »

Et voilà l'engin qui arrive directement sur nous. Rien à faire ; au poste d'écoute nous n'avons pas d'abri, nous sommes six les uns contre les autres, à peine la place de nous accroupir. « Boum ! » La bombe éclate à cinquante centimètres du parapet du coin droit que j'occupe. Les sacs me protègent des éclats de la bombe, mais je suis couvert de terre et d'éclats de pierre. A peine relevé, « Boum ! » à la même place une seconde bombe recommence à tout ébranler et m'inonde à nouveau ; rien de plus que la première fois. Je me relève et continue mon chapelet. Mon petit voisin tremble comme une feuille, personne ne dit mot.

— Allons, les gars, m'écriai-je, du courage, il n'arrivera rien ; le bon Dieu nous garde, ayez confiance !

Intérieurement je me disais qu'à moins d'une protection spéciale, la troisième bombe nous arri-

verait dans le poste, et alors, ce serait un écrabouillage général. Une troisième bombe part et vient droit sur nous. A la grâce de Dieu !... Elle tombe à la même place que les précédentes. *Deo gratias !* Nous sommes quittes pour le même arrosage que précédemment. Le pointage fut changé après celle-là et nous respirions à notre aise quand les bombes tombaient à cinq ou six mètres de nous.

Dans la journée je repris la garde de midi à quatre heures. Calme absolu. Quatre heures sonnent, on vient nous relever ; au même moment, le canon boche donne et les obus éclatent devant nos cagibis. Il faut cependant rentrer « chez soi » ; on se risque entre deux coups. Un obus me passe au-dessus de la tête et éclate devant moi. Je suis projeté contre la traverse d'un cagibi et m'en tire avec un violente contusion au côté gauche. Heureusement que nous passons la nuit suivante en seconde ligne où c'est le demi-repos ; cela m'évite d'être évacué. Quelques massages me tireront d'affaire, et nous partons probablement au repos pour six jours samedi prochain.

En seconde ligne nous sommes près du canal, le capitaine s'est mis cette fois plus en arrière dans ce que nous appelons « la carrière ». J'ai vingt minutes de boyau à traverser pour aller dire la messe le matin à huit heures. Ce matin, au moment où j'arrive à la carrière, un obus tombe sur la droite, un second plus près de nous, un troi-

sième au centre de la carrière, à dix mètres de nous. Nous étions à trois mètres de l'entrée du cagibi du capitaine et nous examinions les effets du tir. Mais la prudence nous conseilla de nous terrer. Il y avait là le capitaine, le sergent-major, un sergent de liaison du colonel, trois soldats qui venaient fêter leur patron saint Paul par la communion, un séminariste et moi. Le dernier entrait à peine chez le capitaine qu'un obus de 105 tombe juste à l'endroit que nous occupions une minute auparavant. Sans ce déplacement nous étions tous atteints, et certainement plusieurs étaient tués, sinon tous. Vous devinez avec quelle ferveur j'ai célébré immédiatement la Sainte Messe, et quelle fut notre action de grâce à tous.

Dans la nuit de samedi à dimanche, nous partons au repos un peu en arrière, dans le bois de B..., pour la semaine. On n'en est pas fâché. Il y a tout un groupe que l'approche du feu a fait réfléchir et j'espère que nous aurons quelques belles fêtes consolantes pour le Cœur de Jésus. Je découvre chaque jour, parmi les jeunes, de ces braves enfants qui se souviennent avoir été bien heureux jadis au jour de leur première Communion, et qui, depuis, n'ont plus rien connu de ces joies du ciel. Aussi, la pensée qu'ils pourront communier les rend heureux. Il semble pour certains qu'ils n'ont jamais su qu'après la première Communion il pouvait y en avoir une seconde et beaucoup d'autres. Ils sont allés très

peu en classe, et dès que la chose a été possible, on les a envoyés à la mine ou à l'usine. La grande, l'unique préoccupation de leurs parents a été de leur faire gagner quelque argent. Le ciel... et ce qui y conduit, il semble que cela n'était pas fait pour eux. Pauvres enfants ! Priez pour eux et pour moi, pour m'aider à leur faire du bien.

Je ne sais pas sur quel front sont allées les fameuses équipes de journalistes qui quittent Paris pour se rendre compte de la vie des poilus à la ligne de feu ? Tout ce qu'ils ont raconté me fait croire qu'ils ont dû passer bien vite, ou bien qu'en fait de front ils n'ont vu que l'occiput !

Et dire qu'on se fait à cette vie, où l'on dort quand on peut, sans jamais se déshabiller, voire même sans se déséquiper (en première ligne), où l'on vit toujours sous terre sans horizon, si ce n'est celui que vous laisse le petit trou d'un créneau, où l'on mange froid, de tout et à n'importe quelle heure... et cela dure depuis onze mois !! Il y a des grâces d'état qui permettent à ces braves soldats de mener cette rude vie sans perdre le sourire, car malgré tout ils sont gais, et quand l'un ou l'autre semble avoir le cafard, la repartie caustique d'un voisin l'a bientôt fait disparaître. Je tâche d'y jeter une note surnaturelle et... on continue...

Abbé A. P...

Dix jours de campagne

Ma campagne a été courte. Dès le 15 août, j'ai été blessé, et assez sérieusement pour ne pouvoir encore me servir de ma jambe, normalement.

Mon régiment, le ...e d'infanterie, quitta Romans dans la nuit du 5 au 6 août. J'étais prêtre depuis un mois exactement. Le départ pour la frontière fut une véritable course au triomphe, tels étaient l'élan et l'enthousiasme qui se transformait en délire, quand surtout la population des villes que nous traversions nous saluait par des vivats ou que des fanfares nous accueillaient aux accents de la *Marseillaise*. C'était dans mon compartiment — car j'eus la chance de ne pas voyager dans un fourgon — une franche gaieté et une parfaite camaraderie. Je me sentais, au milieu de ces jeunes gens, inconnus de moi hier, à l'aise, comme jamais pendant mes deux ans de service militaire. Ma qualité de prêtre, connue rapidement dans toute la compagnie, loin de m'intimider, ou de me gêner, me donnait de l'assurance. Une union réelle s'opérait, à cette heure, entre tous les Français, et il me semblait que l'affection fraternelle, qui nous rapprochait, inspirait à chacun vis-à-vis de moi, non seulement de l'amitié, mais même du respect. Nous débarquâmes à B... dans la matinée du 7, et nous cantonnâmes

dans des fermes des environs jusqu'au lundi matin 10 août...

Le lundi 10, marche forcée jusqu'à la frontière, et, à la nuit tombée, ma compagnie allait s'installer aux avant-postes, sur le flanc alsacien du col du Bonhomme. La première nuit passée à proximité de l'ennemi, sous les immenses sapins des Vosges, à côté du fusil approvisionné à huit cartouches et armé de la baïonnette, impressionne forcément quelque peu, et cependant l'on dort, autant du moins que le permettent les cris réitérés de « Halte-là », lancés à quelques mètres par les sentinelles aux aguets.

Le lendemain j'écrivais ces mots, comme pour noter l'état d'âme ressenti : impression de calme, de résignation et d'espoir.

Ce même jour, je fis partie d'une patrouille de volontaires, dont le but nous fut bien vite connu : une ferme située dans le fond de la vallée au-dessous du bois que nous occupions. Avec circonspection nous arrivons jusqu'à la ferme. Personne. Pendant la visite, à travers les pièces pleines encore du souvenir de leurs habitants, précipitamment partis, une fausse alerte ; tout le monde « déguerpit », ou mieux, en termes militaires, « se débine ». Revenus de notre erreur et ne voulant pas abandonner les vaches entrevues dans l'écurie, nous retournons sur nos pas, après nous être procuré quelque renfort. C'est tout un troupeau qu'il s'agit de pousser devant soi, jus-

qu'à la compagnie, à travers un espace découvert de plusieurs centaines de mètres. Mais comme, pour la seconde fois, nous quittions la ferme abandonnée, les Boches, jaloux sans doute du joli butin conquis, se mirent à nous saluer par une fusillade qui, heureusement, n'atteignit aucun d'entre nous, ni hommes, ni bêtes... Pour ma part, j'entendis les balles frapper le sol non loin de moi. C'était le baptême du feu. Dire que l'on se sent très à l'aise serait d'un gascon, mais dire qu'on a peur serait de la fausse humilité. Je n'ai pas eu peur, car je me sentais protégé...

Le lendemain, 15 août, nous étions debout vers deux heures et demie et, au petit jour, nous nous engagions sur les coteaux boisés qui bordent la vallée alsacienne du Bonhomme. Durant quatre à cinq heures, notre artillerie cracha une violente mitraille et incendia les fermes suspectes de la vallée. Vers neuf heures et demie après un séjour assez long sous un bois, où nous trompions notre attente en suivant la course folle des écureuils à travers les sapins, nous nous engagions sur un vaste pré en pente, qui offrait à l'infanterie allemande, retranchée sur les coteaux opposés, un vaste champ de tir que trop des nôtres ne purent traverser. C'est là que je fus doublement atteint par une balle qui me fractura le tibia et le péroné gauches. Incapable d'avancer, je demeurai en proie à une assez vive angoisse, derrière un repli de terrain, où m'avaient transporté des camarades

charitables. Puis je fus déposé dans une ferme, où je passai la soirée et la nuit. On m'étendit sur une paillasse entre deux blessés dont l'un n'avait pour ainsi dire plus de figure humaine, et dont l'autre me parut à l'agonie. Ce dernier — un sergent-fourrier du ...e régiment d'infanterie — blessé au bras et au ventre, semblait n'avoir pas remarqué mon arrivée : je crus bon de lui offrir l'absolution, lui expliquant que j'étais prêtre. « Je ne suis peut-être pas si malade, dit-il, mais j'accepte : je suis croyant et pratiquant. » Je lui donnai donc l'absolution.

Vers le milieu de la nuit, mon camarade se mit à délirer : « Maman, plaignait-il, sur un ton tellement misérable que mon âme en était brisée ; maman, ne m'abandonne pas, viens, viens vite ; je suis ton petit, tu le sais bien... Ce sera trop tard, ne me laisse pas mourir comme cela... » Je lui parlais doucement. Puis je l'entendais murmurer les paroles du *Pater* ; il hésitait parfois ; je lui aidais, il me suivait avec joie. Je dis encore avec lui l'*Ave Maria*, puis l'acte de contrition. Il priait avec ferveur. Dès lors, il fut très calme, et je crois qu'il dormit ; il m'avait serré la main avec effusion.

Moi-même, je dormis aussi, durant cette nuit d'angoisse. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je vis la nuit descendre sur cette terre où tant des nôtres venaient de tomber. On nous fit, le soir, éteindre les lumières pour ne pas ré-

véler à des regards indiscrets la présence, dans la ferme, d'un groupe français.

Depuis le 16 août, je fus évacué successivement dans divers hôpitaux, où je rencontrai toujours la gaîté en même temps que la camaraderie très spéciale et très savoureuse qui unit, en temps de guerre, ceux qui ont vécu la même vie de dangers, de souffrances et de sacrifices...

Abbé Q... [1].

Nous voila baptisés

Nous voilà « baptisés ». Il ne manque plus que la « confirmation ». Ce matin, nous avancions à deux ou trois kilomètres du lieu de campement, pour nous peletonner derrière une colline, cachés sous les haies. Vers dix heures, commence un mouvement en avant, en échelons, toujours dissimulés derrière les haies, pour ne pas être trop aperçus de l'artillerie ennemie. De chaque côté les canons font rage. Dans les champs, des chevaux morts. Le long de la route, une procession de blessés, zouaves, tirailleurs aussi bien que des fantassins de France : la plupart blessés à la main, d'autres au pied, quelques-uns à la tête ; pansés sommairement sur la ligne de feu, ils se replient

1. Prêtre du diocèse de Valence.

sur l'arrière. D'autres sont incapables de marcher; ils sont ramenés en automobile, les plus atteints en civière. Ils ont quitté les tranchées la nuit, aussi la procession ne dure-t-elle que deux ou trois heures par jour.

Nous arrivons à l'entrée d'un village : mais nous avons été aperçus ; un aéroplane vient nous repérer : une fusée indique aux Prussiens le point à viser. Nous nous défilons le long des murs. Quelques « marmites » éclatent au-dessus du détachement de Tunis ; il ne faut pas donner d'ordre pour se faire du sac une carapace. Un homme de la compagnie est atteint (légère éraflure) à la main : c'est tout le résultat de la pluie de ferraille que nous avons entendu ruisseler sur les toits. Derrière nous l'artillerie anglaise — grosse artillerie — tonne à fendre l'oreille... On nous embusque tous dans une ferme. Le détachement de Bizerte en occupe une un peu plus loin. Ils se montrent trop dans les cours et le jardin. Signalés par l'aéroplane allemand, ils reçoivent une petite averse : trois blessés (éraflures), cela les rendra un peu plus prudents... et nous aussi.

La canonnade a duré tout l'après-midi : les Allemands tiennent encore dans un bois où ils se font tuer jusqu'au dernier. Dès qu'ils seront délogés de là, la bataille sera finie. Mais les troupes françaises ont été très éprouvées dans ces combats : nous irons les renforcer peut-être cette nuit, dans les tranchées. Nous sommes déjà habitués au sif-

flement des obus sur nos têtes. Dans toute la soirée, cinq heures durant, les obus allemands tirés dans notre direction n'ont tué qu'un Anglais... encore est-ce un cheval. L'aéro qui nous a signalés a été descendu par notre artillerie.

Adieu, je n'y vois goutte. A la grâce de Dieu et de Notre-Dame. S'Il demande le sacrifice de ma vie, soit, je le fais de grand cœur et joyeusement pour la France et pour l'Afrique.

Père X... [1]

Heures de loisirs

4 novembre. — Le temps ne m'a pas manqué pour vous remercier de votre bonne lettre et des nouvelles que vous me donnez. Mais j'ai eu beau me fouiller, je n'avais pas le moindre bout de papier, et pendant plusieurs jours il me fut impossible d'en trouver.

Dans les tranchées nous avons des loisirs. Il suffit de faire bonne garde, et les Allemands nous laissent en paix. Cette vie est cependant peu banale : depuis pas mal de temps, nous sommes pour ainsi dire nez à nez avec nos adversaires ; cent-cinquante mètres au plus séparent nos premières lignes. Aussi d'un côté ou de l'autre le moindre

1. Des Missionnaires d'Afrique.

mouvement est accueilli par une fusillade très nourrie, ce qui n'empêche pas les soldats d'être de bonne humeur. D'après les renseignements fournis par des prisonniers, nos aimables voisins manquent de pain. Alors, de nos tranchées, quelques loustics leur ont montré l'autre jour, au bout d'une perche une boule de pain et un paquet de tabac. Ils devaient baver d'envie de l'autre côté. De même, à chaque balle qui siffle au-dessus de nos têtes, certains s'amusent à signaler des « rigodons ». Hélas! quelquefois ce n'est que trop vrai. La balle a bien fait « rigodon » ; aujourd'hui même, nous avons eu trois morts et un homme blessé mortellement.

Nous autres, nous ne manquons de rien. Nous sommes bien nourris, bien vêtus. Les services d'approvisionnement et de ravitaillement fonctionnent à merveille...

Que me réserve l'avenir ? Ce que le bon Dieu voudra : je suis sans aucune inquiétude. Puisse-je ne jamais manquer à mon devoir, quelque pénible qu'il puisse paraître en certaines occasions. Je vous remercie de vos bonnes prières. J'ai déjà ressenti d'une façon bien évidente la protection de Dieu : si je reviens, je pourrai vous montrer mon *Novum Testamentum* par lequel a été amorti le choc d'une balle qui aurait dû me tuer raide.

Au début des hostilités j'ai eu l'occasion, bien souvent, de faire du ministère, car nombreux étaient les blessés et les mourants. Désormais,

il n'y a plus de combats en dehors des tranchées, du moins par ici. Il y en aura sans tarder, je le crois, et de nouveau alors les balles et les obus pleuvront. A la grâce de Dieu !

Abbé J. B...[1]

En patrouille

... Le 7 octobre, j'ai été cité à l'ordre du jour, avec deux autres camarades de ma compagnie, pour avoir pris part, dans des conditions assez périlleuses, à une patrouille chargée d'aller reconnaître les emplacements des tranchées prussiennes, sur les bords de l'Aisne : l'ordre du jour était signé par le général commandant la ...e brigade d'infanterie.

C'était deux heures de l'après-midi. On a demandé des hommes de bonne volonté ; personne n'osait s'aventurer. Nous étions dans une plaine absolument découverte, avec une grande route au milieu.

Deux camarades m'ont suivi et nous avons rampé comme des serpents jusqu'à cinquante mètres des tranchées ennemies. Dès qu'ils nous ont aperçus, Dieu sait s'ils nous ont mitraillés à coups de fusil, mais ils sont si maladroits qu'ils nous ont manqués, et nous sommes rentrés tout contents d'avoir pu rendre service...

1. Du diocèse de Quimper.

Depuis un mois, nous vivons comme des taupes dans les tranchées ; nous y passons quatre jours sans sortir, puis quatre autres jours dans un village voisin pour nous reposer, et nous revenons faire un siège en règle des tranchées « boches »...

Abbé X...

En face des Allemands

Depuis quelques jours nous sommes assez tranquilles, quoique à une centaine de mètres des Allemands ; mais depuis plus d'une semaine, ils semblent ne plus s'inquiéter de nous : à peine quelques coups de fusils tirés de temps en temps par les sentinelles.

J'ai connu le danger de près ; j'ai vu tomber les obus tout près de moi, et jusqu'à présent, je n'ai eu absolument aucune blessure, je n'ai senti que quelques éclaboussures de terre provenant des éclats d'obus. Depuis plus d'un mois, je n'ai pas quitté mes habits et depuis quinze jours nous couchons dans des tranchées creusées dans la terre.

Si vous voyiez le village dans lequel je me trouve, vous éprouveriez certainement un grand serrement de cœur. Pas une maison debout ou non incendiée ; seules quelques caves ont résisté ; mais partout c'est le chaos et le pillage. L'église

est détruite, et si quelque chose a pu être sauvé, c'est grâce à un sergent séminariste et à moi ; le clocher est percé de mille trous, la charpente est crevée ainsi que le mur. Le curé, très âgé et très fatigué, a dû fuir sans rien emporter. C'est moi qui ai dû, pour éviter toute profanation, transporter le Saint Sacrement dans une paroisse voisine: voilà pour les maisons. Dans les champs et dans les jardins, on aperçoit des trous énormes creusés par les obus.

En face de nous, entre les lignes ennemies et les nôtres, sont étendus morts une dizaine de soldats allemands qui seront enterrés je ne sais quand, ni par qui ; car pour aller les rejoindre, il faudrait s'exposer au feu de l'ennemi, et celui-ci à notre feu.

Dans une de mes patrouilles à un village voisin, il y avait gisant pêle-mêle des quantités de cadavres d'hommes et d'animaux répandant une puanteur intolérable. Nous avons mis en fuite des détrousseurs prussiens.

Nous nous battons bien et notre bataillon a été cité à l'ordre du jour pour s'être vaillamment comporté. Si nous éprouvons des pertes, les Allemands en éprouvent deux et trois fois plus que nous. Ils sont repoussés de jour en jour, et, si la victoire finale est longue à venir, elle n'en semble pas moins certaine.

Un petit fait : un sergent d'infanterie conduisait une patrouille ; et voilà que, chemin faisant,

il aperçoit un troupeau de moutons conduits par quelques Allemands. Aussitôt, lui et ses hommes se cachent et, réussissant à s'emparer d'un des moutons, ils l'emmènent avec eux et ainsi tout le troupeau se mit à les suivre... Les « Boches » se mirent à la poursuite de leur troupeau, et aussitôt trois d'entre eux furent atteints par les balles de nos patrouilleurs et les autres prirent la fuite; le sergent et ses hommes purent ainsi rentrer dans le régiment, emmenant avec eux une bonne provision pour plusieurs jours.

J'ai vu la mort de près un jour que, blottis contre nos tranchées, nous recevions des obus à deux ou trois mètres de nous. Je priais pendant ce temps avec un sergent-séminariste ; nous récitions avec sang-froid notre bréviaire, car nous avions trouvé chacun un vieux bréviaire et c'était pour nous un bonheur de le dire.

En ce moment, j'interromps ma lettre : des obus inattendus nous empêchent de circuler dans le village. Un soldat du génie a eu le bras coupé net, la poitrine et le ventre déchirés; il est mort sur le coup. J'ai récité sur sa dépouille un *De Profundis* avec le sergent-séminariste et un adjudant du génie.

Je suis en bonne santé, malgré le froid et souvent la pluie.

Abbé A...,
sergent au ...e bataillon de chasseurs à pied [1].

1. Curé de Saint-Benoit (Drôme).

La vie journalière

Le 20 octobre je suis désigné, avec quelques amis, pour prendre rang parmi les combattants. Le 22, on nous annonce la date du départ. Le 23, on nous équipe, c'est-à-dire qu'on nous donne cent vingt cartouches, deux jours de vivres de réserve, un jour de repas froids pour rejoindre notre corps, une petite couverture appelée majestueusement couvre-pieds. L'adjudant de la section dont je faisais partie a l'amabilité d'offrir aux partants le thé avec un litre de rhum. Le 23, au soir, je vais me confesser, je me jette ensuite sur mon lit et, à minuit, départ. Marche de vingt kilomètres. J'étais fatigué. A l'arrivée au cantonnement, on nous installe dans une grange avec défense d'en sortir, puis on nous oublie. Le soir, l'un de nous se hasarde à aller aux nouvelles ; on nous affecte alors à différentes compagnies. Ensuite, marche de trois kilomètres et nous arrivons à destination. Le 25, commence le service aux tranchées. A ce moment, les tranchées consistaient en un fossé profond de trente centimètres. La terre extraite formait un petit tertre qui nous cachait à la vue de l'ennemi. Consigne : Couchez-vous, mangez couchés, etc. Je suis donc resté quarante-huit heures ainsi, ne me levant que la nuit, les balles et les obus sifflant au-dessus de la tête. Le

ravitaillement se faisait la nuit. Au bout de quarante-huit heures, repos dans un village voisin. Un tas de foin fournit un lit ; mais le jour, il faut essayer de se protéger, car les marmites éclatent au-dessus de nos têtes. Heureusement, personne n'est blessé !

Retour à la tranchée, retour au village, telles sont les alternatives. Puis nous changeons de direction, nous avançons. Les nouvelles tranchées, qui sont un véritable labyrinthe, nous cachent complètement à la vue de l'ennemi. Nous sommes bien protégés contre ses coups de fusil, mais non contre les obus. Un jour, j'étais de planton à l'observatoire : zim, boum, piff, un percutant siffle au-dessus et éclate à deux pas. Je me cache dans mon trou de taupe, et zim, boum, paff, voici la danse pendant une heure. Les Allemands nous avaient pris en enfilade ; mais personne ne fut atteint. Entre deux coups je passais la tête au-dessus de la tranchée pour voir si l'infanterie ennemie avançait vers nous, et je rentrais aussitôt dans mon trou. Je fais mon devoir et j'espère le faire toujours, mais je suis prudent et ne m'expose pas inutilement.

Un dimanche que j'étais couché dans une grange, au cantonnement, un gros obus arrive sur nous, éclate tout près de moi, et tue deux hommes, en blesse trois et tue six bêtes. Je crie à mes voisins : ne bougez pas, restez couchés, et, quand tout le fracas est terminé, sauve-qui-peut dans

une cave ! Entre temps je m'empresse auprès d'un blessé qui se lamentait sous les décombres.

Dans le village où je suis, j'ai célébré un jour la messe des morts pour les camarades tués à l'ennemi. Tout le bataillon y assistait. Ce ne fut qu'une messe basse pendant laquelle des chantres de bonne volonté ont exécuté les chants liturgiques et à la fin de laquelle j'ai donné l'absoute. Tous mes camarades étaient heureux de pouvoir assister à un office pour les défunts. Du reste chaque fois que je puis dire la messe, je confesse de dix à quinze hommes qui font ensuite pieusement la sainte communion. Un homme de la compagnie vient-il à mourir, les camarades me demandent de dire la messe à son intention.

Tout cela repose de la vie de tranchée qui est pénible, il faut bien l'avouer, à cause du poids et de la surveillance continuelle qu'il faut exercer.

Mais depuis quelque temps, notre sort a été amélioré ; au lieu de prendre les avant-postes pendant quarante-huit heures, notre service est organisé pour six jours : un jour d'avant-poste, un jour de réserve d'avant-poste, dans un village ; un jour d'avant-poste, un jour de réserve d'avant-poste deux jours de repos.

Puis tout le monde pense à nous ; on nous envoie un jour, du chocolat, des cigarettes ; le lendemain des gants et différents objets très pratiques. J'ai demandé à ma tante des passe-montagnes que

j'ai distribués à mes compagnons de tranchées ; vous pensez si j'ai été le bienvenu.

Et maintenant, adieu, je pars présider le chapelet, et serai de service après.

Abbé G... [1].

A CENT MÈTRES DES BOCHES

Des tranchées de première ligne.
Poste d'écoute, à 100 mètres des Boches.
Ce 19 juin 1915.

J'ai quitté les tranchées de seconde ligne jeudi pour venir en première, c'est-à-dire dans un triangle de terrain que nous tenons au delà du canal. Nous avons donc l'ennemi en face, à droite et à gauche. La base du triangle a moins d'un kilomètre ; elle est fermée par le canal traversé par les lignes allemandes aux deux angles de base. Il s'agit de ne pas se laisser surprendre si on ne veut pas être emmené gratuitement dans une villégiature d'été en Allemagne.

Nos tranchées sont taillées là dans la craie. Cela peut vous donner une idée de la chaleur qu'il y fait actuellement. C'est un coin de purgatoire avec la consolation de penser que le ciel n'est pas loin.

Les deux premières nuits j'eus mon tour de

1. Prêtre du diocèse de Châlons.

garde, de minuit à quatre heures, au poste d'écoute, d'où je vous écris en ce moment (samedi midi). Le poste d'écoute est une avance de la tranchée vers la tranchée ennemie d'où l'on cherche à surprendre le moindre mouvement ou bruit de l'adversaire. Si, de ce poste, relativement assez dangereux, je puis vous écrire en ce moment, c'est que nous savons que de midi à deux heures on dort en face; c'est aussi parce que nous sommes trois veilleurs, et qu'enfin j'ai un œil au créneau et l'autre sur mon papier.

S'ils dorment à midi, ces brigands là n'en font pas autant la nuit. Vers une heure et demie du matin, heure presque réglementaire, ils se mettent à nous arroser de bombes qui font un vacarme infernal... et qui se chargeraient de faire aussi bien du mal si l'on n'avait la précaution de s'en garer. On entend leur départ, et la mèche allumée qui en prépare l'explosion permet de suivre leur trajectoire. Elles éclatent environ trois secondes après l'arrivée, de sorte qu'on peut éviter la surprise. La première nuit, deux de ces bombes sont venues démolir la tranchée à cinq mètres de moi, en arrière. La nuit dernière, sept nous sont arrivées coup sur coup en réponse à une fusillade qui avait accueilli une patrouille, et à une autre dirigée contre un Boche isolé qui se promenait à vingt pas de nous. Ils ont toutes les audaces ! C'est le premier Boche que je vois d'aussi près. Il s'est fourré dans l'herbe et... pas revu ! Quand

la pluie de bombes commence, le capitaine avertit l'artillerie, et le 75 donne « en veux-tu, en voilà ». Quelquefois, le 77 boche s'y met. C'est la démolition et la boucherie organisées. Hier, un 77 est arrivé directement dans le créneau d'une mitrailleuse, a tué trois hommes de mon bataillon et blessé grièvement trois autres. Les trois tués étaient de bons enfants du Nord, prêts à partir. Vous comprenez que dans des moments comme ceux-là nos braves soldats préfèrent avoir un prêtre au milieu d'eux qu'à l'ambulance, située à quatre ou cinq kilomètres à l'arrière, souvent plus.

Malgré ce vacarme, et peut-être un peu à cause de lui, mon brave capitaine m'a dit, le premier soir : « Demain matin, vous viendrez dire la Messe dans mon « cagibi » ; il est bien abrité, il n'y a pas de danger. » Et voilà comme quoi, chaque matin, à cent mètres des Boches, j'ai l'immense joie de pouvoir dire la Sainte Messe et de donner la Communion à plusieurs soldats. Le jour où nous quittions la seconde ligne, le capitaine avait communié (il le fait du reste souvent), et un brave soldat me faisait cette réflexion :

« Ça ne me fait plus rien de partir au feu avec un chef qui a communié le matin ! »

Abbé A. P...

UN PAS EN AVANT

18 octobre.— Nous étions à..., près d'une ville très industrielle, depuis la veille au soir. Auprès des maisons coule un ruisseau assez large, plus large que l'Odet, car il est bordé de prairies marécageuses ; et de chaque côté monte une côte dénudée, terminée par une crête droite, très longue, sans coupure. C'est vous dire que notre situation dans le village était très périlleuse. Arrivés à la faveur de la nuit, nous aperçûmes dès le matin que l'un des coteaux était occupé par les Allemands, qui faisaient pleuvoir sur le village une grêle ininterrompue de balles, pendant que sur notre droite les obus tombaient sur... sans discontinuer. Impossible de reculer pour se mettre à l'abri derrière la crête opposée. Pouvait-on aller de l'avant, et se faire hacher devant ces séries de tranchées ? Pendant toute la matinée, nous essayâmes de nous abriter derrière les maisons. Dans l'après-midi, arrivaient les reproches de la division qui ne comprenait pas nos hésitations. (Elle était à cinq kilomètres en arrière et n'avait pas la vue exacte du terrain.) Les grosses marmites allemandes tombant sur nos abris mirent fin à nos hésitations : il fallait aller de l'avant. Et ce fut un mouvement superbe, une vision dont la guerre me laissera, je crois, peu d'exemples

aussi magnifiques, que celle de nos bataillons gravissant cette côte, au pas de course, en rampant, en se défilant vers la droite ou la gauche selon qu'un petit mouvement de terrain offrait un semblant d'abri, tirant assez peu, évitant les balles, pendant que les Allemands cédant à la poussée lâchaient l'une après l'autre leurs tranchées. A la tombée de la nuit, nous étions à la crête. Nous n'avions gagné que deux kilomètres à peine, mais en réalité le village devenait sûr, la route d'évacuation pour nos blessés était libre.

Abbé F. G... [1].

1. Prêtre du diocèse de Quimper.

L'ASSAUT

À l'assaut

Dans la nuit du 7 octobre, l'ennemi attaque fortement nos avant-postes, qui faiblirent sur un point, lui permettant ainsi de s'installer et de se retrancher entre nos lignes. Le 8 au matin, je reçois l'ordre d'aller, avec ma demi-section, à cent cinquante mètres environ de la tranchée allemande, occuper une ferme. Malgré la violence du feu ennemi, je me poste, sans éprouver aucune perte, au point indiqué. Dans les murs de la cour, nous avons vite fait de pratiquer des créneaux à l'abri desquels nous canardons vigoureusement l'ennemi ; quinze heures sonnaient lorsqu'on nous envoie, l'ami P... (Ernest) et moi, déloger les importuns qui, à la faveur des ténèbres de la nuit, se promettaient évidemment de s'enfuir, non sans semer le désordre dans nos lignes. Les pauvres malheureux ! Ils étaient abandonnés des leurs ; une distance de près d'un kilomètre les en séparait. Mais nous n'avions que trente hommes sous la main ; ne fallait-il pas demander de renfort ! « Ils

ne sont plus que cinq ou six, répond le capitaine : enlevez-les ! » Confiants en cette parole, nous sommes, en quelques bonds, au bord de la tranchée. Le spectacle qui s'offre à nos regards est celui d'une forêt de bras levés au ciel, implorant miséricorde. Une centaine de Boches se rendent à merci, laissant de nombreux morts dans la tranchée. De notre côté, nous n'avons eu qu'un mort et un blessé.

Abbé X...

« Il était trop petit, le sergent »

1er juin 1916. — Dans la journée du 3 mai, les Allemands ouvrirent sur nos tranchées un violent bombardement. Les torpilles de 150 kilos de mélinite et les obus de 210 eurent bientôt fait de démolir tous nos abris. La position fut rendue intenable, la première ligne fut abandonnée et le commandant de compagnie dut quitter son poste de commandement. Il y eut des morts, des blessés et de la panique. En ce moment où tout le monde arrivait aux abris de derrière, le lieutenant commandant la compagnie me fit appeler et me dit : « C'est à vous, sergent D..., que je donne l'honneur de commander la première ligne ; prenez deux hommes et en avant ! » Je pris deux gaillards solides et en avant pour remplacer ceux qui étaient partis. Pendant quatre heures je restai seul

avec deux sentinelles, malgré la mitraille, observant les lignes ennemies. Ce jour-là, heureusement, les Allemands ne vinrent pas. Le soir j'eus la douleur d'enterrer ceux qui étaient tombés pour la patrie. Le 8 mai nous revenons aux tranchées de première ligne. Les deux autres bataillons étant partis pour Ypres, il n'y avait presque plus de répit. La nuit du 7, je fus chargé d'une patrouille, et également la nuit du 8. Le dimanche 9, un bombardement d'une intensité inouïe commençait. Ordre était donné de rester au poste malgré tout. Nos abris reconstruits et consolidés furent incapables de résister aux engins monstrueux que l'ennemi nous envoya. Je parcourus la ligne pansant les blessés et donnant à tous une parole d'encouragement. Je rendis compte au lieutenant de la situation. A ce moment l'attaque d'infanterie se déclancha. Au-dessus des parapets éboulés les rafales de balles passaient. Mon poste était au bout de la ligne, je m'y rendis au pas gymnastique. Les mitrailleuses, fusils et canons, faisaient ronfler à mes oreilles un horrible concert. Je mis tout ce qui me restait de monde aux endroits propices pour la défense et commandai un feu nourri sur l'assaillant. Les balles sifflotaient dédaigneuses... il était trop petit le sergent ! Cependant il ne me resta que quatre hommes ; tous les autres étaient tués ou blessés. Je fis demander du secours qui ne vint pas. Heureusement le 75 commença à taper avec rage. Quels effets foudroyants ! Les Al-

lemands se terraient comme des lapins. Je profitai de ce moment pour voler au secours de mes soldats blessés. Je vous ai raconté comment j'ai pu les préparer à mourir. Le lieutenant commandant la compagnie m'a déjà proposé deux fois pour une citation. Il n'a pas eu de réponse. Il m'a dit qu'il va demander des explications au colonel. Il m'a dit également qu'il était content de moi sous tous les rapports. Donc satisfaction du devoir accompli : cela suffit !

Il y a d'autres satisfactions plus douces encore. Je suis devenu l'homme de confiance des zouaves de ma section. Que de fois j'ai regretté de ne pas être prêtre ! Ils me font presque leur confession. Je disais hier à l'un d'eux qui me racontait ses misères : « Mais pourquoi n'allez-vous pas dire ces choses à un prêtre qui vous donnerait l'absolution ? » — « Si vous étiez prêtre, je me confesserai à vous, dit-il, mais ça m'ennuie d'aller raconter tout cela à un curé que je ne connais pas. » Cependant, demain, je conduirai à l'aumônier un retardataire qui n'a pas fait ses pâques depuis dix ans. *Vae mihi! si non evangelizavero!* Je voudrais que toute ma section soit pratiquante et que le jour de l'assaut, nous puissions aller de l'avant le cœur purifié.

Frère Gaston D..., sergent [1].

1. Des Missionnaires d'Afrique (d'Alger).

Durant l'assaut

Comme un enfant je dois recommencer à faire des pages d'écriture de la main gauche puisque la droite refuse tout travail.

Depuis la semaine dernière je suis blessé, je fais partie des nombreuses victimes de la guerre.

C'était le 28 mai vers sept heures du soir : le capitaine fit appeler tous ses gradés et leur annonça qu'il fallait préparer une attaque fixée pour le lendemain matin à deux heures trente.

Aussitôt j'allai trouver ma demi-section et donnai des ordres nécessaires concernant les approvisionnements en bombes, en cartouches. Comme notre tranchée était distante de trois cents mètres de la tranchée boche que nous devions occuper, nous résolûmes de faire creuser une tranchée d'approche : ce qui fut fait.

Tout était prêt quand sonna l'heure de l'attaque. Entre temps, je m'étais recueilli pour recommander mon âme à Dieu dans l'heure périlleuse que j'allais traverser.

Quand le cri « En avant » retentit, je m'élançai à la tête de ma demi-section et j'allai me précipiter dans la tranchée d'approche lorsqu'un Boche, à quatre-vingts mètres, me tira une balle dans le bras droit.

Pendant son trajet le projectile me fractura l'hu-

mérus à égale distance entre la coude et l'épaule. Je souffris beaucoup et perdis beaucoup de sang ; mon bras vacillait de tous côtés et j'étais obligé de le retenir de la main gauche. De l'examen radiographique il résulte que l'os a été littéralement brisé : sur le cliché j'ai bien compté une dizaine de fragments d'os plus ou moins gros.

Abbé R. B...

En pleine bataille

X... le 11 mai 1915. C'est au soir d'une bataille que je vous écris. Ma pauvre section est un peu réduite ce soir, mais elle a fait de la bonne besogne.

Le dimanche 9 mai, dès cinq heures du matin, le bombardement commençait. Ma section occupait seule la première ligne. De cinq heures à midi, cinq à six milles obus tombèrent. Nous étions comme dans un enfer de fer et de feu. La plupart des abris et des parapets s'écroulèrent sous la mitraille. Inutile de s'effacer, de se garer, les obus arrivaient par rafales. Nous étions dans une fumée épaisse et dans un vacarme épouvantable. Vers midi, les Allemands débouchèrent en colonne par quatre. Aussitôt tout le monde aux créneaux,

1. Prêtre du diocèse de Bourges.

même les blessés, et feu à volonté. Nos deux mitrailleuses fauchèrent, elles aussi. En deux minutes, l'ennemi était en débandade. Quelques minutes après il débouchait en tirailleurs : il fut arrêté net. Décidément l'endroit choisi n'était pas bon. L'ennemi le comprit à peu près, car il essaya de déboucher plus à droite. Là encore, une mitrailleuse masquée, qui attendait, silencieuse, le moment d'entrer en jeu, sema la mort dans ses rangs.

Trois fois encore les Allemands tentèrent une marche en avant. Le bombardement du matin avait coupé toutes nos communications avec l'artillerie : nos batteries étaient muettes. Déjà, depuis une demi-heure nous luttions contre les Teutons. Soudain le 75 fit entendre sa voix ; ce fut un déluge de fer qui éclata en-dessus des lignes ennemies. L'effet fut foudroyant. Après cinq minutes de tir fauchant on ne voyait plus que quelques survivants ramper dans les herbes en s'efforçant de regagner ce qui restait de leurs tranchées. Pendant ce temps leur artillerie tonnait aussi sur nos lignes. Des rafales de shrapnells s'abattaient avec fracas. A ce moment on vint m'appeler pour deux de mes hommes qui mouraient à l'extrémité de la ligne. A l'endroit où je me trouvais, collé contre le parapet, je jouissais d'une sécurité relative. Me déplacer sous la mitraille, c'était probablement la mort. J'eus un moment d'hésitation. Que le bon Dieu me pardonne cette faiblesse ! Mais la pensée d'une âme à sauver me fit triompher du danger. Je

fonçai à travers les balles. Maintenant je suis heureux de l'avoirfait. Là, à côté de plusieurs morts, gisait un brave homme mortellement atteint. C'était un ancien élève de Saint-Eugène, mais qui ne pratiquait plus depuis longtemps. Il était criblé de blessures, et sa dernière heure était venue. Intérieurement je fis une petite prière au bon Dieu et à la Sainte Vierge, et en avant à l'assaut spirituel ! Je lui parlai de ses jeunes années au Petit Séminaire, de sa première communion... et, je ne sais pas, mais il semble que la Sainte Vierge me rendait éloquent. Ensemble nous récitâmes l'acte de contrition et l'acte de charité. Je lui fis embrasser mon crucifix et il mourut en invoquant Marie. Sa dernière parole fut : « Mon Dieu, je vous aime ! Mon Dieu sauvez-moi ! papa... maman... »

Un autre, que la mitraille et la grâce n'avaient pas encore touché, me demande de vouloir bien le confesser. Je lui fis faire un acte de contrition parfaite et promettre de se confesser s'il échappait à la mort.

Pendant ce temps la mitraille tombait, mais je ne m'en apercevais plus. Le bonheur d'avoir fait aimer le Bon Dieu un peu plus avait dissipé la pensée du danger. Je me remis aux créneaux avec le renfort qui arrivait. Cependant à notre droite nous perdions une position importante. La compagnie G..., par une contre-attaque vigoureuse nous la rendait. Toute la nuit la lutte continua.

La lueur des canons se mêlait à celle des flammes sinistres des incendies.

Je fus chargé de l'ensevelissement des morts. N'est-ce pas une des œuvres qui incombent aux ministres des autels ? Et puis la besogne était plus périlleuse que de se blottir, derrière un parapet ! N'était-ce pas doublement mon devoir d'y aller. Dans la grande fosse commune je fis coucher par rangées de quatre tous ceux qui bravement étaient morts pour la patrie. Au loin les grands canons sonnaient le glas funèbre ; lentement je récitai le *De profundis* pendant que quatre hommes rendaient les honneurs. Je ne m'arrêterai pas à vous dire la sombre grandeur de cette scène émouvante. Il y avait là, dans cette tombe, de mes meilleurs amis, de ceux qui m'accompagnaient à la Sainte Table les jours de départ pour la tranchée. Elles sont fortes et pures les amitiés forgées sous la mitraille.

Le matin, le lieutenant commandant la compagnie me fit appeler pour faire une patrouille. J'avais marché les jours précédents, ce n'était pas mon tour, mais il faisait appel à mon « dévouement ». Je lui répondis que j'étais entièrement à ses ordres. Je partis donc. Il fallait quatre volontaires. J'en trouvai un. J'enjoignis à un deuxième homme de nous suivre, et, à terre, nous rampâmes vers l'ennemi. Aux premières balles qui sifflèrent à nos oreilles, nous nous glissâmes dans des trous de « marmites » et nous nous mîmes aux aguets. Ce

n'est qu'après avoir acquis la conviction que les Allemands n'avaient pas l'intention de recommencer que nous rejoignîmes nos lignes. Au matin, je fis l'appel de ma section : trois caporaux et dix hommes répondirent. Ils sont encore sur la brèche, fatigués mais indomptables et prêts à vaincre ou à mourir.

Excusez le décousu de ma lettre : j'ai la cervelle bourdonnante du bruit des canons, et j'ai dormi cinq ou six heures en trois jours.

Saluez pour moi les confrères de Carthage ; présentez mes respects aux Pères professeurs ; demandez à tous qu'ils prient Dieu pour que nous, qui sommes au front, soyons des hommes de devoir et que par tous les moyens nous nous efforçions de procurer la gloire de Dieu. Le reste importe peu.

Frère D..., sergent de zouaves [1].

La confession à plat ventre

Dans une de nos tranchées, un curé-sergent (il est professeur au Petit Séminaire de Montauban) est tapi avec sa section. De la tranchée voisine sort avec mille précautions et s'avance en rampant un pauvre petit soldat qui n'a pas la chance d'avoir un curé dans sa tranchée.

1. Des Missionnaires d'Afrique (d'Alger).

Il parvient, sans être atteint par la mitraille, jusqu'à l'ouverture du gîte souterrain de notre curé-sergent. Là, à plat ventre, nez contre terre, il appelle, comme dans un souffle :

— Salvan, es-tu là ?

— Oui, répond le sergent-curé, que veux-tu ? Tu vas te faire descendre, imbécile ! Si les Boches te voient, ton affaire est claire.

— Pas tant de discours. Dis-moi, pourrais-tu me confesser ?

— Oui, tout de suite.

— Ah ! mais, c'est que je ne peux pas me mettre à genoux, on me « déquillerait ».

— Pas nécessaire ; reste comme tu es.

Et là, à plat ventre au-dessus de la tranchée où se tient le prêtre-sergent, le petit soldat reçoit le pardon du bon Dieu, puis, rampant comme un ver, il regagne lentement, lentement sa tranchée.

Ce trait est absolument authentique ; l'abbé Salvan, lui-même, me l'a raconté [1].

« En attendant la mort »

Le 9 septembre 1914, 5 heures du soir.

Mes bons chers tous,

Quand vous recevrez cette lettre votre Daudou sera parti au ciel ou bien c'est que des Allemands

1. Lettre du chanoine de Falguière.

charitables l'auront ramassé sur le champ de bataille. Hier matin 8 septembre, vers six heures et demie, quand vous étiez à la messe, par une attention de la très sainte Providence, j'ai été atteint en plein champ de bataille par une balle qui m'a traversé la cuisse, et je suis tombé ; et à l'endroit même je suis encore, car, par une ressemblance vraiment très indigne avec mon doux Sauveur Jésus sur la croix, je suis vraiment cloué à ma croix, n'ayant pu bouger ma jambe d'un seul millimètre. Ma blessure me fait à peine souffrir quand je ne bouge pas, mais je souffre beaucoup de la soif. Mon moral est très bon, je n'ai aucune angoisse ; mon crucifix devant moi, je prie et j'attends la volonté du bon Dieu. Vous savez qu'avant de partir j'avais fait le sacrifice de ma vie ; je l'ai renouvelé bien des fois depuis hier matin, je le renouvelle encore une fois avec tout ce qu'il plaira au bon Dieu d'y ajouter ou d'en retrancher.

Je ne redoute pas la mort, je l'ai vue et je la vois encore de trop près en ce moment ; elle n'a rien d'horrible, puisqu'elle apporte le bonheur.

Vous-mêmes, je vous en prie, que votre chagrin soit silencieux, résigné et presque joyeux. Ma grande peine est de vous quitter, mais je sais vous retrouver bientôt... Abbé GUILLARD,

sergent au ...e d'infanterie .

1. Élève au grand séminaire de Chavagne en Paillers. Cette lettre fut trouvée sur le corps du malheureux soldat, ramassé sur le champ de bataille de la Marne.

Deuxième attaque de Neuville-Saint-Vaast

12 juin.

Neuville-Saint-Vaast fut un véritable enfer, et ceux qui en sont sortis s'en estiment très heureux. Les quinze jours que nous avons passé dans ce village, ou plutôt dans les ruines de ce village, car pas une maison n'est restée debout, furent à la fois très débilitants et très meurtriers. Pour ma part, je pris part à quatre attaques, mais une fois seulement pour de bon. C'était le 8 juin. Nous reçûmes l'ordre, à deux heures trente du matin, d'attaquer un pâté de maisons et de nous emparer de la barricade boche élevée à peu près à la moitié du village. La section du ...e où se trouvait Mottet entama l'attaque de son côté, pendant que, du nôtre, c'était ma section qui attaquait. Je vous assure que j'eus un moment d'émotion lorsque notre lieutenant de section nous donna l'ordre de sortir. En une minute, nous étions à la barricade ennemie. J'étais sorti troisième et mon frère quatrième. Cinq ou six grenades furent envoyées de l'autre côté de la barricade et bientôt nous l'enjambions. L'attaque était alors bien engagée.

Six Boches furent vite abattus ; pour ma part, j'en ai tué un. Le malheureux demandait grâce quand il se trouvait au bout de mon fusil...

A huit heures, nous étions maîtres de tout le

village. Notre colonel, notre général étaient fous de joie. Ils ne pouvaient encore croire à un tel succès, et pourtant il était réel.

Mais, hélas ! Neuville-Saint-Vaast, qui fut pour nous un village où nous avons pu conquérir de la gloire, fut aussi pour nous une cause de douleur, puisque trois de nos amis, trois de nos condisciples y sont restés. Un autre séminariste, mais celui-ci de Coutances, sous-lieutenant, fut tué aussi à Neuville-Saint-Vaast. Dieu a réclamé leur sang comme il aurait pu réclamer le mien. Il a daigné nous protéger, moi et mon frère, et de cela nous voulons l'en remercier de tout cœur demain dans la communion d'action de grâces que j'espère bien pouvoir faire. J'aurai une intention toute spéciale pour le repos des âmes de mes pauvres camarades tombés au champ d'honneur pour leur patrie et pour leur Dieu.

Abbé Devarrieux, caporal mitrailleur [1].

« Je n'ai fait que mon devoir »

26 avril 1915.

Je m'attendais à recevoir une lettre dans la forme de celle du 15. Sachez bien que je n'ai fait que mon devoir. Tout combattant désire vivement

1. Du diocèse de Rouen. Tué quelques jours après.

revoir les siens, les embrasser, être leur soutien, leur consolation plus tard. Mais il est des situations pénibles, difficiles, d'où il faut sortir avec honneur. Que penseriez-vous d'un prêtre qui, le soir après le combat, resterait dans la tranchée sans se porter au secours des blessés appelant de toutes leurs forces sans pouvoir d'eux-mêmes revenir en arrière. Oui, j'étais dans le champ à deux heures de la nuit encore. J'ai ramené huit blessés, j'en suis fier et je le ferais encore si c'était à faire. Dieu sait voir de bon œil ses prêtres pratiquer ainsi la charité. Qu'en pensez-vous? Êtes-vous plus fier de me voir agir ainsi ou de me voir reculer lâchement? Le Bon Dieu reconnaît les siens. Prions.

. . . .

Nous voilà de retour dans notre vieux et paisible secteur. C'est accidentellement que le ...e fut appelé à se porter à droite aux Ep... pour faire une attaque. Nous étions au repos, il fallut du renfort et nous partîmes. Ma pensée s'est portée vers vous lors des attaques du 8 et 9 avril. On voudrait à ces instants envoyer un mot pour embrasser ses parents et saluer ses amis, peut-être pour la dernière fois.

Nous avons vécu des heures terribles. Devant nous un grand champ découvert de 850 mètres de long. Il faut s'emparer de la tranchée ennemie qui est là-bas à l'autre extrémité. La ...e compagnie était en tête et de plus la première section marchait complètement en avant. Je suis de la ...e com-

pagnie et de la première section. Tous les gradés tombèrent blessés ou morts. Je retrouvai plus tard un sergent et trois caporaux. Nous marchâmes quand même et nous fûmes 48 dans la tranchée sur 217 au départ. Durant une heure trente, nous avons résisté aux Boches, mais un tir de barrage de l'artillerie empêchait tout renfort d'approcher. Les mitrailleuses balayaient le champ. Il fallut se replier. A quelques mètres des fils de fer je trouve L... blessé, il se suspend à mon cou et nous rentrons à la faveur de la nuit tombante. A deux heures de la nuit j'étais encore à relever et soigner des blessés. Mon commandant de compagnie était tombé avec quatre ou cinq blessures près des lignes ennemies; j'ai fait mon devoir en allant le chercher. Un prêtre doit agir de la sorte...

Abbé M...,
sergent au ...e d'infanterie [1].

Décoré par le généralissime

Malgré le mauvais temps, la journée de jeudi a été pour moi une bien belle journée. J'étais, en effet, à Châlons pour y recevoir la médaille militaire des mains du général Joffre. C'est devant une quinzaine de mille hommes, une quinzaine de généraux et les attachés militaires étrangers

1. Curé de Sempesserre (Gers).

que s'est déroulée la cérémonie. Nous étions une cinquantaine de décorés ou médaillés. Le généralissime a eu un mot aimable pour chacun avant de le décorer.

Vous êtes bien jeune pour avoir la médaille militaire, sergent ! m'a-t-il dit. — Vingt-trois ans ! mon général — Vingt-trois ans ? Savez-vous que j'ai attendu jusqu'à soixante-trois ans pour l'avoir ? En êtes-vous content ? — J'en suis très fier, mon général. — Moi aussi. »

Et, après ce court dialogue, une bonne embrassade, avec deux gros baisers qui claquent.

Vous dire ce que j'éprouvais au moment où les fortes moustaches du général frôlaient mes joues, je ne saurais : à ce moment-là on ne vit plus. Avouez qu'il y a quelque chose d'impressionnant pour un jeune homme de vingt-trois ans de recevoir ainsi l'étreinte de ce grand vieillard, pour un sergent d'être décoré par le généralissime. Je crois bien que la joie et l'orgueil vont me tourner la tête. Il est vrai que je n'ai qu'à regarder autour de moi pour me convaincre que je ne suis pas grand'-chose de plus que les autres, et que ce que j'ai reçu, d'autres auraient pu et même dû le recevoir. D'ailleurs, la Sainte Vierge qui a voulu que pareil honneur me soit réservé le jour de sa fête, saura bien l'empêcher de me nuire.

Abbé G...,
sergent au ...e d'infanterie [1].

1. Séminariste du diocèse d'Albi.

APRÈS L'ASSAUT

UNE BLESSURE

Il est bien vrai que j'ai eu l'honneur et la joie de verser déjà quelques gouttes de sang pour Dieu et pour notre chère France. Le 23 septembre dernier, en effet, aux environs de Toul, j'ai reçu une balle dans l'avant-bras gauche. Il a été percé de part en part, et, chose étonnante, le projectile a bien voulu ne toucher ni l'os, ni aucun nerf. « Vous avez de la chance » ! me disent nos médecins : mais pour moi cette chance n'est autre que la main maternelle de Notre-Dame qui a bien voulu protéger son ancien et indigne serviteur.

Oui, Notre-Dame nous a bien protégés jusqu'ici. Nous étions presque continuellement sous le feu de l'ennemi depuis le 14 août, et, dans cette promenade à travers les obus et les balles, bien des fois, je vous l'avoue, j'ai cru ma dernière heure arrivée... mais toujours, le soir, heureusement, à l'appel tous mes membres étaient présents !...

Et cependant nous avons entendu de bien près quelquefois la terrible chanson des obus. Un jour l'un d'eux, — c'était un des moindres heureusement, — tomba près de moi et d'un camarade ; nous avions eu le temps de nous aplatir dans un sillon. On resta là, étourdis, assourdis, je ne sais combien de temps, à demi asphyxiés. Je me crus mort ; à ma grande surprise, je me levai et marchai... bien vivant, pas même blessé. Et mon camarade aussi. Il va sans dire que nos sacs, qui dépassaient le pli de terrain, furent déchiquetés comme un linge. L'obus avait éclaté à deux mètres de nous. Ah ! de quel cœur je remerciai notre chère Protectrice !...

Le 23 septembre, ce fut la chanson des balles, après celle des obus. Elles venaient sur nous de l'avant et de la gauche. Nous étions dans un chaume, à peine abrités ; « eux », comme toujours invisibles ; car ils ont beau dire, devant les Alliés, ils ne savent que rentrer sous terre... Nous étions comme dans un « essaim » de balles ; je sentis une petite commotion électrique ; presque rien ; je ne me croyais pas même touché. Un petit filet rouge, qui sortait de ma manche, et une petite douleur cuisante m'avertirent bientôt que j'étais touché, moi aussi. Je rentrai dans un petit bois voisin avec un camarade blessé au pied : je ne sais comment nous l'atteignîmes, tant les balles pleuvaient dru.

Quel spectacle horrible sous ce bois. Des blessés

partout et, pour certains, quelles blessures ! Cette vue restera bien longtemps fixée dans mon souvenir, comme une vision d'horreur. J'avisai un pauvre estropié, qui essayait en vain de marcher ; je le connaissais. Je le pris de mon bras valide, et clopin-clopant, l'un soutenant l'autre nous gagnâmes le village le plus proche, à huit cents mètres de là.

Après deux journées de voyage bien longues, nous sommes arrivés ici ; j'y trouvai beaucoup de camarades. Jugez-en. Le matin nous étions allés au feu, la compagnie entière ; le soir, de ces deux cent cinquante hommes, sept ou huit sont restés debout. Je dois ajouter qu'il y a eu peu de morts.

J'ai peu souffert de ma blessure. Les plaies se sont refermées peu à peu. Dans quelques jours je compte regagner notre dépôt à Narbonne... et puis... aller faire expier aux « Boches » l'insulte qu'ils ont faite à mon bras...

Abbé E... [1].

« L'enterrement d'un locataire »

J'ai bien l'honneur de te faire part de la perte glorieuse que je viens d'éprouver en la personne de mon locataire : « M. Vise-à-droite », faisant

1. Vicaire de Seix (Ariège).

fonction d'œil droit, tombé au champ d'honneur, dans les tranchées de Notre-Dame-de-Lorette, la nuit du 16 au 17 mars 1915. L'enterrement a eu lieu le 20 mars, à neuf heures et demie du matin, en la clinique d'Hesdin, où je me suis transporté avec ces glorieux restes.

Je ne puis, sans émotion, penser aux vieux services que ce brave œil droit, depuis vingt ans et dix mois que nous vivions ensemble, que nous souffrions ensemble, m'a rendus. Aussi, inutile de te dire que je n'ai pu empêcher l'œil gauche, son frère, de laisser tomber une larme de regret sur cette tombe brusquement ouverte et fermée. Pour les condoléances, prière de les adresser au caporal Pioche, en traitement à l'hôpital de la Croix-Rouge française N° 205, Hesdin... J'ai fait les choses gaillardement, en Jésuite. Le Père maître nous disait souvent que les souffrances qu'on ne choisit pas, ce sont les meilleures : me voilà servi ! Il ne me reste plus qu'à en profiter. Le Bon Dieu m'a laissé « l'œil canonique », donc je ne crains pas grand'chose. Je sens que Notre Seigneur veut encore de moi dans la Compagnie de Jésus, Comme toujours, « confiance dans le Sacré-Cœur » · c'est le mot d'ordre et de ralliement.

Père B. P...,
caporal au ...e d'infanterie [1].

1. Novice de la Compagnie de Jésus.

Entre deux assauts : l'ensevelissement

Vers le même moment où nous égrenions mélancoliquement notre chapelet, dans les tranchées, les soldats, se croyant moins visibles, se risquaient par moment à épier ceux de l'autre côté, partout et toujours invisibles. Tout à coup éclate un « plak » sinistre, et un troupier voyant son voisin s'appuyer au rebord de la tranchée, lui dit malicieusement : « Tu as eu peur ! Ça n'a pas été loin ! » Hélas ! non, car l'homme était mort sans avoir poussé un cri ; la balle lui avait traversé le sommet du crâne.

La nouvelle arrive par téléphone au poste de secours, et je m'apprête à accompagner les brancardiers qui vont prendre le cadavre, afin de le déposer, avec les prières et honneurs auxquels il a droit, dans un petit cimetière, où les Bretons et les Vendéens du ...e attendent, dans un sommeil respecté de tous, l'heure où il n'y aura plus ni Français ni Allemands, dans la vallée de Josaphat !

La tranchée est à peine à cinq cents mètres du village, mais comme la route est découverte et descend une pente face à l'ennemi, il nous faut passer à travers bois et parcourir au moins deux kilomètres, sous une pluie de plus en plus lourde, par des sentiers à pics recouverts d'une boue gluante où l'on glisse à chaque pas, où l'on roule

quelquefois. Il nous faut un guide. Le commandant du bataillon nous en fournirait un, mais où le trouver ? Voici justement que nous croisons les cuisiniers, munis d'une grande lessiveuse, qui viennent préparer un ragoût, où entreront des matières premières de très bonne qualité, mais qu'un parcours de deux kilomètres sous la pluie n'aura pour effet ni d'améliorer ni de réchauffer. Rude métier que celui de cuisinier. Le jour ils combattent, la nuit ils vont et viennent pour préparer les repas, heureux, quand, au retour, ils ne se trompent pas de tranchée et ne vont pas ravitailler les Allemands. Sur les indications de ces « chevaliers de la casserole », nous arrivons à une espèce de petit village. De chaque côté, et en contre-bas de la route, sont alignées des cases creusées en terre, fermées par une toile de tente qui laisse filtrer la maigre lumière d'une bougie. Chaque case est faite pour deux, trois ou quatre hommes, selon les rencontres ou l'amitié. C'est le logement de la compagnie de réserve. Un peu plus loin se trouve le gourbi du commandant.

A tous j'adresse une parole de sympathie et d'encouragement, priant le bon Dieu d'y attacher une influence surnaturelle qui détermine l'éclosion d'une pensée pieuse, d'un souvenir religieux, d'une consolation céleste, d'une résolution de patiente attente dans l'accomplissement viril de ces pénibles devoirs.

Repartis sous la conduite d'un homme de com-

munication, nous parvenons assez rapidement au boyau qui aboutit là-haut à la tranchée de première ligne, non sans avoir plusieurs fois trébuché et glissé dans la nuit, sur ce sentier mal tracé et ces marches détrempées par une pluie sans pitié. Dans ce boyau trop étroit nous nous heurtons à chaque pas aux parois. Nous voici à l'endroit où est étendu sans abri le corps de notre malheureux ami, roulé dans sa couverture. Les hommes de la section nous entourent, et découverts, répondent respectueusement au *De Profundis* que je récite pour leur camarade de combat. *Hodie mihi, cras tibi !* Impossible de le déposer sur un brancard que nous ne pourrions faire circuler dans le boyau, qui n'est pas assez large, et qui fait de nombreux détours ! Il faut donc se hisser par-dessus le parapet de la tranchée, et là, sans protection contre l'ennemi, nous l'installons sur le brancard. Heureusement que les Allemands ne nous voient pas, malgré l'éclaircie dont le ciel nous favorise.

Le cortège ne fut pas toujours silencieux. Mais les cris : « Appuyez à droite ! Attention, il y a un trou d'obus ! Une racine ! Marchez dans l'eau parce que ailleurs ça glisse ! Tiens bon je me relève ! » empêchent-ils le respect, quand il s'agit surtout de ne pas faire rouler le cadavre. Et il ne roula pas une seule fois. Notre guide se trompa deux fois de chemin, et malgré tout, trois heures après notre départ, nous étions de retour.

Le corps passa la nuit dans la petite église, et le lendemain bien avant le lever du jour, je prononçai sur sa tombe les dernières prières.

Abbé F. G... [1].

Vivent les curés sac au dos

Je vous écris encore de la tranchée ! Ah ! ces tranchées ! Si vous voyiez tout ce qu'on y fait. Je vais essayer de vous le dire.

Le matin, à trois, quatre heures, je les quitte pour aller dire la messe à dix, douze kilomètres environ. Je reviens de suite, pour être rendu avant le jour, car si les Boches me voyaient, ils me « zigouilleraient ». Au point du jour, on fait la prière, puis on chante comme à la messe : *Kyrie*, *Gloria*, *Credo*, *Sanctus*, *Agnus*.

Après cela, on déjeune ! et quel déjeuner ! n'est-il pas gagné ? un quart de café froid ! A neuf heures, on fait répétition de cantiques pour le dimanche suivant. Chaque dimanche, à la messe, nous chantons de nouveaux cantiques. Après-midi, partie de cartes ; conférence, sermon, chapelet. Enfin, à quatre heures, prière du soir. La nuit, les veilleurs récitent le rosaire pendant que les cama-

1. Prêtre du diocèse de Quimper.

rades dorment et, aux heures d'insomnie, toute la tranchée répond.

Nuit et jour, nous avons les guetteurs qui sont à l'affût des Allemands : dès qu'un curieux montre la tête de l'autre côté, un coup de fusil le rappelle à l'ordre ! et quand ils sont trop nombreux, ces indiscrets, on abandonne vite le livre de cantiques et on fait un feu par salves ! Voilà notre vie. Vous voyez que nous sommes constamment unis par la prière à tous nos chers compatriotes de S... Dites-leur que c'est pour eux que nous souffrons ! Aussi, nous ne nous plaignons pas. Non. Nous avons fait, tous, le sacrifice de notre vie pour que vive la France, la grande patrie, pour que vive S..., la petite patrie, non moins aimée que la grande.

Dites-leur que nous ne serons pas là pour la Noël, mais que nous aurons notre « Minuit chrétiens ! » quand même. Nous le chanterons sur la tranchée, à cent mètres des Boches, et malheur à eux s'ils le troublent.

Je suis près de V..., à quinze kilomètres, c'est-à-dire à B..., triste pays, tout démoli : il n'y a pas dix maisons debout...

Je confesse parfois des journées et des nuits entières ! Je me mets au bout d'une tranchée, et en avant !... Vivent les curés sac au dos !

Abbé J. T...

RETOURS SUR SOI-MÊME

Les raisons d'espérer

12 mai.

Ce n'est pas encore la victoire définitive que tout le monde désire, mais nous y marchons et elle est peut-être plus près que nous n'aurions pensé. Les Boches depuis quelque temps redoublent d'activité : ils font, sur un point ou sur l'autre, attaques sur attaques, et chaque fois ils ramassent de ces piles qui font époque dans la vie d'une armée, et cela malgré leurs bombes ou gaz asphyxiants, et aussi malgré toute la déloyauté dont ils donnent à chaque instant de nouvelles preuves. Je ne sais, mais je crois bien qu'ils en sont à leurs moyens désespérés, ça leur durera tant que ça pourra, mais aux pertes qu'on leur inflige, il faudra qu'ils aient des ressources absolument inépuisables pour qu'ils puissent tenir longtemps. Tout dernièrement notre secteur a été le théâtre d'une attaque formidable qui a

échoué piteusement et a donné à nos troupes l'occasion de faire un véritable massacre. Nos soldats, jeunes ou vieux, blessés ou pas, sont revenus animés d'un enthousiasme indescriptible, et depuis, toutes les troupes qui partent pour les tranchées défilent en chantant, en plaisantant, tout comme si elles allaient à la parade. C'est simplement merveilleux et je n'arrive pas à m'expliquer comment, après neuf mois de guerre aussi dure, le moral de nos soldats peut être ce qu'il est, c'est-à-dire supérieur encore à ce qu'il était au début des hostilités. L'insuccès des attaques allemandes, les bonnes nouvelles qui nous viennent de la région d'Arras et de tous les autres points du front, le désir aussi d'arriver à une conclusion donnent à nos troupes un entrain extraordinaire, bien de nature à faire présager les plus beaux succès. Autre chose qui nous fait le plus grand plaisir, c'est le mouvement religieux intense que nous remarquons depuis notre retour sur le front. Je dirai presque que l'église ne désemplit pas. Le matin aux messes, et le soir au salut il y a chaque jour des assistances de soldats merveilleuses. Beaucoup d'officiers, surtout parmi les combattants, donnent l'exemple, et les hommes suivent en foule. J'ai repris en arrivant ici les fonctions d'organiste et de chantre pour les sépultures malheureusement trop nombreuses. Ce matin encore nous enterrions un officier et deux artilleurs. L'assistance, au premier rang de

laquelle on remarquait un vieux général de territoriale, un colonel et de nombreux officiers, était considérable. Avec un de mes confrères nous avons chanté à l'orgue une messe solennelle ; une belle fanfare prêtait son concours. Les camarades des pauvres morts sortent de ces cérémonies fortement impressionnés et réconfortés. Les tombes, toutes les fois que la chose est possible, sont bien entretenues ; on n'oublie pas les camarades tombés au champ d'honneur, et rares sont les soldats qui ne profitent pas de leurs jours de repos pour aller faire une visite au cimetière...

Nous avons passé, lors de la dernière attaque, une journée de véritable énervement. Quelle canonnade, grand Dieu ! Les Boches ont commencé de tirer vers deux heures du matin, et volontairement on les a laissés s'amuser jusqu'au soir : ils n'ont pas d'ailleurs abouti à grand' chose : notre artillerie n'est entrée en danse qu'à la tombée de la nuit, et alors il fallait voir et entendre. Quel feu d'artifice à l'horizon ! Ce qu'ils ont dû prendre ! Ce n'est pas pour rien qu'ils traitent nos artilleurs d'assassins ! J'avoue qu'il est un peu dur de se buter à nos 75, quand on est persuadé que la voie est libre et qu'on aura tout au plus pour la déblayer à se débarrasser de quelques compagnies de vieux territoriaux plus ou moins impotents. C'est en effet ce que l'on avait assuré aux troupes fraîches que l'on avait laissées sur notre front : elles allaient à Dunkerque, à Calais, à

Paris, où sais-je encore, pour faire la noce et ramasser le butin. Attends un peu, mon petit! Que le bon Dieu nous aide et que la Bienheureuse Jeanne d'Arc gagne, par un nouveau miracle, son troisième galon.

Abbé C... [1].

Un examen de conscience

Quelques jours encore, et je célébrerai l'anniversaire de mon ordination. Jour ineffable, qui mit tant de joie au cœur des élus et de ceux qui conduisirent leurs pas à l'autel !

Une journée de récollection sacerdotale, en cet anniversaire, me serait vraiment utile pour amender, dans ma vie, ce qui laisse à désirer et pour la mettre plus en harmonie avec celle du Maître. Je prévois malheureusement l'impossibilité de réaliser ce projet. Si la guerre me refuse cette satisfaction sainte, elle ne m'empêchera pas de faire, avec vous, un retour sur le passé.

Le bon Dieu m'a placé dans des conditions extraordinaires. N'ai-je pas failli à mon devoir ? Je sais que le bon Dieu ne me tiendra pas rigueur de mes manquements là où un guide éclairé eût

1. Missionnaire diocésain du diocèse de Pamiers.

dirigé mes pas inexpérimentés. Par ailleurs, la vie militaire s'oppose à l'accomplissement intégral des obligations du prêtre. Il est, cependant, des fidélités essentielles qui m'étaient possibles : piété, apostolat, deux phares suffisamment lumineux pour m'interdir toute déviation.

Je dois vous confesser que l'équilibre n'a pas été toujours stable. Dispensé de la récitation du bréviaire, je ne le suis pas de prier. Ai-je toujours compensé cette récitation par une prière suffisante ? Pas un jour je n'ai oublié le bon Dieu. Mais comment lui ai-je parlé ? Il m'est arrivé d'être bien bref, trop bref. Je n'ai pas toujours su secouer mon apathie, mon indolence. Je n'ai pas toujours su me tenir *aequo animo* au milieu des fatigues. Pendant ces heures d'abattement, je n'ai pas toujours su m'élever à Dieu, lui confier mes peines, m'abandonner à lui comme son enfant ; parfois je rongeais mon frein et broyais des idées sombres. Le bon Dieu m'a puni de mon sot orgueil, d'un sot amour-propre, que j'ai extirpé avec sa grâce, pour toujours. Depuis cette opération vraiment chirurgicale et douloureuse, je suis davantage prêtre, et ma tâche quotidienne me paraît moins lourde. Je crois que c'est la Sainte-Vierge qui ma corrigé ; c'était en effet, au mois de mai.

Je m'applique, chaque jour, à lire quelques chapitres de l'Evangile et de l'Imitation. Le chapelet — le rosaire assez souvent — est ma prière favorite. Mes délices sont encore dans la célébra-

tion du Saint Sacrifice de la messe ; c'est ma plus grande consolation.

Après la prière, l'apostolat. Au lendemain de l'ordination, on se sent consacré apôtre et l'on se croit destiné à convertir le petit monde des âmes auxquelles vous envoie le Père de famille. Prêtre-soldat, la mission de l'apôtre semble plus facile et plus fructueuse. Là encore, combien de désenchantements ! Pourquoi ? Parce que l'on n'est pas assez prêtre.

Apostolat de l'exemple. — Agir en prêtre au feu, dans le danger immédiat, rien de plus aisé. Là, l'héroïsme semble facile et tout naturel. Où il me paraît plus ardu, c'est loin des obus et des balles, dans la vie des camps proprement dite. Après onze mois, me retrouvé-je prêtre comme au lendemain de mon ordination ? L'ai-je été constamment dans ma tenue, dans mon obéissance à mes chefs, dans ces mille détails de la vie militaire qui exercent, sans qu'on s'en aperçoive, une réelle influence autour de soi ? Oui, là serait la perfection. Or, je me trouve bien imparfait. Il me reste donc beaucoup à corriger. J'y veillerai de près.

Apostolat par la parole. — Il est plus discret. Une prédication importune m'aliénerait ceux que la charité me fait un devoir de ne pas négliger. Là encore, je n'ai pas réalisé tout le bien que j'aurais pu. J'aurai à vaincre, pour faire tout le bien possible, ma timidité naturelle, qui m'entrave souvent. J'y travaillerai.

On s'attend au coup de boutoir décisif. Que de sacrifices ! Qu'ils servent à la résurrection d'une France plus grande, plus belle et vraiment catholique !

Abbé P..., chasseur alpin [1].

1. Prêtre du diocèse de Valence.

LE PRÊTRE-OFFICIER

LE PRÊTRE-OFFICIER

L'officier est un chef comme le prêtre est un chef. L'un commande des hommes, comme l'autre dirige des âmes. Ils ont charge d'autrui pour un but déterminé, la victoire sur l'ennemi, la victoire sur soi-même.

La patrie a délégué l'un, comme l'Eglise a délégué l'autre. Ils ont la responsabilité des corps et des âmes, ils tiennent en leurs mains la vie humaine et la vie éternelle de ceux qui leur furent confiés. Leur besogne est de sacrifice, de doigté, de renoncement et d'autorité. Ils sont des missionnaires d'idéal, d'idéal humain ou d'idéal divin. Collègues en ceci qu'ils font partie du même corps, l'armée ; frères en cela, que le baptême les a souvent faits enfants du même Dieu, qu'en tout cas ils ont la même mère, la France. Les écrivains et les orateurs ont maintes fois rapproché en d'éloquents parallèles la mission du prêtre et la tâche de l'officier et maintes fois proclamé l'alliance du « sabre et du goupillon ». On n'avait pas encore vu chez la même personne le caractère du prêtre et la dignité de l'officier.

La guerre actuelle a créé le prêtre-officier : le même homme maître des corps et maître des âmes, conduisant à l'assaut, à la mort et à la vie éternelle. C'est autant comme prêtre que comme officier qu'il commande et qu'il est obéi. Son empire sur les hommes vient du dedans, moins du nombre de ses galons que de la force de son âme. Ses hommes le regardent et le suivent parce qu'ils ont confiance en lui, parce qu'en secret ils s'appuient sur lui. Ils sentent tous les déchirements du cœur qui les mène à l'assaut et leurs yeux se posent sur leur chef avec un mélange de crainte et d'amitié. « C'est notre vie que nous te confions, nous disent-ils, écrit un prêtre-lieutenant, et on sait qu'on va en faire tuer pas mal et il faut cependant leur donner du courage et les entraîner. » Avant de considérer ses soldats comme unité de groupe, le prêtre-officier les aime comme des personnes, ses hommes le lui rendent et répètent avec l'un d'entre eux : « Mon lieutenant, vous savez, à la vie, à la mort, je me ferais casser la figure pour vous. » Ses lettres sont rares et courtes. L'action le réclame. Ses heures de méditations sont brèves car c'est souvent seulement entre les visites des postes qu'il peut se recueillir, se retrouver et tendre à nouveau vers l'action toutes les puissances de son âme.

MÉDITATIONS

Le devoir

Comme soldat, je n'ai pas fait plus que qui que ce soit parmi mes camarades. Ils ont tous été d'une bravoure, d'une endurance et d'un entrain devant l'ennemi qui a fait mon admiration. Comme prêtre, j'ai fait mon strict devoir ; je me serais considéré comme déshonoré devant ma conscience et mortellement coupable devant Dieu, si je n'avais pas usé de mes pouvoirs sacerdotaux au moment où mes camarades en avaient besoin. Je n'imagine pas que la Providence m'ait donné la charge et l'honneur du sacerdoce pour y renoncer prudemment aux instants périlleux. Je n'avais véritablement pas le choix entre deux attitudes, l'une qui serait héroïque et l'autre ordinaire. Il n'y avait que mon devoir et bien clairement tracé. Je n'ai qu'une inquiétude à ce sujet, c'est de me demander si j'ai bien fait tout ce que j'ai pu, et qu'une ambition : recommencer...

Je commencerai ici-bas les fêtes pascales et j'irai probablement les clore près du bon Dieu. C'est une pensée qui m'est maintenant bien fami-

lière et qui ne me cause aucune tristesse. Je veux seulement bien employer le temps qui me reste à faire le plus possible mon ministère de prêtre. Ce serait un vrai charme pour moi de paraître devant le Bon Dieu avec quelques amis à qui j'aurais rendu la grâce : ne serait-ce pas plus agréable que de risquer de mener une vie inutile ou tiède ? Je tiens à vous dire, pendant que j'en ai le temps, que je ne veux pas, si l'on apprend ma mort un jour ou l'autre, que l'on soit triste. Quand les cloches carillonnent joyeusement le *diem natalem* d'un prêtre, il ne faut pas qu'elles soient seules à se réjouir. Il faudra que vous en profitiez pour donner aux enfants l'impression très nette que la mort n'est pas une catastrophe, quand on croit et qu'on n'a pas peur de se trouver face à face avec Dieu. N'oubliez pas que je compte sur vous pour que le dernier acte de ma vie soit aussi un dernier enseignement à ceux que vous m'avez confiés. Si le bon Dieu me rappelle, je mourrai, soyez-en sûr, avec cette pensée, avec cet espoir et un merci pour la Providence qui a toujours été si bonne pour moi. Et j'espère bien que notre petite chapelle de Fénelon, le jour où on priera pour moi, n'aura rien de funèbre.

Abbé Louis Lajule,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Professeur à l'école Fénelon à Elbeuf (Seine-Inférieure). Mort à l'ennemi en juin 1915.

Le prêtre est une force morale

1er février.

... Avant tout, ici, le prêtre est le ministre des sacrements de pénitence et d'Eucharistie, la pénitence qui réconcilie l'âme avec Dieu, l'Eucharistie qui fait réellement descendre le ciel tout entier dans l'âme et permet de regarder la mort en face. Voilà pourquoi on s'arrache le prêtre ici... Le prêtre, en effet, c'est la sécurité religieuse pour le bataillon auquel il appartient... Un fait : vous savez que je devais être officier-adjoint au colonel, et comme tel fatalement moins libre dans mon ministère. Les officiers sont venus demander au colonel de me laisser tout entier aux âmes et ils ont enlevé le morceau : « L'abbé nous appartient, lui dirent-ils, pour le faire revenir sur sa décision. Nous voulons au combat pouvoir nous faire casser gaiement la figure en toute sécurité parce que nous saurons qu'un prêtre est là, prêt à venir au premier appel. » Et vous comprenez quelle importance au point de vue militaire a la présence d'un prêtre au milieu des troupes. Le prêtre chasse la crainte de la mort par l'absolution... et en avant la musique !... on danse gaiement au son du canon et des mitrailleuses quand on a le cœur en paix. L'incroyant lui-même est

bien obligé de tenir compte dans une guerre comme celle-ci de la valeur des forces morales. Plus que nulle part ailleurs des amitiés vraies naissent au pied de l'autel, et les hommes deviennent vraiment les camarades de combat prêts à se porter secours, dont parlent nos règlements militaires, et la prière en commun est encore le meilleur moyen de créer entre les soldats l'union morale si nécessaire à la guerre... Le prêtre est vraiment pour le soldat le représentant de la famille ; plus que cela, c'est un parent qui résume en lui tous les autres... Presque à chaque fois que j'ai donné l'absolution à un soldat blessé dans les tranchées, sur le champ de bataille ou à l'ambulance, la même supplication m'a été adressée, surtout par les mourants : « Embrassez-moi, je vous en prie », et l'un d'eux ajoutait, l'autre jour, d'une voix défaillante : « Embrassez-moi.., pour maman ! » Le prêtre est aussi le grand confident, celui à qui l'on peut tout dire, celui devant lequel il est même permis de laisser couler ses larmes, assuré que l'on est de trouver une excuse en son cœur et le réconfort dont on a besoin... Que de gens viennent se retremper l'âme dans une conversation avec le prêtre !... et ce ne sont pas les moins braves, oh ! non... Mais il est quelquefois des moments si durs pour ceux qui, là-bas, ont laissé une famille ! Le prêtre, lui, ne connaît pas les mêmes tortures morales, et c'est pour cela qu'il peut consoler ceux qui souffrent en conser-

vant toujours intactes son énergie et sa bonne humeur. L'apostolat de la joie, de la gaieté, c'est ici l'apostolat par excellence. Le prêtre à la guerre est forcément une réserve de joie et d'entrain. Toujours prêt à donner sa vie, qu'il a offerte à Dieu une bonne fois pour toutes le jour de son sous-diaconat, le prêtre peut vivre dans le plus grand calme à la guerre. Nous ne pouvons pas, nous, prêtres, avoir peur de la mort, et notre calme est contagieux.

Et voici comment, le 8 mai, le même prêtre se préparait à la bataille :

Avant que viennent les grands jours où probablement nous allons mourir, je voudrais vous remercier de tout le bien que vous m'avez fait. Les grands jours approchent, en effet, et je sens dans mon cœur la même joie et la même paix que la veille des ordinations. Bientôt vous comprendrez ma joie, même si je ne suis plus là pour l'expliquer. Demandez pour moi au Bon Dieu le courage calme, réfléchi, dont je vais avoir besoin et si je tombe, remerciez Jésus-Christ de m'avoir permis de mourir en prêtre-soldat, par un beau soleil, au milieu des fleurs du printemps. Cette belle lumière de mai me rappelle la lumière d'Italie ; le ciel est moins bleu, mais pourtant tous mes souvenirs de Rome renaissent dans mon âme avec le soleil. Mourir jeune, mourir prêtre, en

soldat, dans une attaque, en marchant de l'avant, en plein ministère sacerdotal, en donnant peut-être une absolution... verser son sang pour l'Eglise, pour la France, pour ses amis, pour la jeunesse française, pour tous ceux qui portent au cœur le même idéal que moi, qu'animent la même foi... et pour les autres aussi pour que leurs yeux s'ouvrent enfin à la lumière, pour qu'ils connaissent la joie de croire. Ah ! vraiment Jésus me gâte !... Que c'est beau !... Si je tombe, ne me pleurez pas, surtout, vous auriez tort : enviez-moi plutôt, et priez, priez beaucoup pour moi. Je m'en irai avec un seul regret, celui d'avoir fait si peu de bien... d'avoir si peu donné, après avoir tant reçu. Oui, j'ai vécu en enfant gâté du bon Dieu... pourquoi n'aurais-je pas encore la grâce de verser mon sang pour les belles causes qui firent la joie de ma vie ? C'est beau d'être prêtre, à la guerre plus que partout ailleurs. Allons, au revoir ici-bas ou au ciel... Vous allez peut-être trouver cette lettre triste, vous qui la lirez à l'arrière : moi qui l'écris en face des Boches, je la trouve très gaie.

Abbé Joseph G...,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Prêtre attaché au patronage du Bon-Conseil de Paris.

Méditations dans la tranchée

9 septembre 1914, aux tranchées.

Je profite d'une canonnade furieuse qui nous retient dans nos tranchées pour vous donner signe de vie et pour vous remercier. Depuis quatre jours nous sommes en tranchées face à l'ennemi, mais impossible de le voir. Nous nous contentons de recevoir de lui des obus, en nombre formidable, qui font des trous de cinq à huit mètres de largeur sur un à trois de profondeur. La nuit, c'est un vrai feu d'artifice, et le jour ce sont des sifflements et des explosions continuelles. Il faut l'avoir vu pour y croire.

Je suis obligé de faire tous les métiers pour donner l'exemple : mineur, charpentier, fossoyeur. Hier, sous les obus qui pleuvaient, j'ai creusé et fait creuser la tombe d'un de nos soldats morts d'un éclat d'obus près de ma tranchée. Le Père V... a récité quelques prières pendant que deux escouades en armes rendaient les honneurs. Et tout cela sous les obus !... C'était impressionnant et beau.

Pour moi je n'éprouve pas la moindre frayeur, et j'attends la mort, une blessure ou de l'avancement en travaillant de mon mieux pour l'Église et pour la France. Cette vie en face du danger

facilite bien l'union à Dieu. Je le prie souvent de pacifier les âmes et les cœurs de mes soldats. Je leur disais l'autre jour que les horreurs de la guerre seraient inconnues si les hommes avaient davantage obéi aux préceptes de Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres ! » Comme c'est vrai, n'est-ce pas !

8 novembre 1914.

Savez-vous avec quelle joie, tous les quatre jours, — ce matin, par exemple — en arrivant à quatre heures du matin des tranchées, je pose mon sac, mon revolver, etc., et me dirige seul en pleine nuit vers un village, où je sais pouvoir communier et entendre la Messe. Assez souvent, les sentinelles m'arrêtent et je leur jette *le mot*. Elles l'entendent et me laissent passer, mais ne se doutent pas du bonheur dont mon âme est pleine à la pensée de la visite du Divin Maître. *Ibant gaudentes.* On va ainsi au feu, mais combien plus à l'autel...

9 novembre.

Vous souvient-il d'il y a huit ans, à pareil jour ? Si vous me revoyiez avec mes galons de sous-lieutenant, grognant parfois et tempêtant, buvant la goutte un peu tout le jour, histoire de me réchauffer, vous auriez le droit de dire : *Quantum mutatus ab illo* ! Mais, rassurez-vous, l'habit et les

manières peuvent changer, le cœur, lui, ne change pas. Et si, parfois, le matin, en pleine nuit, après quarante-huit heures ou plus d'avant-postes, sale et crotté jusqu'au cou, mais alerte tout de même, il vous était permis de me voir en route pour une église où je vais pouvoir communier, vous reconnaîtriez le novice d'il y a huit ans, pour qui Jésus est la première préoccupation et le seul bonheur. Et si vous lisiez en mon âme pendant cette course, que je fais seul, après avoir déposé mes armes et mon équipement, vous la verriez, méditant tant bien que mal des versets comme ceux-ci : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus*, ou bien : *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum*. Il y a eu des jours où la communion était impossible, malgré un jeûne pénible depuis minuit, parce qu'il n'y avait pas de prêtre ou pas d'hosties ; mais à présent je me débrouille, et trois ou quatre fois par semaine, je peux communier. Quelquefois, comme Sonis, je fais mon action de grâces en courant, mais qu'importe ? je suis heureux, étant

Tout seul avec Jésus, Jésus seul avec moi
Dans le secret du cœur et la paix du silence.

13 novembre. En tranchée.

Puis-je laisser passer la fête de saint Stanislas sans vous envoyer, fût-ce du fond de ma tranchée,

un fraternel et affectueux souvenir! Quelle foule il en vient à mon cœur et à ma mémoire, en cette date du 13 novembre ! Et, pendant que vous avez Messe solennelle et Salut en grande pompe, savez-vous comment je la passe, moi, cette fête ? Ce matin, vers trois heures, j'arrive dans mon abri, les sentinelles sont placées, tous les ordres donnés... Avant de me reposer, je sors mon Crucifix de mon sac, et, sans que mes hommes s'en aperçoivent, pendant que les balles sifflent et que les obus éclatent autour de moi, je récite lentement et avec amour la formule des vœux. Le temps était sombre, le ciel sans étoiles, et cependant quelle fête dans mon cœur ! Comme au premier jour, comme il y a sept ans, vous souvient-il ? J'espère que Notre Seigneur a accepté mon offrande, car je la lui ai offerte, par l'intermédiaire de saint Stanislas d'abord, et ensuite de tous mes Frères qui sont morts au feu et qui sûrement sont déjà tous en Paradis. Comme ils sont nombreux déjà !...

18 novembre.

Si vous saviez à quel supplice mes hommes et moi nous sommes condamnés pour trois ou quatre jours... Avec le froid et le vent du nord, il nous faut rester immobiles dans un trou carré où il y a juste la place de rester assis sur un banc de terre gelée. Ce n'est pas drôle du tout et pour la première fois je sais ce que c'est que le froid aux pieds. Je trouve ça horrible et j'aurais bien besoin

d'étendre un peu les jambes... Mais chut! C'est pour la France! Il semble parfois ridicule de dire que ces misères on les souffre pour la France, et pourtant comme c'est vrai.

Nous n'étions pas en place depuis une heure que les obus commençaient à siffler et à éclater à peu de distance. Nous soutenions une attaque qui n'a pas été bien poussée...

6 décembre.

Un mot d'adieu ou d'au-revoir, je ne sais. Un de ces jours peut-être donnerai-je un « coup de chien » avec ma section, et qu'adviendra-t-il de son chef? Dieu seul le sait. Je ne suis ni inquiet, ni troublé, au contraire; mais ce matin, à la Sainte Communion, je me suis préparé au grand passage. Savez-vous la joie qui m'emplit l'âme quand j'y songe? Un seul sentiment, profond celui-là aussi, combat la joie dans ces moments bénis de Dieu. C'est celui de mon indignité. Mais la confiance a vite raison de tout, et je crois que là est mon devoir et la vérité. Confiance, confiance toujours.

Père André de Gailhard-Bancel,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Le P. André de Gailhard-Bancel, scolastique de la compagnie de Jésus, fut tué le 12 décembre 1914 en Woëvre.

J'aime cette vie

... J'aime cette vie, il me semble que c'est pour la première fois que je suis pleinement homme. J'aime passionnément la charge que la Providence m'y donne, malgré toutes les douleurs, toutes les angoisses que j'y ai trouvées. Peut-être à cause d'elles. Il y a eu cette dure retraite... Il y a eu surtout les souffrances de mes hommes qui ont connu une misère épouvantable (il faut avoir passé par là pour la connaître). Il y a eu enfin tous ceux qui sont tombés... Et je ne peux dire combien je les aimais. C'étaient mes amis que je voyais tomber, et avec cette angoisse de me demander si ce n'était pas de ma faute. Oh ! ce serrement de cœur avant le combat, quand on voit tous ces yeux se poser sur vous avec un mélange de crainte et d'amitié, semblant vous dire : c'est notre vie que nous te confions, et qu'on sait qu'on va en faire tuer pas mal, et qu'il faut cependant leur donner du courage et les entraîner. On ne peut comprendre non plus sans l'avoir vue la profondeur de ce lien d'affection qui s'établit entre un chef et sa troupe, surtout dans l'infanterie, après un mois où l'on s'est battu tous les jours, au milieu des mêmes puissantes émotions... Il y a un ton sérieux, sans tristesse, plein d'une résignation courageuse et très belle. Et l'on ne

peut s'imaginer les délicatesses que l'on tire, en telles circonstances, d'âmes d'aspect le plus médiocre, désireuses de vous témoigner leur dévouement silencieux. Je ne donnerais pas cette courte période si remplie pour tout le reste de ma vie.

Et même matériellement cette vie est belle... L'organisme y réagit avec une intensité singulière. La joie du corps transi par la nuit qui reprend sa chaleur, du corps harassé qui se délasse, de l'effort mené jusqu'au bout, est très grande. Et quel cadre splendide, tour à tour tragique et pittoresque ! Je suis dans des bois d'automne magnifiques, au bord d'un vallon paisible dont les lignes douces contrastent puissamment avec l'atmosphère de dévastation où nous vivons. Je couche ce soir dans une vieille maison bourgeoise charmante. Elle est abandonnée et a été pillée. J'y suis seul, m'y promène en maître. Elle est exquise et infiniment touchante dans sa détresse. Demain j'irai coucher dans les bois. D'autres fois j'ai passé la nuit dans la rue d'un village en flammes où tombaient les obus. Le plus souvent, à l'horizon, les villages flambent. Joignez à cela les blessés, le sang, les chevaux morts, les lourds caissons comme autant de thèmes héroïques. Oh non ! je ne donnerais pas cette vie, malgré ses tristesses navrantes, pour tout ce que j'ai vécu.

Et puis ça a été une telle joie pour moi de voir, devant cette constante présence de la mort, les âmes s'élever, se rapprocher de Dieu, de sentir,

autant qu'on peut le sentir, que la plupart de ceux qui tombaient là étaient en état de grâce élevés au plus haut niveau moral qu'ils puissent atteindre, unis par leur humble résignation au divin sacrifice, que je supporterais volontiers la pire vie pour toujours sentir cela.

Abbé Léonce Marraud,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Sous-diacre du diocèse de Paris. Tué à l'ennemi en septembre 1914.

L'ATTAQUE

COMMENT UN PÈRE JÉSUITE GAGNE SES GALONS DE SOUS-LIEUTENANT

26 septembre-7 octobre 1914.

Enfin quelques instants pour vous donner de mes nouvelles. Saluez le nouveau sous-lieutenant de trois jours qui a conquis son grade sous une pluie de feu.

Ah ! il faut avoir vu la guerre pour se rendre compte de ses horreurs ! Hier soir, nous avons couché sur nos positions dans nos tranchées dans un cadre à la fois horrible et splendide qui ne s'effacera jamais de ma mémoire. Après une journée durant laquelle nous ne pouvions avancer qu'en rampant, le feu d'artillerie allemande devint si intense que nos hommes commencèrent à flancher : c'était un désastre, car les pertes d'hommes sont terribles dans la retraite. Heureusement, le colonel fit sonner la charge... Alors le sang de France bouillonne, ces hommes qui, une minute avant, étaient pris de panique, se redressèrent tous à la fois, et ce champ qui sem-

blait un champ de mort se hérissa soudain d'une forêt de baïonnettes sur un front immense ; puis, avec des cris effroyables parmi lesquels ma voix de fausset se faisait entendre, dans un coin, trente pas en avant, nous nous ruâmes à l'assaut en trois bonds; nous les fîmes reculer de plus d'un kilomètre, mais la nuit venait ; sur cette nouvelle ligne conquise, la crépitation de la fusillade s'éteint petit à petit, ce ne fut plus que les cris des blessés, les appels déchirants.

Trois villages en feu bornent l'horizon ; lueurs sinistres, un ciel rouge en feu lui-même, une lune sereine venant nous éclairer.

Après avoir réuni nos hommes vaille que vaille en grand silence, pour avoir le plus possible des groupes homogènes, nous les faisons reposer sur place.

Je vais alors à la recherche des mourants et des blessés ; ils sont nombreux. Je donne un certain nombre d'absolutions sur place, car c'est urgent. Pauvres petits ! ils m'embrassent comme leur mère et je le leur rends dans de chaudes poignées de main et les baise sur le front, leur faisant un dernier signe de croix. Puis je vais au village chercher une voiture et guider les brancardiers. Au village, tout le monde a fui ; j'entre dans deux ou trois fermes, personne ; enfin, par une fenêtre, j'aperçois une chaise, je brise la vitre à coups de crosse et m'en empare : ce sera plus commode que des fusils pour transporter. Plus loin, j'ai la

chance de trouver une voiture. Un peu de mauvaise volonté, mais je commande ferme et ne les laisse pas lambiner.

Nous voici sur le champ de bataille ; alors, avec le plus de précaution possible, mais en les faisant malgré tout cruellement souffrir, nous y hissons quelques blessés. Ils sont sauvés, mon rôle est fini, je les dirige sur les ambulances.

Puis un morceau de pain, un peu d'eau qui semble du champagne, et on fait la boule pour dormir une ou deux heures si possible. La fatigue est grande, aussi on dort tout de même ; mais le froid aux pieds est grand lui aussi, et, au bout de deux heures au plus, impossible de dormir : il faut se réchauffer si l'on peut.

Voilà treize jours que ce régime là dure ; beaucoup de nos hommes ont la dysenterie ou tout au moins des coliques, et je distribue force pilules d'opium et d'acide parégorique, bismuth même.

Je viens d'être interrompu par le passage d'un Taube sur la ligne ; dans ce cas tout le monde se terre et fait le mort, car s'ils nous repèrent, dix minutes après nous sommes inondés de shrapnells. Notre artillerie est en train de leur envoyer une danse de première classe. Ce bruit ! on ne s'entend plus ; vous excuserez mes lettres écrites toujours dans ces circonstances ; je suis en ce moment debout derrière la tranchée, activant le travail en vue d'une attaque de nuit : la lune est si favorable. Avant-hier, nous avons subi une attaque

de nuit de deux régiments de la garde, mais ils ont pris la pilule.

Vous me réformerez de mes expressions quand je reviendrai parmi vous, comme je l'espère ! Oh ! quelle bonne retraite l'on fera et quelles actions de grâce pour le reste de ses jours ! Voilà près de quinze jours que je n'ai pu dire la sainte messe ni communier : que c'est long ! ! ! Chose extraordinaire, c'est toujours le dimanche que nous avons le plus de mal et des combats acharnés.

Autre affaire. Il y a là où nous sommes un point stratégique d'une extrême importance sur lequel les Allemands avaient construit une ferme Maggi, dépôt de munitions ; il fallait la leur prendre à tout prix, nous la prîmes, mais ils nous l'ont reprise, hélas ! et avec combien de pertes pour nous C'est là que j'ai eu toute la compagnie à commander, 250 hommes. Il faudrait ici un récit détaillé : on nous envoie vers cinq heures prendre la ferme d'assaut, nous nous élançons ; l'artillerie a nettoyé le terrain devant nous et mis le feu à la ferme remplie de munitions qui crépitent dans le feu. Il reste quelques héros (bien qu'allemands) qui, montés dans des arbres et cachés dans un pigeonnier, avec leurs terribles mitrailleuses, tiennent encore et nous tuent du monde. Le capitaine tombe, le lieutenant prend le commandement et par bonds successifs à travers les champs de betteraves nous arrivons à la ferme. Il fait

nuit, vite le lieutenant et une trentaine d'hommes occupent une tranchée de gauche, le reste de la compagnie me reste ; il faut de la décision ; je m'improvise capitaine : « là dans l'ombre », « ne bougez pas », « attendez-moi ! » Allons, des braves à trois poils ! Ils se présentent, je leur explique ce que j'attends d'eux ; nous allons ensemble reconnaître ce qu'il y a de l'autre côté de la ferme. Je me glisse dans l'ombre suivi de mes trois braves et j'ai le bonheur de découvrir une immense tranchée vide ; c'est là que je décide de transporter la compagnie : le poste est dangereux, périlleux, car le plus avancé ! Tant pis, j'ai grand soin de ne pas le leur dire. Je leur fais distribuer, en plus de leur 120 cartouches par homme, une quarantaine encore à chacun car je trouve un caisson de munitions, et en file indienne, dans l'ombre, je les mène dans le plus grand silence dans la tranchée. Je me faisais approuver par le commandant. J'entre dans une ferme en feu ; là dans une salle je trouve des blessés qui y sont depuis quatre jours. Je fais chercher des brancardiers, j'exerce mon ministère ; pauvres enfants ! Leur joie en se voyant délivrés et transportés ! Ceci fait, j'établis des sentinelles, un petit poste, et je me dispose à dormir d'un œil derrière la tranchée. Oh oui ! d'un œil, car ma responsabilité est grande. Nous n'y étions pas depuis une heure quand une attaque d'une extrême violence est engagée, nous sommes mitrail-

lés à cent mètres ; heureusement mes hommes ouvrent un feu d'enfer. Mais au bout de quelque temps la panique se met et malgré mes supplications ils quittent la tranchée. Je reste seul avec le caporal L... et un homme, continuant le feu tous les trois. Au bout d'un instant il me dit : « Du S..., je crois que nous avons fait tout notre devoir et au delà, il faut nous retirer nous aussi. » Il est père de huit enfants et par considération pour lui j'accepte. Nous quittons en rampant dans la nuit sous la mitraille qui continue. Je suis couvert de terre, de pierres ; il m'appelle : « Je suis blessé. » J'y vais. « Pouvez-vous marcher ? » — « Oui. » — « Mettez votre bras autour de mon cou ! en avant. » Il avait un éclat de pierre au côté. En nous jetant face contre terre plusieurs fois en cours de route nous arrivons à sortir de la zone dangereuse. Alors je trouve le commandant. « Si j'ai quitté, mon commandant, c'est le dernier avec le caporal et un homme. » Lui : « Oui je le sais, du S... Si nous n'avions que des hommes comme vous, nous n'en serions pas où nous en sommes. » — « Merci, mon commandant (j'étais très ému) ; merci, je suis d'autant plus touché de vos paroles, que le lieutenant que voici, à qui j'ai demandé un renseignement tout à l'heure, m'a répondu : alors vous avez peur ! Alors, le lieutenant me tendant la main : « Pardon, sergent, je ne vous connaissais pas, pardonnez-moi. » — « Oui sans doute, mais reconnaissez que l'insulte est

grave. » Je lui pardonnais, mais la blessure était profonde après tout ce que j'avais fait. Enfin ! Je commence à rassembler des hommes, j'en ramasse trente, puis soixante, quatre-vingt (il était dix heures du soir, je les ramène à la tranchée). Nous y passons de dix heures du soir au lendemain dix heures du soir ; isolés nous décidons un mouvement pour nous replier ; là encore, en rampant dans les betteraves, deux compagnies, environ 400 hommes se replient et le mouvement est fait avec tant de précautions que les Boches ne s'en aperçoivent pas. Nous sommes sauvés. J'arrive au cantonnement, donne le mot, fais coucher les hommes, moi-même je prends un peu de repos. A deux heures on me réveillait ; alerte. Il faut repartir. La messe, voilà bientôt quinze jours qu'il n'en est plus question. Nous rejoignons le régiment dans un petit bois ; la sympathie, la joie de ces braves gens en me revoyant me réconforte. « On disait que vous étiez blessé, mort, prisonnier ! » — « Eh bien ! non, mes amis me voilà vivant, bien vivant ! » Un moment après, on m'appelle ; c'était le colonel qui vient me voir. Je me présente, je reçois ses félicitations devant les troupes, il m'annonce qu'il me nomme sous-lieutenant le soir même.

Père G. de L... du S... [1]
lieutenant au ...e d'infanterie.

1. Père de la Compagnie de Jésus.

LÉGER PROGRÈS SUR TOUT LE FRONT

Guéri de ma première blessure, j'ai quitté X... pour partir sur le front de bataille. Bientôt je fus dans le Nord, en première ligne, avec mes camarades; depuis, cela n'a pas discontinué. Je viens de passer cinq jours dans les tranchées. La guerre, maintenant, a changé d'aspect : un front qui s'étend à perte de vue : Français et Allemands terrés dans des tranchées qui se touchent presque; on avance de quelques mètres par jour et c'est déjà bien beau. Jamais de tranquillité : attaques de nuit, de jour .., à tous moments la fusillade reprend et parfois avec une violence inouïe, puis c'est la mitraille qui s'en mêle; tout craque, tremble, les obus pleuvent autour de vous, vous couvrent d'un nuage de poussière; quand ce n'est que cela... Les maisons flambent, etc... ensuite tout rentre dans le silence pour recommencer un moment après... on se demande comment on peut y tenir, mais malgré tout le moral est excellent : le bon Dieu est avec nous, et puis nous avançons partout, lentement il est vrai, mais sûrement. Ce sera une guerre d'usure, par conséquent longue, mais nous aurons la victoire !

Il y a quatre jours, nos tranchées étaient de 600 à 800 mètres de celles des Allemands : défense de montrer le bout du nez, autrement on reçoit des

pruneaux. Avant-hier à deux heures, je reçois l'ordre de progresser sur le front ; j'ai pu faire environ 250 mètres en avant ; puis nous sommes obligés de nous arrêter, tellement les balles pleuvaient. Vite, chaque homme creuse un trou et bientôt on ne voit plus rien. Pendant ce temps notre artillerie arrose les tranchées allemandes avec des obus à la mélinite ; je vous assure que les Allemands n'étaient pas à la noce ; si vous aviez vu tout sauter ! Ils ne pensaient plus à tirer ! et pourtant nous étions à 150 mètres de leurs tranchées. Pour rompre la monotonie, j'ai fumé deux bonnes pipes à leur nez ! D'autres unités sont venues prendre notre place vers neuf heures ; elles améliorent encore les tranchées ; on fait des boudins pour y arriver, si bien que tout se passe sous terre. Quand je suis rentré avec mes hommes, le commandant m'a transmis les félicitations du général qui avait suivi — de loin — ma marche en avant. Pendant la nuit, nous avons payé d'audace et nous avons poussé une reconnaissance jusque dans les premières tranchées allemandes pour voir si elles étaient encore occupées et pour se rendre compte du travail de l'artillerie.

Tout a été pour le mieux, les Allemands ont été raisonnables : ils ne nous ont pas tiré dessus ; nous avons trouvé une quinzaine de cadavres : les blessés avaient été enlevés. Nous avons rapporté un bon butin, sacs, fusils, casques, équipements, etc. ; ainsi le papier sur lequel je vous

écris, était dans un sac boche... ça se sent ! Le matin, au petit jour, je pousse encore une reconnaissance, mais celle-ci fut attaquée ; j'ai eu un homme blessé, mais légèrement. On m'a obligé d'aller rendre compte au général de tout ce que j'avais vu en avant ; il m'a refélicité et reproposé pour mon deuxième galon. Le commandant voulait me citer à l'ordre du jour, je n'ai pas voulu. Je ne fais que mon devoir en bon soldat et surtout en bon séminariste. Et puis ces honneurs sont si vains ! Votre nom marqué là, un bout de ruban rouge en or ici, qu'est-ce que cela ; la seule récompense que j'envie, c'est de revêtir un jour ma chère soutane ! Lorsqu'au milieu du fracas de la mitraille et du sifflement des balles je pense à elle, comme je la trouve belle et noble, comme je l'aime ! car pour moi elle représente toujours l'idéal... mais aurai-je le plaisir de la revêtir ? Dieu seul le sait ! et avant tout que sa sainte volonté soit faite ; si mon sang peut lui être agréable et servir à arrêter cette tuerie, qu'il le prenne tout, mon sacrifice est fait ; s'il me fait la grâce d'en revenir, ma vie lui est consacrée. Donc, de part et d'autre, tout pour le bon Dieu ; sa sainte volonté avant tout, voilà où je puise mon courage et ma confiance de chaque jour. Si je tombe, consolez mes parents et priez pour moi ; j'aurai fait mon devoir jusqu'au bout.

Abbé X..., sous-lieutenant [1].

1. D'après la *Croix* du 14 décembre 1914.

Une mission périlleuse

3 juin 1915.

... Je profite de quelques heures de repos qui trouvent place dans notre vie si mouvementée actuellement pour vous répondre.

Comme vous le savez sûrement, mon régiment est, lui aussi, comme tant d'autres et après tant d'autres, jeté dans la grande mêlée. Jusqu'ici, il s'est contenté cependant d'un rôle purement passif et je ne vous le cache pas, malgré mon ambition, moi aussi j'ai su m'en contenter. Cela ne signifie pas que notre tâche ait été inutile, loin de là : conquérir le terrain, c'est le plus beau rôle, le garder contre toute attaque n'est pas moins important ; sinon, à quoi bon le sang versé ? Or, précisément, nous avons rempli cette dernière tâche ; pendant sept jours il a fallu d'abord organiser quelque peu la défense ; nos nuits étaient employées à manier la pelle et la pioche, à creuser, à faire des créneaux... Puis, quelquefois, une vive fusillade en face... Baïonnette au canon, nous nous apprêtons à bondir... déjà mon acte de contrition était fait; malgré une instinctive répulsion, je m'étais déjà promis de faire tout mon devoir et d'arriver un des premiers sur l'ennemi, et pourtant Dieu sait si j'aurais horreur — vous me par-

donnerez l'expression — de « piquer à la fourchette ».

Pendant ces longs jours de tranchée, nous avons subi un bombardement effrayant, tel qu'après dix mois de campagne, notre capitaine a pu déclarer n'en avoir jamais vu de pareil. Durant des heures entières, des centaines d'obus passaient en sifflant au-dessus de nous, nous restions vautrés dans la poussière ou accroupis dans nos abris individuels. Tout d'un coup, un obus tombe non loin de la tranchée, à deux mètres en arrière ; un abri s'effondre, sa chute soulève un nuage de poussière, l'homme qui l'habitait est enseveli sous les décombres, nous l'entendons crier : « Sauvez-moi ! » A deux ou trois, nous bondissons sur nos outils, pelles et pioches ; vite nous lui découvrons la tête, et, après vingt minutes de travail, il sort de son tombeau. Que de fois chacun de nous a pensé que ce triste sort pouvait être le sien, et combien de fois l'acte de contrition n'est-il pas revenu sur nos lèvres ! Souvent, je me suis rappelé les heures passées à pareille époque au séminaire, de nouveau je les ai vécues par la pensée et combien les ai-je appréciées en les comparant à ces heures terribles ! Enfin, Notre Seigneur et la Sainte Vierge de Bon-Secours[1] jusqu'ici ont bien voulu m'épargner. Ils ont écouté mes prières et celles de toute cette immense foule qui est allée

1. Lieu de pèlerinage célèbre, sur les collines voisines de Rouen.

s'agenouiller, suppliante, pour tous les soldats de France, au sommet de cette petite colline que, chaque année, nous avions coutume de gravir dans le pieux recueillement d'une matinée de mai : délicieux pèlerinage dont la privation m'a coûté! Enfin, j'ai la ferme confiance que le mois de juin verra de grandes choses; j'ose vous demander d'implorer le Sacré-Cœur à cette fin.

Abbé M... [1].

A L'ASSAUT D'UNE TRANCHÉE ENNEMIE

Le ...e vient encore de prendre part à de glorieuses actions au Nord d'Arras...

... Les journées du 16 au 21 juillet sont parmi les plus pénibles de ma campagne qui est déjà longue de huit mois.

L'ennemi était fortement organisé et soutenu par une puissante artillerie. La prise du fond de B... nous a coûté très cher.

Ma compagnie, — je puis dire ma compagnie puisque le lieutenant qui commandait en premier est tombé au début de l'action et que c'est moi qui ai dû mener cent cinquante hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie jusque-là imprenable. C'est par surprise, sans aucune préparation d'artillerie que nous devions nous en emparer. A une

1. Du diocèse de Rouen.

heure du matin, nous nous glissons jusqu'aux fils de fer boches et au cri de « En avant » nous nous précipitons sur l'ennemi. Alors, j'ai vu des choses horribles !

Armés de grands couteaux, nous tuons tout ce qui se présente ; j'ai ma capote criblée de trous, une véritable passoire.

Dieu me garde et c'est presque avec joie que je tue l'officier boche dont je garde maintenant l'épée. La tranchée était conquise, j'avais perdu quatre-vingts-dix hommes et mérité la Croix de Guerre.

Voyez si Dieu est bon pour moi et si la Vierge et la bonne sœur Thérèse gardent bien leur enfant !

C'est avec joie que je me trouve en ce moment-ci un peu au repos, dans le calme, loin du bruit des grosses marmites. J'en ai profité pour dire deux messes, l'une en actions de grâces, l'autre pour mes braves compagnons vaillamment tombés au champ d'honneur.

C'est avec confiance que je repars à de nouveaux combats, car je connais mes hommes, ils m'aiment et vont où je les mène.

Abbé Louis E...,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Prêtre du diocèse de Gap.

Pour enlever les grognards

L'idée que du moral de ma troupe dépendait son obéissance me hantait. Je me jugeais obligé de découvrir le mot qui lui rendrait le calme, mais lequel ?... Mes convictions religieuses m'avaient mené de suite vers Dieu. Parler de Dieu ? Le moment était grave. Les souvenirs de mes périodes régimentaires me conseillaient la prudence en matière de foi. M'attirer pour réponse un éclat de rire ou une parole grossière me répugnait, à cette heure, au point de ne pas vouloir m'y risquer. Pourtant, j'entendais dans l'ombre les mêmes réflexions tristes, litanie déprimante et découragement contagieux. Elles durèrent jusqu'à se lasser de leur propre monotonie et une voix s'écria : « Zut ! si je suis fichu, je le sais : c'est la fatalité. Tant pis pour moi. » Je ne pus m'empêcher de répondre : « Mourir ou vivre ne vous regarde pas. » La réplique ne se fit pas attendre : « Ne me regarde pas, ma peau ? Alors qu'est-ce qui me regarde ? » — « De faire votre devoir, d'obéir et de vous battre le mieux que vous pourrez. Votre vie est à Dieu. Vous n'éviterez pas le sort qu'il vous destine ici. Mais, si vous mourez en brave, vous aurez rempli la loi divine, si vous mourez dans la peur stupide, vous aurez manqué votre destinée. »

Je me tus. Les éclairs des shrapnells nous éblouissaient et les balles invisibles rasaient nos têtes. Le brouillard pénétrait sous les vêtements, nous glaçant les membres, et des gouttes longues nous couraient le long du dos. Le silence des hommes me parut long. J'écoutais, à travers le tintamarre des obus, cherchant à pénétrer ce qu'agitaient leurs âmes. Enfin l'un d'eux, du ton qui quête l'approbation, expliqua : « C'est vrai pourtant. Le bon Dieu est le bon Dieu. » Un autre ajouta : « Bien sûr. » Un troisième : « Crever pour crever, vaut mieux faire ce qu'on doit. » Je lançai : « Il est tard. Les lits sont frais et nous sommes dedans. Avant de se dire bonsoir, si on disait sa prière ? » Celui qui avait parlé le premier répondit : « Moi, je veux bien, si vous commencez. » Je récitai le *Pater*. Je suis à peu près sûr que trente voix dans la tranchée répondirent et qu'à l'*Ave Maria* elles étaient davantage. Mais je suis encore plus sûr que le matin mes soixante poilus dormaient au jour levant, qu'ils se réveillèrent en plaisantant et qu'il donnèrent, la nuit suivante, une terrible frottée aux Boches qui voulurent les surprendre [1].

1. D'un prêtre lieutenant. *Guerre anecdotique*, tome VI, page 80.

EPISODES

La capture d'un officier allemand

22 février 1915.

Il fait noir, très noir, dans le bois où je suis, malgré la neige qui tombe à gros flocons. J habite, pour quelques heures seulement, une cabane de bûcherons. Nous sommes trois ; deux douaniers, couchés là dans un coin, cachés sous la fougère sèche, et moi vêtu en placide paysan lorrain, à barbe grise, la tête et les yeux couverts d'un grand chapeau de feutre déformé. Il y a bientôt une heure que nous sommes là, les pieds mouillés : il fait froid ! Je ne dois pas dormir ; j'ai commencé dans l'obscurité de la cabane par réciter mon chapelet, je l'ai fini, en somnolant. Je me suis levé ; mes douaniers dormaient, heureux mortels ! J'ai fumé quelques cigarettes ; le sommeil revenait ; c'est, avec les poux, quand on en a, l'ennemi le plus tenace ! Il n'y a qu'une solution : prendre dans le sac de toile qui est là, à terre, et qui n'a l'air de rien, et qui cependant contient des

« tas de choses », ma lampe électrique, mon *stylo* et ma feuille de papier à lettre, puis écrire !... Et donc, sur la table branlante, à la lueur discrète de ma lampe, je viens causer avec vous : il y a si longtemps que je ne l'ai fait. De temps à autre, je souffle sur mes doigts pour les réchauffer, car le mince faisceau lumineux qui est sur ma feuille de papier est un foyer de chaleur qui n'arrive pas à dégager beaucoup de calorique. Et j'ai encore deux ou trois heures à passer là !... boum...

Ce matin, un authentique et germanique officier boche, s'est fait pincer avec les habits que j'ai sur moi, en ce moment, et la barbe !... Je vous avoue qu'il faut aimer la France pour vivre et respirer dans les habits et... la barbe de ce Monsieur. On a trouvé dans ses chaussettes certains petits papiers très intéressants, entre autres un rendez-vous avec un autre « Monsieur » probablement du même genre et de la même espèce que lui, précisément dans la petite cabane que j'ai l'honneur d'occuper en ce moment. Vous devinez l'enchaînement des faits ? Comme je me suis quelque peu spécialisé dans ce métier de « Sherlock Holmès », j'ai reçu un petit papier secret avec les renseignements nécessaires et cette conclusion : « Vous avez toute latitude pour le choix des moyens à employer pourvu que vous rameniez le personnage. » On tâchera ! Pour ne pas être en retard, je suis venu quelques heures à l'avance, j'ai fait ma petite mise en scène ; tout

est prêt, et tout à l'heure, quand le personnage arrivera, tandis que les fougères qui sont près de moi se transformeront en douaniers, je pourrai prendre un air solennel et dire : « Monsieur, j'ai failli vous attendre ! » En attendant, attendons !...

Que vous dire qui me soit permis depuis ma dernière carte et depuis votre dernière lettre si affectueusement bonne ? Que le temps passe vite ? Ce serait une exagération par trop méridionale, et je préfère vous dire que les journées et surtout les nuits sont indéfiniment longues. Cependant, quand on revoit les deux cents jours qui viennent de s'écouler, et qu'on se rappelle tout ce que l'on a vécu, on trouve déjà cela bien loin ! Ce qu'il y a surtout de consolant, quand on rassemble ses souvenirs, c'est de voir que les seuls qui restent sont les meilleurs. La chaleur accablante et la poussière des routes d'été, les fatigues, le sommeil, la faim, la soif, l'angoisse des rencontres avec l'ennemi, la pluie, la mitraille, le sang, le rampement dans la boue, les nuits sous la neige, les jours de tranchées dans l'eau, les morts tombés, les têtes hideuses de ceux que l'on charge ! Tout cela s'estompe, devient brumeux. Ce qui reste en plein soleil radieusement beau, ce sont les beaux gestes des héros, les bons moments de repos après l'action, le bien qu'on a pu faire en passant, une poignée de mains, un sourire, une larme qu'on a essuyée, un cœur dont on a remonté le ressort, un mot du bon Dieu, et puis l'affection, le dévoue-

ment, le sacrifice de ceux qu'on commande et qui vous disent : « Mon lieutenant, vous savez, à la vie, à la mort, je me ferais casser la figure pour vous. » Voilà ce qui surnage surtout des souvenirs de la guerre, et c'est tant mieux. Faut-il vous parler de ma santé ? C'est tellement quantité négligeable à la guerre. Elle est redevenue bonne après s'être affaiblie pendant quelque temps. Le surmenage des six premiers mois ayant fini par se condenser en sommeil et en lassitude, il a bien fallu se reposer un peu et s'arrêter. J'avais peur d'avoir contracté la maladie du sommeil ; je dormais partout : en mangeant, en marchant, en écrivant, debout, assis, c'était terrible. On a fini par m'expédier dans un bon lit, chez de braves gens, et j'ai dormi pendant trois jours. Le médecin avait dit : « Laissez-le dormir tant qu'il voudra. « Mon ordonnance me croyait mort, et mes « poilus » affolés venaient voir, paraît-il, à chaque instant si je respirais encore. Quand je me suis éveillé, mon colonel était là, souriant en bon papa, et mes « poilus » qui l'avaient suivi sur la pointe des pieds, entouraient mon lit, consternés. J'ai cru que ma dernière heure était arrivée !... Je me suis empressé de quitter l'air un peu... effrayé que je devais avoir et je suis parti d'un grand éclat de rire auquel ont répondu tous les éclats de rire des assistants funèbres ! S'ils l'avaient osé, tous mes braves gosses m'auraient embrassé ! Le lendemain, j'étais sur pied ; il y a dix jours de cela.

Et vous voyez que je suis guéri, puisque j'attends.

J'attends... et le moment approche ! Dans une heure l'oiseau sera en cage... Que je vous dise, avant d'éteindre ma petite lampe, la bonne parole que j'ai entendue dernièrement dans la bouche d'un des miens. C'est un naïf et brave paysan d'Auvergne. Il avait l'air rêveur... Je l'aborde : « Eh ! bien, mon grand X... ça ne va pas ? — Que si, mon lieutenant, mais je voudrais savoir... — Savoir quoi, mon brave ? — Le bon Dieu et la France, c'est bien la même chose ?... »

Il me regardait avec ses grands yeux et je compris qu'on ne pouvait jamais deviner ce qu'il y avait dans une bonne tête d'Auvergnat. Je n'avais pas envie de rire et je lui répondis : « Oui, mon petit, le bon Dieu et la France, c'est la même chose : le bon Dieu c'est le Père, la France c'est sa fille ainée et, nous sommes ses petits enfants. Tu comprends ? ... » Il s'en est allé après avoir compris, souriant, et dès que la distance le lui a permis il s'est mis à siffler un air joyeux de son pays. Mais cette question, n'est-ce pas, c'est toute son âme qui apparaît.

Un officier écrivait à un de ses amis : « Demande à Dieu qu'il m'inspire les gestes et les paroles capables de faire de tous mes hommes des héros ! » Je vous fais la même requête et j'y ajoute : « Priez-le de me rendre chaque jour meilleur, en attendant l'aurore de mon sacerdoce. »

L'heure approche... Je vous quitte, J'espère

que le « Monsieur » sera gentil et se laissera faire... tout doucement. Toujours union de prières et de sacrifices.

A. L...,
lieutenant au ...e d'infanterie [1].

P. S. — L'oiseau est pris !... Il est là qui me regarde, c'est un beau gars qui est resté muet comme une carpe, mais que nous ferons causer après avoir quitté cette cabane où il fait réellement froid. Les douaniers lui ont solidement ficelé les mains derrière le dos, et ils ont le sourire... professionnel; tout s'est bien passé. Il a eu à peine le temps d'esquisser le geste de chercher un revolver dans sa poche : le mien était sous son nez ! Après une visite sommaire dans ses poches (on verra les chaussettes plus tard), j'ai découvert les choses les plus intéressantes. Donc, en somme, excellente soirée, une longue et bonne causerie avec vous, une capture intéressante et... distinguée. Vive la France ! Nous partons, le « Monsieur » claque des dents ; pour son honneur, je veux bien croire que c'est de froid. La marche nous réchauffera. Au revoir et à Dieu.

1. Du diocèse de Valence.

Une messe

C'est la souffrance du prêtre, de voir des âmes rebelles à l'appel de la grâce. Aussi lorsque, la nuit venue, il se dit qu'il y a un peu en avant de lui, sans que le danger soit trop grand, des mourants à absoudre, des blessés à transporter et des morts à ensevelir, il n'hésite pas à partir en se recommandant à la protection divine...

Je bénis Notre Seigneur des sentiments de bravoure et de dévouement qu'il a inspiré à certains de mes hommes. Lorsque le 12 février au soir j'ai demandé des volontaires pour me suivre, cinq se sont présentés ; à un deuxième appel, le 13 au soir, j'en ai eu une cinquantaine. Le lendemain en plein midi deux gradés sont allés chercher un blessé sous les yeux étonnés des Allemands qui n'ont pas osé tirer. Ce blessé demandait un prêtre : il fut tout heureux de s'adresser à moi et de me dire en pleurant de joie que la Providence l'avait sauvé. Celui-là savait sanctifier ses souffrances comme l'expliquait Monseigneur l'Evêque dans son beau mandement du Carême. L'utilité des souffrances est une vérité bien consolante, mais il est très difficile de la faire sentir aux gens dont la foi est faible ou nulle. Cette vérité développerait excellemment les vertus militaires si on

pouvait la répandre. Mais Notre Seigneur n'a pas la place qui lui revient.

Malgré cela le divin Maître se met entièrement à notre disposition. Le 23 février j'ai pour la première fois offert le Saint Sacrifice avec l'autel portatif acheté à l'œuvre des Campagnes. Un de mes sous-officiers qui est un sacristain accompli, m'avait préparé un emplacement convenable dans la cabane qu'il a lui-même construite et qui m'a souvent servi d'abri. Ne pouvant offrir à Notre Seigneur une demeure luxueuse comme le fit Zachée, mon sous-officier n'était pas moins content que le riche Israélite lorsque, après avoir tapissé les murs et le toit avec des toiles de tente, consolidé la table d'autel, tout disposé pour le Saint Sacrifice, il se mit à genoux pour remplir les fonctions de servant de Messe. Une dizaine d'assistants étaient présents à cette première Messe dite en ce lieu et avec cet autel. Je pense que Notre Seigneur, à défaut de riches ornementations, dut être content des âmes de bonne volonté qui entouraient son autel. Le 27 février la deuxième messe fut dite pour un mort de la compagnie et attira une trentaine d'hommes dont la plupart ne purent contenir dans la petite cabane. J'ai eu le bonheur de donner quelquefois la Sainte Communion : mais trop de chrétiens restent loin des consolations que leur procurerait la visite de Notre Seigneur.

Le 4 mars, saint Joseph me fit une agréable

surprise, en me faisant envoyer, sans que j'en fusse prévenu, une chapelle portative. Le généreux donateur n'était autre qu'un général...

Cet autel plus léger que le précédent m'a permis de dire la sainte messe dimanche dernier à mon poste des tranchées. Une toile de tente sur laquelle furent épinglées quelques images, une couverture disposée au-dessus et devant la table nous permirent de préparer au divin Maître un sanctuaire modeste mais convenable. Vers neuf heures des représentants de chaque section et de chaque grade furent tout heureux d'assister au Saint Sacrifice. Ils montaient la garde auprès de Notre Seigneur, pendant que leurs camarades assuraient le service de sentinelle en face des tranchées allemandes. A l'Evangile, j'ai tiré quelques leçons du miracle de la multiplication des pains.

Quand je ne suis pas présent, les deux autres prêtres du régiment me remplacent pour présider le pieux exercice.

Abbé Ruffier,
capitaine au ...e d'Infanterie [1].

1. Professeur au petit séminaire de Pamiers l'abbé-capitaine a disparu le 28 janvier 1916 dans les tragiques circonstances que raconte plus loin l'abbé Desgranges, aumônier de sa division.

La joie du repos

Enfin ! nous y voilà... où ça ? eh ! au repos ; vous savez, ce repos dont on nous parle depuis trois mois et demi, si bien que cela était devenu une balançoire pour endormir nos douleurs ; mais non, c'est une réalité à l'heure actuelle ; j'y suis, j'y reste, combien de temps ? cela c'est une autre chose, mais je ne m'en inquiète pas, je jouis du présent ; quant à l'avenir, je m'en remets à la Bonne Providence, comme cela m'a toujours réussi !

Donc, jeudi dernier nous quittions pour la dernière fois (jusqu'à la prochaine, peut-être) les tranchées d'Hébuterne. Les derniers huit jours avaient été plutôt humides : neige très abondante un jour et une nuit suivie d'un dégel très rapide ; aussi nos tranchées étaient transformées en rivières de boue et s'éboulaient en maints endroits ; travail de jour et de nuit pour les maintenir praticables malgré tout ; mais pour faire cent mètres il fallait un quart d'heure, on enfonçait littéralement jusqu'à mi-jambe et on ne pouvait avancer qu'avec des alpenstocks, je veux dire de grandes cannes qui permettaient de sonder les abîmes avant d'engager le pied et de se dépêtrer quand on y enfonçait trop. Cela vous semble inventé à plaisir, croyez que c'est l'*exacte* vérité. Donc, lever à trois heures et demie ; on plie sa couverture, son

sac à couchage, son polo, son passe-montagne ; on s'assure que les hommes sont prêts, et croyez qu'ils le sont tous pour partir. A quatre heures et demie, les hommes de communication partent pour chercher et guider dans la nuit et dans les dédales de boyaux les fractions correspondantes aux nôtres qui vont nous relever. Et l'on attend l'oreille tendue ; bon, voilà nos 75 qui se mettent de la partie ; il avaient bien besoin de faire du bruit à cette heure matinale ; ils vont se faire répondre, nous serons repérés et il y aura de la casse pendant la relève ! Mais non, il est rare que les Allemands répondent la nuit par une canonnade. De nouveau c'est silencieux et noir, on écoute. Cinq heures un quart ; on entend un clapotis au bout du boyau d'arrivée : ce sont eux ! eux ? la section de relève qui approche. « Tout le monde dehors ». On ne se le fait pas dire deux fois, et, par un autre boyau détourné, nous vidons les lieux ; pataugeant à qui mieux mieux en *grand silence* (pour ne pas attirer l'attention des Allemands et dans la nuit profonde on en a jusqu'aux genoux, presque jusqu'à la ceinture parfois. Les manches, les sacs, les bidons, les cartouchières, les fusils éraflent les parois gluantes des boyaux et se couvrent d'une couche jaunâtre de terre glaise ; qu'importe, on s'en va ! un peu plus sale ! cela séchera, on brossera et l'étoffe bleue des capotes est si bonne ! Oh ! [illegible] contre ceux qui [illegible] couleurs, de nouveaux uniformes ! il faut être dans un bu-

reau pour inventer des choses pareilles ; mais croyez en notre expérience, le bleu, la capote bleue, il n'y a que cela pour résister et se nettoyer ! — Nous voilà sur la route au milieu des ruines du village... j'appelle. Il manque encore quelques hommes ; ils étaient sentinelles avancées ; il leur faut plus de temps pour rejoindre ; enfin, nous voilà au complet. « Cinq ? Personne. Six ? Personne. Sept ? Personne. Huit ? Personne. Bien. Garde à vous, sans bruit, à droite, droite, en avant, marche !... Suivez bien. » Et à travers ces monceaux de ruines, trébuchant à chaque pas, on s'avance dans la nuit et toujours en silence. « Surtout, pas de cigarettes et pas un mot. » Vrai chien de berger, je vais d'un bout à l'autre de la colonne, crotté comme un barbet, et m'assure que tout le monde suit, qu'on ne va pas trop vite pour les éclopés ou plutôt ceux qui ont des douleurs et des difficultés à marcher, car malgré l'état sanitaire de l'ensemble, extraordinairement bon pour la longue épreuve des boyaux à laquelle ils ont été soumis, il y en a malgré tout qui ont des douleurs, or, selon la règle, il faut régler sa marche sur le plus faible. On fait un, deux, trois kilomètres dans la plaine et l'on arrive à un petit village ; là, on ne peut plus être vu par l'ennemi ; aussi les pipes et les cigarettes s'allument comme par enchantement et les langues se délient ; on fait ainsi dix kilomètres en traversant de véritables torrents, suites de la fonte des neiges sur des

routes plus que défoncées par le passage quotidien des caissons d'artillerie et des fourgons de ravitaillement depuis trois mois : on y va franchement : ces torrents qui nous effraieraient en temps de paix semblent à peine des ruisseaux à côté de nos tranchées.

Arrivée au cantonnement ; je m'étais conservé à jeun dans l'espoir de dire ma messe, mais le temps de placer mes hommes il est dix heures et demie, le capitaine *prétend* que j'ai l'air fatigué et m'oblige à prendre quelque chose de chaud ; c'en est fait de ma messe pour ce jour-là ; c'est malheureux, l'effort était fait, échoué au port ! Enfin, on se rattrapera. installation toute la journée. On parle de plus en plus sérieusement de notre départ, « rapports de cuisiniers » continuent à dire les sceptiques ; moi, je commence à y croire. Jeudi soir un ordre au rapport : en prévision du prochain départ du régiment, ramener le chargement des hommes à 88 cartouches au lieu de 200 ; c'est déjà un fameux poids de moins ! 112 cartouches de 30 grammes chacune : 3 kgr. 360, c'est quelque chose que d'être déchargé de ce poids. Vendredi soir, ordre de se tenir prêt à partir dès le lendemain matin : le ...ᵉ est arrivé dans la localité voisine, c'est lui qui doit nous remplacer. Le ...ᵉ ? mais c'est le Père de V... ! aussi, sans tarder, je prends le chemin d'O... ; je demande de V... à tous les échos ; son bataillon n'arrivera que demain matin (samedi). En effet, le lendemain matin vers

huit heures, je vois de V... pimpant sous-lieutenant ! arriver dans la localité. Reconnaissance, joie, on va aller dire sa messe. Comme je peux partir d'un moment à l'autre, je commence, il me la sert ; je lui rends ensuite le même service, mais j'entends dehors un remue-ménage ; est-ce l'ordre du départ? oui, pour onze heures et demie ; derniers préparatifs, on boucle sa cantine, je déjeune avec de V... ; à midi un quart nous partons ; temps merveilleux, une petite étape, quatre kilomètres ; c'est là que nous coucherons et demain (dimanche) des autos, s'il vous plaît, oui, des autos ! viendront nous chercher. Le lendemain je dis une messe militaire. Eglise pleine, chants improvisés mais très bien par les hommes ; un mot sur l'Évangile du jour tant de fois commenté — le lépreux et le serviteur du centenier — puis à la hâte deux bouchées et il faut partir, les autos sont là. Nous divisons nos hommes par fractions de vingt ; c'est le nombre d'hommes que peut contenir une auto. Il y a là sur la route, sur plus d'un kilomètre, cinquante-six grosses voitures à la file ; les mille hommes sont embarqués, les officiers ensemble dans des voitures plus confortables. Bon ! bon ! bon ! tout démarre à la fois, nous avons quarante kilomètres à faire ; nous voilà à Talmas ; tout le monde descend ; les compagnies sont reformées, deux ou trois kilomètres à faire à pied et, tambours et clairons en tête, le bataillon fait son entrée dans N... ; c'est l'heure où l'on

sort des vêpres. « Oh ! la belle église, comme c'est coquet ! Ah ! les belles maisons, comme on va être bien ! » Ce ne sont qu'exclamations de joie. On s'installe, les gens sont charmants — « Ce sont de bons garçons, soignez-les et s'il y a quelque difficulté, prévenez-moi. » — « Oui, mon lieutenant. » Et maintenant que les hommes sont bien, voyons ce qui nous est réservé à nous-mêmes. J'ai une chambre dans une ferme, c'est bien, ce sont de *très* braves gens ; cela ira bien pour cette nuit, mais nous trouverons mieux pour demain sans doute. Pour quinze jours, il me faut du feu, une bonne lampe, une table, etc... J'avais confié l'affaire à la petite sœur Thérèse et elle fit bien les choses ; vers sept heures, je vais à l'église ; là, je trouve le président de fabrique qui m'offre une chambre, mais il demeure trop loin de mon cantonnement ; il me dit alors qu'il y a des religieuses qui se feront un plaisir de me recevoir. Voilà mon affaire, voilà le coup de la Providence, voilà l'intervention de la petite sœur Thérèse manifestée. Je vais trouver ces Dames, — coïncidence, ce sont des sœurs de l'Oise. Or, c'est à leur Maison-mère à Amiens que j'avais été adressé par le Révérend Père Supérieur le jour où j'avais été à Amiens au mois d'octobre, c'est là qu'on m'avait cousu mes galons, etc... etc... Je suis reçu comme le Messie, ce sont des « mon Révérend Père » à tours de bras devant un certain nombre de mes hommes qui m'accompagnent et qui restent

bouche bée devant ces appellations auxquelles ils sont peu habitués; pour eux, « mon lieutenant » c'est le lieutenant, mais « mon Révérend Père » cela les renverse. On me montre une chambre. Comme c'est propret ! un lit, une table, une lampe, un petit poêle, un grand lavabo, un fauteuil crapaud, etc., etc., etc... je vais d'admiration en admiration. Que cela ressemble peu à la tranchée ! Pourrai-je seulement y dormir ? Il faudra ce soir faire venir mon ordonnance qui, muni du pot à eau me fera couler quelques gouttes sur la figure à la façon de l'eau qui filtrait à travers le toit dans la tranchée, sans cela je ne m'endormirai pas : il faudra aussi acheter une douzaine de gros pétards qu'il allumera toutes les deux minutes à la façon des marmites, sans cela je ne m'endormirai pas; il faudra acheter quelques crapauds pour imiter la fusillade, sans cela je ne m'endormirai pas; il faudra acheter quelques chandelles romaines pour imiter les fusées éclairantes que les Allemands font partir continuellement durant la nuit, sans cela je ne m'endormirai pas; au lieu de ce sommier, ma Mère, vous n'auriez pas une paillasse humide, sans cela je ne m'endormirai pas... « Mon Révérend Père, on va vous apporter une bouteille de vin et des biscuits » — « Mais ma Sœur ! » — « Si, si, c'est l'usage pour le prédicateur... » — « Mais ma Sœur, je ne viens pas vous prêcher la retraite ! » — « Mon Révérend Père, c'est l'usage, nos Supé-

rieures ne seraient pas contentes si... » — « Soit, soit ! ne mécontentez pas vos Supérieures pour une bouteille de vin... »

Le lendemain matin, messe à sept heures et, à neuf heures, je m'installais. Ce que je suis bien ! Aussi, vous voyez, je bavarde, je bavarde, j'ai pourtant bien des lettres à répondre...

Père G. de L... du S... [1]
lieutenant au ...e d'infanterie.

Bombardements

21 septembre 1915. — A la lueur d'une bougie. — Je suis en tranchée de première ligne ; au delà, il y a quelques mètres de terre bouleversée par les obus et les torpilles aériennes, puis ce sont les Allemands ; nous vivons là face à face, nous guettant mutuellement, nous tuant mutuellement, jour et nuit... Il y a quelques jours ils ont attaqué avec des jets de liquide enflammé et des obus à gaz asphyxiants. Avec un outillage d'incendiaires professionnels, ils ont arrosé notre tranchée de première ligne, ont réussi à brûler vifs plusieurs chasseurs du ...e Alpin et à nous reprendre momentanément une crête conquise fin juillet. A cet endroit la ligne a reculé de... dix mètres ! et les

1. Père de la Compagnie de Jésus.

Allemands « en sont pour leur frais de pétrole ». Voilà la situation générale.

Notre vie ici ? C'est la vie des tranchées bruyantes ; de ces coins de front où, depuis des mois, Français et Allemands se disputent mètre par mètre une position importante. Toujours dans les trous, la vie de taupes du lever du soleil à son coucher ; la nuit seulement on peut se permettre l'indiscrétion de passer la tête au-dessus du parapet et encore faut-il que la lune ne s'en mêle pas. Ce soir, elle a failli me faire tuer en m'éclairant trop bien au moment où je plaçais des sacs de terre au-dessus de la tranchée. Mais, la nuit, le meilleur tireur sous le plus beau clair de lune n'est qu'un maladroit et j'ai été raté trois fois. Tous les jours envoi des marmites, des crapouillots de gros et de petit calibre, — mutuellement — le plus souvent à heure fixe, au moment supposé de la « soupe », par exemple. La nuit ?... Nous continuons à recevoir ou à envoyer les mêmes cadeaux. Le sommeil ? Nous dormons... par morceaux, deux heures maintenant, trois heures l'après-midi, un ou deux heures le soir. Ceux qui veillent la nuit dorment le jour, et réciproquement.

Quelquefois, comme hier, un bombardement plus intense de crapouillots détruit la tranchée sur une longueur donnée. La nuit entière se passe à la reconstruction... « On dormira quand on en aura le temps », et tant que le jour ne vient pas nous livrer au regard indiscret du Boche, nous

manions la pelle et la pioche ; une pierre là, un sac de terre ici, plus loin un créneau. « Attention, baisse-toi ! un pétard ! » et sous les éclats qui sifflent on courbe l'échine un instant pour travailler aussitôt après. « Attention... on est vu ! » et, aplati au sol, on place le sac à terre ou le rondin qui manque là, sur le parapet démoli... Le matin se lève ! Il faut s'arrêter ; tout le monde dans les abris !... on mange, on songe aux disparus... aux tués d'hier ; on songe à tous ceux laissés derrière soi ; on songe... et on finit par tomber abruti de fatigue sur la paille de l'abri... et le soir et le lendemain on recommence... Voilà un coup d'œil sur notre vie de soldat, de sybarite, mais enfin c'est pour la « douce France ! » et, telle qu'elle est, elle ne nous ôte pas la confiance dans l'avenir. Nous avons tous la certitude de la victoire.

23 septembre. — Je reprends ma lettre ; hier un bombardement de nos tranchées par la grosse artillerie l'a interrompue... une grande cause produit parfois de petits effets ! Les Allemands nous ont envoyé la marmite type « marmitas » — Pourquoi marmitas ? — Je ne sais. C'est de ce nom stupide que nos chasseurs appelaient le gros obus à partir du 210. — « Ça c'est un marmitas », c'est-à-dire c'est plus que la marmite proprement dite ; c'est quelque chose d'énorme qui soulève un nuage de fumée à cent mètres de hauteur, démolit les plus forts abris, s'ils sont atteints, et

fait tant de bruit qu'au bout d'une heure de bombardement vous êtes tout abruti, à moitié sourd et pour beaucoup, pour moi par exemple, c'est un fort mal de tête qui vous prend, vous paralyse pour un bon moment...

O marmitas ! grâce à toi je me suis couché hier dans mon trou de taupe avec 38° de fièvre... maintenant je suis guéri... jusqu'au prochain bombardement !... Voilà quelques mots d'un décousu parfait sur la vie d'un poilu !... Autour de moi, près de moi, mes hommes vivent de la même vie ; beaucoup sont pères de famille, ça ne les empêche pas de faire leur devoir, mais, plus que moi encore ils songent souvent, aux heures de repos forcé ; sous le soleil de midi, j'en vois qui sont assis sur le bord de leur abri, les yeux dans le vague, le front soucieux, sans rien dire. Je m'approche et quand je cherche l'objet de leurs pensées, je trouve toujours : « Ah ! mon lieutenant... c'est la femme et les petits... » — « Aie confiance dans le bon Dieu, demande-lui de les revoir, tu les reverras, s'Il le veut. Tu crois cela ? » — « Oui, je crois qu'il n'y a plus que Dieu maintenant »...

Je ne m'arrête pas trop longtemps, car le souvenir de ceux laissés derrière eux, pourrait diminuer l'esprit militaire de ces hommes, et, au bout de quelques minutes, nous parlons d'autre chose, de la guerre, des Allemands ou du beau temps, jusqu'à ce que j'aie pu chasser les idées tristes, le « cafard » comme ils disent...

Aujourd'hui fête de la Sidi-Brahim, j'ai donné à mes hommes, — car depuis un mois j'ai l'honneur de commander une compagnie, mon capitaine étant absent. — j'ai donné à mes hommes un quart de vin de plus ; c'est le signe le plus sensible d'une fête de soldats. Hier à quatre heures, à quarante mètres des Boches nous avons chanté le *Sidi Brahim* : voici le premier couplet :

Francs chasseurs, hardis compagnons
Voici venir le jour de gloire
Entendez l'appel des clairons
Qui nous présage la victoire
Voyez intrépides soldats
La France est là qui nous regarde
Quand sonne l'heure des combats
Votre place est à l'avant-garde !

Et au *Refrain :*

En avant brave bataillon
Jaloux de notre indépendance
Si l'ennemi vers nous s'avance
Marchons, marchons, marchons !
Mort aux ennemis de la France !

Ce n'était pas une symphonie, une douce rêverie de Schumann, mais un vigoureux cri de guerre — et en face les Allemands ont crié « Bravo ! ».

C'était peut-être un bravo ironique... mais cela importe peu; — le

Mort aux ennemis de la France !

que nous leur avons chanté ne l'était pas !

Père Lucien Ch.[1].
Lieutenant au ...e bataillon de chasseurs alpins.

Dans les airs

9 février.

Depuis ma dernière lettre, j'ai volé trois fois. Les deux premières seules comptent comme reconnaissance, car, à la troisième, j'ai fait au maximum une dizaine de kilomètres au-dessus des Allemands; le temps était beau, mais le vent violent; nous aurions été chez les Boches avec une vitesse, mais le retour était pour le moins problématique à cause de la force du vent. A mes deux reconnaissances, nous avons été beaucoup canonnés; les obus éclataient en général assez loin de nous; deux pourtant ont été rudement près, le second en particulier; nous avons entendu un claquement très sec, qui devait être au-dessous de l'appareil, mais pas bien au-dessous;

1. Père de la Compagnie de Jésus.

l'aéro en a été secoué, et j'avoue l'avoir été un peu moi aussi pendant quelques secondes. Enfin, le bon Dieu n'a pas encore voulu que j'aille pour cette fois rejoindre ceux des nôtres qui sont là-haut. Au retour de ma troisième pseudo-reconnaissance, mon pilote, un excellent pilote, m'a fait avec la main le geste que l'on fait pour désigner un escalier en colimaçon. Connaissant le pilote — il est un peu enfant, — je me doutais déjà auparavant de ce que nous allions faire, et m'étais rattaché en prévision de cela. J'ai tout de suite fait signe que oui, et nous voilà embarqués dans une descente en spirales qui n'était pas piquée des vers. De 2.100 mètres à 800 mètres nous sommes descendus presque sur place, le rayon de rotation ne dépassant pas beaucoup la longueur de l'aile de l'appareil : c'était charmant. A 800 mètres nous avons avancé jusqu'au-dessus du terrain d'atterrissage, puis nouvelle descente en spirales. Le capitaine commandant l'escadrille n'était pas content, et il voulait donner quatre jours d'arrêts au pilote ; je ne sais pas s'il l'a fait, mais désormais il me faudra retenir ce pilote au lieu de l'encourager ; ce serait bête en effet de se casser la figure en faisant des acrobaties.

21 mai. — Samedi dernier, nous avons eu l'espoir de voir tomber un boche dans nos lignes, mais il est rentré dans les siennes ! Voici : Mon capitaine et moi apercevons un avion dans le ciel ; on sort le Morane et en route. Naturellement nous

ne revoyons plus l'appareil vu avant de partir. Nous longeons donc les lignes en quête de quelque aventure. Tout à coup, un avion à l'horizon: français, hélas ! Un second avion ; on marche sur lui à toute allure. Boche ! Trépignement de joie! L'aviatik grossit, grossit ; on réduit l'essence pour descendre sur lui. Nous le voyons lâcher une bombe. Nous ne sommes plus guère qu'à une cinquantaine de mètres de lui. « Pan ! » je tire la première balle. Par malheur la seconde cartouche ne vient pas se mettre de suite dans la chambre, d'où perte de temps, pendant laquelle, l'allemand vire à droite pour rentrer chez lui, et nous à gauche. Quand les deux avions se retrouvent dans la même direction, nous sommes à plusieurs centaines de mètres; nous rattrapons peu à peu l'allemand, je tire quelques balles à 400 ou 500 mètres, puis l'avion allemand rentrant dans ses lignes en piquant, nous sommes obligés d'abandonner la poursuite. En rentrant je me traite de cosaque, le capitaine s'injurie mentalement en se disant qu'il n'a pas manœuvré comme il aurait dû faire (aussi quelle idée a eu l'allemand de virer à droite !).

Quelques jours après, on nous apporte un bout de tuyauterie d'essence de l'avion allemand. Ce tuyau était tombé dans nos lignes au moment où l'allemand poursuivi rentrait chez lui ; donc cet allemand a été touché, vraisemblablement par nos balles, car je ne crois pas qu'il l'ait été par l'artillerie qui tirait dessus au moment où nous avions

foncé sur lui. Quel dommage que cela se soit passé à cinq ou six kilomètres seulement dans nos lignes et non à vingt : je crois qu'alors l'allemand serait descendu chez nous. J'étais navré de n'avoir pu tirer qu'une balle à bonne distance, car je vous assure que ce n'était pas le calme qui manquait à ce moment-là. Le soir, reconnaissance. A la montée nous avons pris une danse sérieuse jusqu'à 2.000 mètres, à cause des remous de chaleur ; à un moment je me suis demandé si on n'allait pas s'écraser sur le sol. Enfin, quand le bon Dieu voudra, j'espère pouvoir lui répondre « présent », que ce soit une balle ou un obus ou un pur accident d'aviation qui doive me descendre.

Père de L... [1],
Lieutenant aviateur.

1. Père de la Compagnie de Jésus.

BATAILLES ET COMBATS

Un officier d'artillerie

23 août 1915. — Depuis le début de la guerre, j'étais un peu enchaîné par les habitudes des artilleurs. J'avais mes idées de liaison d'infanterie et d'artillerie. Pas moyen de les mettre à exécution. Nous changeons de position. Mon capitaine s'en va en permission. Je commande la batterie pendant douze jours, je fais prendre position, organise les liaisons téléphoniques, etc. Admiration des officiers d'infanterie qui font des rapports. Bref, le général de brigade me trouve « le plus poilu de tous les poilus ». Je fais tout ce que je veux, je tire tant que je veux. Je détruis tout ce qui gêne les officiers d'infanterie, je mange dans les tranchées avec les lieutenants, les capitaines, les commandants d'infanterie, je partage avec eux les mines. Hier un éclat est venu me caresser le cou qui a résisté : je suis un dur-à-cuire à cause de vos prières.

31 août. — J'admire assez les Allemands pour être fier de les sentir céder sous nos canons.

Lorsque nous sommes arrivés ici, ce n'était pas une vie.

Les Allemands nous avaient grignoté, miette par miette, plusieurs de nos tranchées. Quelques heures avant l'installation de nos canons, un élément de tranchée venait de tomber aux mains des Allemands. Ç'a été le dernier. Nous avons commencé par régler notre tir aussi près que possible, malgré les arbres, en venant à journées entières dans les tranchées de première ligne. Puis quand les Allemands commençaient, nous continuions et avec précision, je vous en réponds. C'était le premier acte. Au bout de quelques jours de ce petit manège, les Allemands, à la grande joie des fantassins, ont eu l'air d'en avoir assez. Leurs *minens* eux-mêmes se taisaient. C'était le deuxième acte. Pendant ce temps, les artilleurs couraient par monts et par vaux à la recherche d'observatoires, d'où l'on puisse surprendre ici un créneau de mitrailleuse, là un emplacement de *minen*, là un chantier de travail, etc... Quelques corvées ! Avec de l'eau jusqu'à mi-jambe ou du soleil à vous rendre à l'état de gélatine tremblante ! Une balle qui vous est destinée vient s'aplatir sur les pierres du parapet et tombe bêtement au fond de la tranchée. Mais quelle récompense aussi quand, entre deux sacs à terre, on épie le fauve !

On installe son téléphone le plus près possible du poste d'écoute, et la sérénade commence. C'est

le troisième acte. Les coups, longs d'abord par prudence, se rapprochent. La trajectoire se tend, les obus sifflent avec un petit ton moqueur, tout près, tout près au-dessus des sacs de terre français du poste d'écoute où l'on est aspergé par la terre qui vole des tranchées allemandes. Les dépôts de grenades sautent. On entend des hurlements et tout à coup, à travers un créneau, un cri de rage déchire les quelques mètres qui nous séparent et un gosier allemand rugit en français : « Ah ! bandits ! » — C'est le plus bel éloge que puissent faire à l'officier d'artillerie et à son canon tous ces jeteurs de gaz asphyxiants et de pétroles enflammés. Cependant les obus arrivent, arrivent toujours : chaque mètre de tranchée allemande a son obus. Liaison des armes et des âmes ! si bien que maintenant les pertes de nos braves petits fantassins sont presque nulles.

J'ai failli être tué il y a trois jours en téléphonant à un téléphone d'infanterie. Un énorme *minen* est tombé sur l'abri qui s'est défoncé d'une façon effrayante. Le téléphoniste a été tué entre mes bras presque, mes bottes étaient rouges de son pauvre sang. Un autre été écrasé. Un troisième me voyant debout — je n'avais rien, mais rien du tout que du sang aux mains et de la boue sur le casque et l'uniforme, — me crie, les lèvres pleines de sang : « Mon lieutenant, ô mon lieutenant, ne m'abandonnez pas, je n'ai plus de jambes ! » Pauvre petit, il se cramponnait à mes habits. Je gratte

avec mes doigts la glaise compacte, je soulève les madriers tout en le consolant, je lui donne l'absolution et à force de gratter je retrouve ses deux jambes qui n'étaient que contusionnées.

12 septembre. — Nous nous battons avec acharnement. Je viens d'être cité à l'ordre du jour de la division avec le motif suivant : « Le lieutenant J..., de la ... batterie du ... Régiment d'artillerie, comme soldat, a passé ses journées tout entières dans les tranchées, y restant seul pour tirer au plus près de nos lignes. A ainsi réussi à détruire un abri de mitrailleuses et deux dépôts de munitions ». Je suis heureux d'avoir un ruban pour mon petit crucifix.

Ces jours derniers les Allemands ont prononcé devant nous une de ces attaques formidables à gaz asphyxiants. C'était l'enfer avec ses puanteurs *velut in magna quadam cathedra ignis et fumi in figura horrenda atque terribili*. C'est tout simplement épouvantable. Dire que c'est là dedans qu'il faut vivre et se battre. N'ayant pu obtenir des renseignements précis, je suis allé moi-même avec mes chers fantassins qui se battaient comme des petits lions. Je voulais savoir en quelle position étaient les Allemands. Un bon petit fantassin — un espagnol — me voyant partir en avant de nos lignes, vient avec moi. Nous nous avançons dans le boyau avec précaution. Nous rencontrons quelques branches jetées au travers du boyeau en forme de rapide barrage. Puis ce sont des ceintures de

chargeurs allemands, tout prêts à être saisis et mis dans le fusil ; des bombes à main dans de jolis petits sacs blancs ou pendues le long de la paroi. Encore quelques pas, et à trois mètres devant nous des Prussiens... Malheureusement mon petit fantassin a eu le bras cassé par une balle ennemie. Moi rien. J'obéis à l'ordre de notre colonel : je ne serai pas tué.

Père MARCEL J...,
Lieutenant au ...e régiment d'artillerie [1].

Aux Dardanelles

30 avril. — Le jour s'est levé et grâce à Dieu et à Marie nous voilà tous vivants. Quelle nuit ! Transis de froid, il a fallu contre-attaquer.

Vers neuf heures du soir, la fusillade a soudain éclaté. Vite nous nous sommes abrités derrière nos tranchées ; une grêle de balles sifflait au-dessus de nos têtes. Les nôtres qui étaient en première ligne, à cent mètres en avant, ont répondu, et pendant quelques minutes (longues comme des siècles) c'était un bruit continu.

Mais que se passe-t-il ? La fusillade va diminuant, puis cesse de notre côté. De la ligne, des appels nous arrivent : les munitions sont épuisées et nos camarades vont se trouver à la merci de l'ennemi. Les balles ennemies sifflaient toujours, quand soudain la voix du commandant retentit :

1. Père de la Compagnie de Jésus.

« Baïonnette au canon, puis, en avant ! » Les hommes se lèvent, mais ils hésitent. Je m'occupe encore à boucler mon sac car, pour rien au monde, je ne voudrais l'abandonner. Le capitaine crie de nouveau : « Mes enfants, au secours des camarades, en avant ! » Cette fois je suis prêt. J'invoque Marie et d'un bond je m'élance hors de la tranchée, bousculant mes voisins, et à mon tour je crie : « En avant ! »

Cette fois la ligne s'ébranle, l'élan est donné et mes hommes suivent baïonnette haute ; je les précède le revolver au poing ; les autres sections viennent après nous. Nul ne songe aux balles, à la mort qui nous guette. On court...

Par quel hasard providentiel les Turcs cessent-ils soudain de tirer ?... Le fait est que la fusillade s'est arrêtée. Seul, un caporal tombe frappé aux reins et quitte la ligne.

De la tranchée avancée on nous crie maintenant : « Couchez-vous, vous allez vous faire tuer. » On suit ce conseil, nous attendons tapis sur l'herbe. Le feu ne reprend pas et le commandant nous donne l'ordre de regagner nos tranchées. Nous revenons en arrière et mes hommes sont à l'abri ; en quelques bonds je suis près d'eux.

Le commandant et le capitaine s'avancent vers moi les mains tendues. Je suis étonné et confus de leurs félicitations.

Frère Le D..., adjudant [1].

1. Des Missionnaires d'Afrique.

Une charge au nord d'Arras

J'avais un régiment dont la foi et la piété faisait l'admiration de tous... Mon pauvre régiment est presque tout entier au Ciel maintenant. Je suis fier de mes Bretons qui sont allés à l'assaut en vrais chevaliers chrétiens. Ah, que ce fut beau ! Mais, hélas, mon cœur saigne quand je pense à tous ceux qui dorment leur dernier sommeil dans les plaines d'Arras. Mes braves soldats s'étaient confessés pour la plupart et beaucoup d'entre eux portaient l'image du Sacré-Cœur au képi ou sur leur poitrine. Avec quel cœur, quel courage simple et confiant ils sont partis, la baïonnette haute, au petit pas de course. J'avais demandé à charger avec la première ligne. Mon colonel m'avait refusé et retenu près de lui. A dix heures juste, l'assaut commence. Je me mets debout sur la tranchée. Pas une hésitation dans toute la ligne. Je vois encore Du C..., capitaine de la 7e, debout sur la tranchée, faisant un grand signe de croix et disant à ses hommes : « Allons, mes enfants, pour Dieu et pour la France ! En avant, chargez !... » Les vagues se suivent, le feu ennemi se déclanche, feu de mitrailleuses d'une densité inouïe : les balles claquent, la terre vole... Mon colonel m'ordonne de descendre, car c'est une vraie nappe de plomb qui tombe. Mais je n'entends

plus rien. Je vois la ligne de nos hommes fauchée : seule une compagnie arrive à la tranchée boche ; quelques éléments gagnent aussi les parapets ennemis et sautent dans la tranchée. Je devine que l'attaque va être bien dure, le succès bien difficile. Mon colonel le sent aussi ; j'arme mon revolver ; allons, en avant. Un aumônier, l'abbé L..., est près de nous ; il veut monter sur le parapet le premier de nous, en soutane. On veut l'arrêter, mais il est déjà debout sur la tranchée. « En avant, mes amis, et vive Dieu ! » Il n'a pas fait trois pas qu'il est touché par les balles. Je le crois mort, il n'est que blessé ; nous le rattrapons. Mon colonel me donne l'ordre d'envoyer l'aumônier au poste de secours, ce que je fais de mon mieux et le plus rapidement possible, et je reviens auprès du colonel pour charger. Mais les minutes ont tout modifié, l'attaque enrayée est remise au soir. Je vais à un capitaine de mitrailleuses de mes amis : il a les larmes aux yeux. Deux chefs de sections viennent d'être blessés à ses côtés ; je lui dis deux mots : un crâne saute près de moi. Ça cogne vraiment dur : du 105 fusant et percutant tape sans relâche sur nous. Un artilleur me crie : « Attention, venez ici ! » Heureux conseil, le 105 bouleverse la tranchée où j'étais : je suis seulement couvert de terre, les blessés crient : l'un d'eux se confesse en clamant ses fautes et meurt. Je fais du ministère tant que je puis. Je fais quelques pansements sans quitter

le colonel. Je me trouve absolument calme, mais le cœur navré : l'action m'empêche de penser à la mort qui fauche sans cesse autour de moi. Toute la journée, la lutte sans répit. Je suis plein de sang des blessés ou des morts. La nuit, mon ministère redouble d'intensité : je suis à la fois prêtre, soldat, médecin. Vers deux heures du matin, je me couche, épuisé, sur la terre. A quatre heures, quelle joie, Du C... tombe dans mes bras. Des hommes sont enfin revenus : 37 sur un bataillon ; les autres ont moins souffert, mais encore beaucoup quand même. Les officiers sont presque tous tués ou blessés. Avec le jour la lutte reprend mais nous ne quittons plus les tranchées ; nous recevons des bombes ou des obus sur le nez, encore des 105 et encore des 105. Mais c'est maintenant un autre régiment qui donne. Le soir, nous revenons en deuxième ligne sous les obus. Sur la plaine les blessés achèvent de mourir. Je m'étonne encore de n'être pas resté là-bas, et j'ai presque honte de n'être ni tué ni blessé. Vraiment le bon Dieu ne veut pas de moi et c'est bien humiliant. Priez du moins pour moi afin que bientôt, si Dieu le permet, je donne moi aussi ma vie pour la France un beau jour de pleine victoire.

Abbé JOSEPH G...,
sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Prêtre attaché au patronage du Bon-Conseil de Paris.

A Hébuterne

22 juin 1915. — Je sais que vous attendez des nouvelles. Dieu merci, tout va bien pour l'instant. L'opération, faite le jour même où je fus blessé, ayant bien réussi, aucune amputation n'aura lieu désormais, à moins de complication dans l'état de la blessure. Il n'y a pas eu d'infection. Depuis huit jours, j'ai le pied, tout au moins la partie non-atteinte, dans un plâtre m'entourant le bas de la jambe et l'extrémité du pied. Il n'y a plus qu'à laisser faire le temps. Ce sera, sans doute, un peu long, mais je me console en pensant que mes souffrances de chaque jour, bien légères cependant, peuvent aider quand même, au succès de nos armes et au salut de la France, si je les supporte généreusement.

Quant à la blessure au bras, elle se guérira plus vite. C'est un shrapnell qui est entré dans le bras au-dessus du coude, pour sortir à dix centimètres au-dessous. C'est miracle que les os n'aient pas été touchés. J'arrive presque déjà à tendre complètement le bras.

L'attaque du 17 juin, à Hébuterne, était décidée et préparée depuis longtemps. Je ne sais pour quelles raisons on la retardait de jour en jour, sans doute parce que notre action dépendait des

résultats obtenus du côté d'Arras. Nous attendions dans un calme parfait. Les hommes sachant le danger imminent venaient en grand nombre à l'église ; il y eut beaucoup de confessions et communions pendant les premiers jours du mois de juin. J'en étais quelque peu réconforté, et la confiance en nos hommes, que j'avais presque perdue, m'est vite revenue.

Nous partions pour les tranchées le 6 au soir, vers onze heures, l'attaque de l'infanterie devant avoir lieu à cinq heures le lendemain matin. Tout le monde était aussi calme que pour une relève ordinaire. Pourtant le canon, le nôtre surtout, grondait déjà bien fort. J'avais fait prendre aux premiers de mes hommes des outils de parc, pelles et pioches, pour déblayer les boyaux obstrués par les obus ennemis. Précaution inutile : les Allemands tiraient peu et fort mal. Nous sommes arrivés sans perte à la tranchée d'où nous devions partir à l'heure de l'attaque.

Il était minuit. Les hommes se munirent de sacs de terre et de boucliers, car notre mission était de creuser un boyau de communication entre notre première ligne et les tranchées allemandes qui allaient être prises, et cela au cours même de l'attaque afin d'éviter tout retour offensif de l'ennemi, en flanquant au plus vite la position conquise. De minuit à cinq heures, le bombardement fut terrible de part et d'autre. Les Allemands avaient plus d'artillerie que nous ; j'en avais bien l'im-

pression, et les hommes aussi. C'était à se demander si l'attaque pourrait avoir lieu. Vers quatre heures et demi pourtant, nos batteries prirent le dessus, et à cinq heures précis, au son un peu étouffé du clairon sonnant la charge, deux bataillons de mon régiment (d'autres attaquaient à gauche) se sont lancés sur les tranchées ennemies avec une ardeur admirable. Les Allemands, que le bombardement obligeait à se terrer, n'eurent pas le temps, — au moins en face de nous, — de se mettre sur la défensive. Leurs tranchées d'ailleurs étaient pulvérisées. Quel spectacle que celui d'une attaque chaudement menée ! Il faisait un beau soleil ; nos braves soldats, tous en bleu ciel, s'élançaient et bondissaient joyeux et insouciants du danger, sous les nuages de fumée jaune, bleue et verte des obus qui éclataient sans cesse. C'était splendide !... J'arrivai à mon tour, en plein champ de bataille, le bras gauche presque inerte. J'avais perdu mon sabre, mon bouclier ; je gardais mon calme et mon sang-froid, c'était l'important. Une fois placés dans l'alignement voulu, mes poilus se mirent au travail avec l'ardeur que vous devinez. Nous travaillions depuis une demi-heure, j'encourageais les uns et les autres, et je surveillais la besogne, quand on vint me dire de franchir la première ligne ennemie et de relier celle-ci avec leur seconde ligne également en notre possession. Nous plions bagage et je place à nouveau les travailleurs à l'endroit indiqué. Il s'agissait toujours de

flanquer la position conquise, pour prévenir une contre-attaque sur notre droite.

J'avais placé tout mon monde et je me promenais d'un bout à l'autre de la ligne, ravi de l'ardeur dont faisait preuve notre vaillante troupe et jouissant du magnifique aspect de ce champ de bataille que je découvrais presque en entier. C'est à ce moment que je me suis senti frappé au pied gauche; des hommes sont accourus et m'ont aidé à descendre dans la tranchée allemande. Ils m'ont fait un premier pansement, après avoir placé sous le pied, un morceau de bois, pour redresser le bout de pied qui pendait lamentablement. Pendant ce temps, mon ordonnance allait prévenir les brancardiers qui bravement sont venus me prendre, sous un feu violent d'artillerie. Je pleurais comme un enfant, non pas à cause de ma blessure, qui me faisait peu souffrir, mais plutôt de me voir hors de combat, obligé de quitter mes chers soldats et ce premier champ de bataille, où mon régiment s'est acquis un renom de bravoure et de gloire. « Ce sont des troupes d'élite », a dit d'eux un officier allemand prisonnier. Je vous avoue que je ne croyais pas nos hommes capables d'un tel élan. J'en suis fier, fier plus particulièrement de ceux qui m'étaient confiés et dont, hélas ! j'ignore jusqu'à présent le sort. Je sais seulement que l'artillerie ennemie a fait perdre au régiment, dans les jours qui suivirent, près de la moitié de son effectif.

Le trajet de la première ligne à la sortie de nos tranchées était périlleuse pour tous, mais aussi très laborieux pour les pauvres brancardiers qui me portaient.

G... me reçut au premier poste de secours. Il souffrait de me voir souffrir. C'est lui qui m'a donné les premiers soins en aidant le major à refaire mon premier pansement. Une automobile attendait pour me transporter à A... d'abord, puis à Amiens, où je suis arrivé vers deux heures de l'après-midi. J'étais opéré dès le soir, ce qui a permis d'éviter toute infection. Et maintenant je suis l'objet des soins les plus délicats et les plus attentifs. La clinique P... est très renommée à cause de cela, et aussi parce que c'est un des grands chirurgiens d'Amiens qui y opère. Il m'en a coûté de quitter le champ de bataille et je souhaite de rejoindre le plus tôt possible mes hommes; je m'étais attaché à eux et ils m'aimaient. Le docteur a qualifié un peu grièvement ma blessure au pied de cette sorte : fracture compliquée du tarse gauche. Mais encore une fois, car mon cœur aime à se laisser aller à la reconnaissance : *Deo gratias !* le pied est sauvé.

Père A. B...,
Sous-lieutenant au ...e d'infanterie [1].

1. Père de la Compagnie de Jésus.

LE PRÊTRE-BRANCARDIER

LE PRÊTRE-BRANCARDIER

Ce chapitre contient des lettres de prêtres-brancardiers et de prêtres-infirmiers. Leur tâche, à tous deux, n'est pas identique ; les uns la remplissent sur les champs de bataille et aux tranchées, les autres dans les ambulances et dans les hôpitaux. Toutefois, ils doivent aux corps des blessés les mêmes soins, à leurs souffrances la même sollicitude. L'abnégation est semblable chez celui qui ramasse et transporte et chez celui qui soigne, semblable aussi est le sens élevé du devoir, semblable le souci des âmes. Les uns et les autres sont de bons Samaritains.

Attaché au corps d'armée, à la division ou au régiment, le brancardier est directement en contact avec le soldat qu'il panse au poste de secours ou qu'il relève blessé sur les champs de bataille. Il le suit quand il monte à l'assaut, il s'enfouit avec lui dans le trou formé par l'obus pour lui donner les premiers soins et quand le soldat est tué, il va l'ensevelir. Parfois c'est aussi sa propre tombe qu'il creuse car une balle peut venir coucher près du mort celui qui vient l'enterrer.

Le prêtre brancardier se plaint souvent de n'être qu'un brancard. Il y a la manière d'être ce brancard et le prêtre l'a très vite apprise. Il n'avait pas reçu d'éducation spéciale pour ce rôle de brancardier ou d'infirmier ; il n'y était pas préparé. Sa vocation sacerdotale a suppléé en quelque sorte à son inexpérience. Habitué à soulager les âmes, à les consoler, à les guérir, il sut très aisément comment panser les corps et de quels soins les entourer.

« Un blessé qui fut ensuite amputé, éprouvait « en un point du pied une douleur aiguë que « calmait une légère friction de la main. Sa dame « infirmière lui donnait ce soulagement avec la « douce patience dont les femmes ont le privi- « lège. Mais un jour, elle vit un infirmier qui « la remplaçait dans ce soin, très fatiguant au « bout de quelques minutes, m'a-t-elle dit. Quand « l'infirmier sur un ordre se retira : « Eh bien ! « dit-elle à son blessé, vous avez de la chance, « les infirmiers sont maternels pour vous. » — « Madame, lui dit-il, c'est un prêtre[1]. » Le blessé trouvait la chose toute naturelle, comme le prêtre infirmier avait trouvé tout naturel de remplacer près du malade l'infirmière fatiguée. Chaque prêtre a répété la parole de saint Jean : « Credidimus caritati *», et la commente avec l'un d'entre eux : « Oui, j'ai confiance en l'efficacité de l'amour pour réaliser mon idéal sacerdotal parce qu'il me fera sortir de moi-même pour aller aux âmes. »*

Le bon Samaritain ramassait par pitié son prochain, victime des voleurs. Dans la pensée du prêtre, brancardier ou infirmier, au sentiment du devoir, à celui de la pitié, se mêle l'amour des âmes ; et l'humble tâche qu'il accomplit s'ennoblit encore.

1. Mgr Lavallée. *Revue Pratique d'Apologétique*, 15 mars 1915.

LES BRANCARDIERS

Dites bien que les *brancardiers* font tout leur devoir, simplement et sans phrases, toujours en première ligne entre les tranchées françaises et allemandes. Pour enlever les pauvres corps, il faut enjamber le parapet, s'affaler immédiatement à terre pour ne pas s'offrir en cible aux fusils ennemis; puis trouver le corps du brave tombé au champ d'honneur. Force est donc de ramper avec précaution, d'inspecter le terrain, qui cache quelquefois sous un amas de sable les restes du Français ou de l'Allemand ; heureux sommes-nous encore lorsque les fils de fer barbelés ne viennent pas entraver une besogne qu'il faut faire vite et prudemment, pour ne pas attirer l'attention des tranchées ennemies. Tout à coup, une clarté subite s'étend sur la vallée; les fusées éclairantes fouillent l'horizon. C'est le moment de faire le mort et d'attendre; enfin, chargés du triste fardeau qui dégage une odeur de cadavre, les deux brancardiers se hâtent vers la tranchée, où ils déposent le corps sur un brancard tout prêt. C'est ainsi qu'ils risquent sans cesse leur vie, sans se

croire pour cela des héros, car ils savent que les chers petits combattants méritent mille fois plus qu'eux la reconnaissance de la Patrie. Toutefois, nous sommes heureux de nous entendre dire par ces braves eux-mêmes qu'ils préfèrent leur besogne à la nôtre. C'est une parole qui nous venge amplement des sarcasmes des esprits mal faits, qui ne voient partout que des embusqués, embusqués eux-mêmes le plus souvent, et simples spectateurs des événements !

Relever les morts, c'est bien, mais il faut aussi leur donner une sépulture convenable, et nous voilà constitués fossoyeurs. Nous voyez-vous armés de pelles et de pioches ? Si l'habitude manque, on s'y fait vite. En creusant une tombe, on se rappelle l'exemple des moines de jadis clouant chaque jour leur cercueil, pour préparer ainsi leur dernière demeure !

En ce qui me concerne, par exemple, je vous avoue que les larmes me montent aux yeux, surtout lorsque nous sortons des poches des malheureux soldats les reliques à garder pour leurs familles : lettres, photographies, etc. Il faut enlever et examiner tout cela, que les objets appartiennent aux Français ou aux Allemands, peu importe. Nous tenons la place des êtres chéris pour qui tout cela doit demeurer relique sacrée ; nous recueillons tout avec un pieux respect.

Voulez-vous avoir une idée de notre lieu de repos ? Figurez-vous d'immenses carrières très

profondes dont je ne dois pas dire le nom. On a construit tout au fond des espèces de cahutes ou *cagnas*, rappelant un peu les demeures des charbonniers au milieu des bois; un peu de paille hachée sert de couchette ; une d'entre elles, un peu plus soignée, sert de *chapelle*.

Les voûtes ne dépassent guère le sommet de la tête et les gestes du *Dominus vobiscum* sont presque arrêtés par la paroi qui fait face. La voix du canon, toute proche, remplace l'orgue de la cathédrale ; instinctivement, la pensée se reporte à ces temps troublés où les prêtres célébraient le Saint Sacrifice dans les catacombes de la primitive Eglise, ou dans les souterrains des landes bretonnes. Néanmoins, la consécration rend le Dieu des armées tout près de nous; et, s'il faut mourir pour la Patrie, on a la consolation de se dire que la Justice divine sera miséricordieuse pour ceux qui succombent après de tels sacrifices. Il faudrait des pages et des pages pour décrire toutes nos impressions. Que ce simple aperçu de notre apostolat de *brancardiers* console le cœur de notre évêque, en lui rappelant que ses prêtres se dévouent de tout leur cœur pour la libération du territoire français et la grandeur de la Patrie.

Abbé Louis G... [1].

1. Curé de Chitry-les-Mines (Nièvre).

ÉPISODES

En Lorraine

J'ai été affecté par l'administration militaire à une ambulance des services de santé dont le devoir est d'être à quelques kilomètres du champ de bataille, pour procurer les premiers soins aux blessés. Celle à laquelle j'appartiens comprend six médecins et cinquante infirmiers dont je suis le seul prêtre.

Le 15 août, un train spécial, formé en gare de Châteauroux, partait à une heure du matin et nous emmenait vers une destination inconnue. Le lendemain, à dix heures, nous étions en gare de Nancy. La splendide capitale de la Lorraine fut notre séjour jusqu'au 24.

C'est alors que vint un ordre de nous rendre à vingt kilomètres de la frontière. Ce fut sous un soleil ardent que nous atteignîmes les hauteurs qui dominent l'immense plaine de Metz, alors toute dorée par les épis mûrs des blés.

Les canons français lançaient la mitraille, le

feu et la mort. Qui n'a pas entendu ce grondement sinistre ne peut se faire une idée des émotions indicibles que l'on ressent. Il était cinq heures du soir ; une compagnie décimée de l'un de nos régiments descendait lentement la côte.

Quels visages lassés ! quelles paroles d'une tristesse inexprimable ! Un sergent conduisait ces malheureux qui avaient soutenu toute la journée le choc de l'ennemi plus nombreux et subi la rafale des boulets. Des pauvres gens chassés par l'incendie, apeurés, racontaient, en passant, les méfaits des Allemands.

Nomény était en flammes. Une fumée noire s'élevait vers le ciel à quelques kilomètres audessus des hauteurs environnantes.

Quel spectacle terrifiant ! Les voitures d'ambulances régimentaires arrivaient remplies de blessés. La mairie, l'église, l'ambulance de B... où nous parvenions, se remplissaient de soldats, aux membres saignants, pantelants.

Avec tout le courage et le dévouement dont nous étions capables, nous avons soigné ces héroïques victimes toute la nuit ; et toute la nuit, le service fort bien organisé des automobiles de Nancy envoya chercher nos blessés, pour les conduire dans les hôpitaux voisins. Que de cris, de confidences intimes il fallut entendre ! Que de paroles de consolation, d'encouragement et de pardon il fallut prononcer ! Pendant deux jours et deux nuits, notre ambulance fut ainsi le théâtre

de ces douleurs et de ce spectacle lamentable auquel nos yeux avaient peine à s'accoutumer.

Le dimanche, nous étions installés au château de M..., petite paroisse voisine de B... Il n'y avait plus de prêtre.

Je fis l'office de curé deux dimanches consécutifs, jusqu'au 5 septembre, journée remarquable par le bombardement des crêtes environnantes. Les obus prussiens tombaient à quelques centaines de mètres de l'église où je disais la messe.

Comme l'ennemi menaçait de prendre la colline où nous nous trouvions, l'ordre vint d'aller à F..., où l'ambulance resta quinze jours à soigner des blessés et des malades.

P... ayant un hôpital très confortable, l'ambulance y fut transférée, et depuis le mois de septembre, nous y sommes installés. C'est là que j'ai continué à remplir mes fonctions d'infirmier auxquelles se joignent celles d'aumônier de l'hôpital et d'auxiliaire du curé de la paroisse.

Journellement je suis témoin de bien des douleurs, des angoisses de toutes sortes, mais aussi d'un dévouement inlassable de la part de ces religieuses qui sont la providence des pauvres soldats qu'elles entourent de soins maternels, et leur rendent leurs souffrances plus supportables par de bonnes et chrétiennes paroles.

Cette guerre aura sans doute causé des ennuis, des horreurs, des crimes sans précédent ; mais elle aura aussi suscité des énergies, des héroïsmes

d'une beauté et d'une grandeur dont nous pouvons être fiers.

Quand finira cette guerre ? Dieu seul le sait. Toutes les prévisions, tous les calculs ont été jusqu'ici déjoués.

Quoi qu'il en soit, ne cessons d'élever nos pensées et nos cœurs vers Dieu qui nous fait expier tant de crimes commis, tant de blasphèmes contre sa majesté infinie, tant de reniements, de mépris de ses lois les plus saintes, et qui saura, à son heure, nous récompenser de nos sacrifices et de nos mérites.

Abbé G... [1].

La bataille de Nancy

Après huit jours de marche en Lorraine, par Notre-Dame-de-Sion, mon ambulance de territoriale arrivait à Nancy au lendemain de la retraite de Morhange. L'urgence la fit affecter à la réserve de Nancy même. Elle devait se maintenir sur la ligne de combat du ...ᵉ corps, à l'est du Couronné, pendant toute la bataille, du 25 août au 12 septembre. La conduite de nos majors et de toute la formation fut digne de l'honneur qui nous était fait et mérite d'être signalée.

La besogne était considérable, car le succès de la contre-attaque française du 25 août venait de

1. Curé de Saivres (Vienne).

coûter très cher. Notre ...e division, spécialement, plus éprouvée que son active, « la division de fer », placée sur notre droite, vers Lunéville, avait laissé une énorme quantité de blessés, en avant des bourgs de C... et de G... Nous nous installâmes hâtivement à trois kilomètres en arrière, à B..., qui n'est qu'à quinze kilomètres à peine de Nancy. De concert avec les autres ambulances, — et mieux même qu'aucune autre, car chez nous personne ne prit de repos, — deux jours et deux nuits, majors et infirmiers, nous prodiguâmes nos soins, derrière l'artillerie qui achevait la victoire.

Cependant, entre les deux fronts, beaucoup de blessés gisaient encore, que les brancardiers divisionnaires ne parvenaient pas à relever. Le 27 plusieurs d'entre nous, un major et huit infirmiers, dont cinq prêtres, s'offrirent à aller jusqu'à la partie avancée du champ de bataille. Dans l'expédition je représentais le Berry. J'eus donc la joie inespérée de relever quelques Français, et même un brave Bavarois qui nous avertit du danger : les batteries allemandes allaient nous envoyer trois volées de chacune quatre obus..., sans toucher un blessé, ni même un infirmier.

Le 27, sans le savoir, ni le vouloir, nous collaborions avec notre admirable artillerie. Dès leurs premiers coups elle repérait les pièces criminelles, et leur taillait une besogne plus élevée.., ou plus pressée.

Le lendemain, cependant, nous devions nous replier, une fois nos blessés évacués. Et le champ de bataille du 25 allait entendre encore pendant plusieurs jours des appels combien déchirants !

A L..., du moins, trois kilomètres plus en arrière, pendant deux semaines, les six majors, les deux officiers, les quarante infirmiers que nous sommes, avec les vingt hommes du train qui conduisait notre matériel, tous nous avons concouru à soigner les blessés qui nous étaient amenés. Les 5, 6, 7, 8 septembre, ce fut, comme au début, sans presque une heure de repos de la part de personne. L'artillerie lourde allemande, éclairée par ses ballons obstinés et ses sinistres avions, faisait de cruels ravages, moins nombreux, mais plus graves que les mitrailleuses d'août.

Mais les hauteurs d'Amance, à notre gauche, et celles d'Haraucourt à notre droite tenaient bon. Et quoique moins exposés, dans la plaine, nous faisions de même ; pendant les deux derniers jours nos voitures restèrent toutes attelées, sans que nous utilisions la permission de partir. Nous constations un tel courage chez les blessés, — surtout chez les chasseurs et les artilleurs, — que nous voulions rester le plus près possible de leurs lignes. Tous supportaient les extractions et les pansements sans se plaindre et ils offraient, dans l'ensemble, un spectacle encore plus réconfortant qu'émouvant. Nous échangions avec eux nos espoirs de la victoire prochaine, de leur guérison que

nos majors estimaient certaine, neuf fois sur dix — même dans des cas très graves, la perte de sang étant faible avant le pansement, — et aussi nos espoirs de l'au-delà. Plusieurs me demandèrent spontanément les derniers sacrements ; et j'eus la grande consolation de les leur donner, avec mes confrères de l'Anjou, de la Touraine et du Poitou, car nous sommes heureux de nous trouver douze prêtres à l'ambulance 4 de la ...ᵉ division.

Nous regrettons de n'avoir pas vu notre division propre, ni même notre corps d'armée, sauf quelques bataillons, — par exemple une partie du ...ᵉ, — descendant de R..., près d'Haraucourt, qu'il a illustré et sauvé, par sa belle défense, lors de l'invasion du 23 août. Mais nous retiendrons précieusement l'heureux souvenir de notre petite collaboration avec le ...ᵉ corps, dans la bataille du Couronné de Nancy.

Depuis, lorsque la ...ᵉ division fut partie pour le Nord, — après une retraite de quinze jours à la Chartreuse de Bosserville, — nous devînmes premier échelon d'évacuation (principalement pour une partie du ...ᵉ corps, en Meurthe-et-Moselle, et aussi pour une partie du ...ᵉ, dans la Meuse), à Varangéville, au pied des mêmes hauteurs d'Haraucourt et de Rambétant.

Là, je découvris des tombes de berrichons et d'amis.

Dans l'église de Varangéville, dont les vitraux

du XVIe siècle sont à moitié tombés sous le bombardement suprême du 10 septembre, — l'adieu exaspéré que l'ennemi nous lança, jusqu'à Nancy, — j'ai le bonheur de dire la messe chaque matin et de contribuer à la célébration des offices. L'assistance des fidèles y a toujours été considérable, — plus forte qu'elle ne fut jamais, nous dit-on, de même qu'à Saint-Nicolas-du-Port, de l'autre côté des ponts de la Meurthe, — et l'assistance des militaires très convenable. La foi des soldats, tous le constatent, croît en proportion du danger qu'ils courent.

Veuillez me permettre, en terminant cette bien longue lettre, de vous rapporter que j'ai vu et « vénéré », à la cure de Varangéville, un chapelet de corde, fait, dans une tranchée, par un jeune soldat du ...^e de ligne, les nœuds représentant exactement, à distance voulue, les *Pater* et les *Ave*... La corde édifiante est aux trois quarts usée, car elle a beaucoup servi, chaque jour de la défense du Couronné. « Tous les hommes de la section se la passaient à tour de rôle, pour dire un « *Je vous salue, Marie* », a simplement raconté le brave soldat, qui vint chez monsieur le curé (d'ailleurs mobilisé) demander, en échange de sa relique, un chapelet solide, pour le dire sur la frontière du Nord... Il apportait, de plus, huit francs, le « prêt[1] » de son sergent, blessé à mort, que celui-ci lui avait

1. Solde des sous-officiers et soldats.

dit de prendre dans sa poche, avec mission de faire dire des messes à son intention, et cinq francs de cotisations pour faire brûler des cierges devant la Sainte Vierge et la Bienheureuse Jeanne d'Arc...

Abbé Eugène J... [1].

La Marne

Vous n'ignorez rien de notre pénible retraite ; après plusieurs jours de marche forcée, nous repassions la Marne au pont de Dormans le 4 septembre ; nous étions alors régiment d'arrière-garde et l'ennemi nous suivait de si près que le 5, au matin, nous fûmes obligés de faire demi-tour et de livrer combat près du village de G... La matinée fut chaude. Très inférieurs en nombre, nous dûmes céder la place après plusieurs heures de véritable carnage, et trois de mes meilleurs compagnons, anciens comme moi du ...°, sont tombés là sous mes yeux. En me repliant dans la direction des troupes françaises, j'eus la consolation de pouvoir assister plusieurs mourants et de panser plusieurs blessés ; je pus même en ramener quelques-uns à la mairie de G..., mais là, nous fûmes cernés par les uhlans et ne pûmes échapper que grâce à la présence d'esprit de l'institutrice communale, Mme Augé, qui, nous indi-

1. Curé de Subligny (Cher).

quant un sentier, nous fit gagner le bois sous le feu d'une patrouille.

Dans ce bois d'Esternay, nous y sommes restés, les 5 et 6 septembre, tapis tous deux dans un ravin, à deux cents mètres de la route où défilaient les brigades allemandes, avec comme provisions, sept biscuits et un bidon d'eau! Inutile de vous dire que je n'ai jamais fait de plus salutaire retraite.

Le 7 au soir, mon compagnon se confessa, et le 8 au matin, décidés à nous rendre, faute de vivres, nous fîmes ensemble, avec grande piété, la communion spirituelle.

Pendant ces trois jours, la lutte avait été terrible entre Esternay, Montmirail et Vauchamps. Les troupes françaises avaient repris l'avantage et au lieu d'être recueillis à la lisière du bois, par les soldats du Kaiser, nous le fûmes par le 8e de ligne français, avec lequel nous remontâmes jusqu'à Reims en nous battant deux ou trois fois.

Le 14 septembre nous sommes devant Reims, la cathédrale est debout et le drapeau qui flotte sur l'une des tours est français ; là, nous retrouvons le ...e, nous reprenons rang parmi les siens et remontons jusqu'à H... ; nous traversons C... où j'embrasse en passant l'abbé René C..., vicaire à Poissy, que j'ai connu à la caserne et qui est là grièvement blessé, mais plein de courage et ne semblant pas se douter qu'il n'a plus que quelques jours à vivre. Le 17, nous nous battons

sur les bords du canal qui relie l'Aisne à la Marne ; mon cher compagnon de route, René L... tombe grièvement atteint ; je le rejoins sous les balles, lui donne l'absolution et regagne mon poste sans pouvoir l'enlever, tant la fusillade est vive ; qu'est-il devenu : nul n'a pu le dire encore à sa pauvre mère désolée. Le 17 au soir, je gagne une tranchée de première ligne, j'y reste dix jours et, le 27, la tranchée ayant été tournée, je reçois en l'évacuant une balle à la poitrine. Resté plusieurs heures sur le champ de bataille au milieu des morts et des blessés, je fis généreusement à Dieu le sacrifice de ma vie, mais l'heure n'était pas arrivée pour moi : pansé à la ferme du L..., si tristement célèbre maintenant, je fus évacué sur H..., puis sur P... ; de là je fus dirigé avec les grands blessés non transportables à l'ambulance du château de S..., que je quittai sept jours plus tard pour gagner après quarante-neuf heures de voyage Tulle en Corrèze...

Telle est mon histoire ; elle est bien simple, elle ne comporte ni décoration, ni citation à l'ordre du jour, mais elle est celle d'un de vos prêtres et à ce titre elle ne peut manquer de vous intéresser.

Abbé René D... [1].

1. Curé de Saint-Remy de Dieppe.

En Novembre 1914.

On s'habitue au « rata » et à la vie des « camps ». Marches, contre-marches, étapes forcées, vie au grand air, fatigues, coucher sur la paille ou à la « belle étoile », uniquement abrités par la grande tente du ciel ; tout cela, le troupier, quel qu'il soit, à quelque arme qu'il appartienne, le connaît en campagne. Jusqu'ici Mouzon, Vouziers, Challeronges, Suippes, Châlons, ont été les grands centres où nous avons soigné, jour et nuit, des milliers de blessés. A Châlons, l'élément « Boche » a toujours dominé. Actuellement nous suivons la *colossale* armée du Nord. Quel service consolant ne fait-on pas auprès de ces chers blessés ou agonisants ou morts !... Après avoir pansé les plaies du corps, on panse celles de l'âme ; on ferme à jamais des yeux dont le dernier regard allait cependant à cette mère, à cette femme, à ces petits chérubins de cette région lointaine qu'on appelle « le pays ».

Puis, sur le champ de bataille, quand brancardiers et hommes du génie n'y suffisent pas, quand, par mégarde, ils ont oublié quelques cadavres, il faut se faire fossoyeurs ; on plante une croix façonnée à la hâte ; on récite une suprême prière ; un chapelet trouvé dans quelque poche de mort est attaché aux bras de la croix et on part, le cœur

gros et les yeux humides de larmes. Comme témoins de cette besogne, quelques rares camarades; comme officiant un prêtre en capote ; comme encensements, les spirales de fumée d'obus éclatés, tout près, qui montent lentement vers le ciel.

Matin et soir, jour et nuit, le canon gronde dans un bruit d'enfer. Quel tonnerre assourdissant que celui occasionné par des centaines de canons de tout calibre crachant ensemble, de toutes les crêtes, une mitraille meurtrière sur cet « océan d'hommes » que s'appelle un front d'armée ! Et la fusillade des tranchées ! Et les mitrailleuses ! Et les autos blindées mitrailleuses ! Feu partout, feu de partout ; feu dans la terre (mines, explosifs, mélinite) ; feu sur la terre (feu des tranchées, des coteaux, bois, fermes, villages incendiés) ; feu dans le ciel (tir aux aéroplanes qui nous arrosent de leurs bombes)... Puis, le grondement et son appareil sinistre se déplacent ; c'est le silence relatif ; c'est le cimetière ; des bandes de corbeaux arrivent pour la curée. Que c'est triste, la guerre !

Le service des blessés se fait d'une façon admirable. Rares sont ceux, je crois, qui partent sans absolution. Sur le front du combat, ils ont l'absolution, sinon individuelle, du moins globale des prêtres combattants. Hélas ! combien de tués ! Puis, ce sont les prêtres brancardiers qui les ramassent sur le champ de bataille ; l'absolution se donne fréquemment, au coin d'un bois, sous un repli de terrain. Il y a des prêtres dans les

ambulances des postes de secours ; puis les automobiles ambulances les passent aux ambulances du premier ou du deuxième échelon, ou d'évacuation. Là, encore des prêtres, porteurs de grâces célestes. On confie ces chers enfants aux prêtres des divers trains sanitaires, qui les passent à leurs confrères des divers hôpitaux de province. La grâce de Dieu est toujours à la portée de nos chers blessés et ils l'acceptent avec bonheur...

Nous avons pu célébrer ici les offices du Rosaire. Hier (jour de la Toussaint), dans notre détachement : ambulanciers, artilleurs, génie, chasseurs, remonte mobile et « tringlots », environ quatre cent cinquante hommes ont communié. Que c'est beau ! Il est vrai que nous sommes au milieu de Bretons, Vendéens et Nantais...

J'écrirai souvent. Si donc, pendant de longs jours, vous n'avez rien reçu de moi c'est que la poste ou plutôt le service militaire postal sera cause de ce retard ; ou bien, c'est que j'aurai été fait prisonnier (la 2e ambulance du ...e corps, prisonnière en Belgique, fut relâchée un mois plus tard ; elle nous revenait il n'y a pas longtemps) ; ou bien, et ce sera plutôt ceci, c'est que comme mes aînés, je serai couché là-bas, très loin, après avoir essayé de faire mon devoir, attendant le réconfort et l'aumône d'un *De profundis*.

Abbé Pierre R...[1].

1. Curé de Gourbit (Ariège).

Ypres

Sur la route d'Ypres. Une longue route, presque droite, pavée ou qui fut pavée, avec une bordure d'arbres au feuillage fin, émondé en touffes. Ces arbres ont l'air de sentinelles, surveillant les moulins à vent dont les grands gestes tournants semblent des gestes d'espions. Ces paysages ne sont guère intéressants que par découpures, mis par morceaux en tableaux flamands : ils n'ont pas une beauté large, une beauté d'ensemble. Un ciel gris, dans la tonalité des émotions, d'une couleur qui convient aux ruines. Un canal allonge son ruban près du ruban de la route. Une rivière de rien, l'Yser, mais sur laquelle le regard s'attarde comme si elle portait encore le reflet des combats. Pas de forêts, pas d'ondulations, pas de lisières nulle part. Des prairies où les vaches rousses font des taches ; les houblons grimpant le long des perches penchées. Rien de mystique ne se dégage de cette plaine au bout de laquelle pourtant Bruges est née ; rien de tragique non plus dans cette terre où les croix héroïques s'élèvent auprès des épis. Nul sol ne semblait moins préparé aux fièvres de la guerre.

Et là cependant, à mesure qu'on avance, on découvre la guerre maîtresse. Voici les soldats cantonnés dans les fermes ; les autos chargés sur les

routes; un beau camp de cavalerie anglaise sous des arbres; des troupes en mouvement; puis des trous d'obus, Poperinghe avec des maisons abattues, Wlamertinge avec son église détruite; des abris de repos, des tranchées, des fils de fer, et, tout à coup, donnant un choc au cœur, Ypres ruinée.

. . . .

Ypres! On devrait prier dans cette ville comme dans un temple : elle est un reliquaire, une relique. On entre comme de plain-pied, avec un égal respect, des ruines d'une maison dans les ruines d'une église, des ruines de l'église dans les ruines des Halles. Tout est sacré.

A la lettre, pas une maison qui ne soit atteinte, percée, criblée, éventrée, sans portes, sans fenêtres, sans toits. Des débris de murs; des amoncellements de pierres; ici une colonne brisée, là un portique; partout les stigmates des obus.

Ils ont détruit pour détruire. Il n'y a pas d'excuse à une telle dévastation. Les églises, les halles, les échopes, les petites maisons des petits commerçants, pourquoi s'être acharné contre tout cela? Il n'y a pas de raison stratégique qui tienne. Pourquoi cette rage contre une ville belge, la ville d'un peuple mêlé à la guerre malgré soi, à qui on ne prétendait demander qu'un passage, à qui on ne peut reprocher que d'avoir été loyal jusqu'au sacrifice? C'est la rage, c'est la haine, c'est la folie. C'est satanique.

On a prononcé mille fois le nom de Pompéi à propos d'Ypres. Il revient invisiblement sur les lèvres. Mais il devait y avoir à Pompéi plus de choses respectées. On a trouvé de jolies statuettes intactes ; on n'en trouvera pas à Ypres. Et puis, Pompéi, c'était la force naturelle ; c'était le volcan : c'était la terre en enfantement de quelque chose ; c'était sur l'horizon encore une beauté que pouvait contempler Pline ; c'était la cendre chaude, sortie des entrailles de la terre, et tombant comme un voile sur la cité. A Ypres, l'œuvre de l'homme contre l'homme, la brutalité humaine contre la justice et contre la beauté ; les obus lourds du métal teuton, chaque obus cherchant sa maison, guidé par une volonté humaine, l'œuvre de la science en révolte contre l'humanité et contre l'art. Pas d'excuse. Rien que de l'horreur. Il n'y a qu'un mot qui explique tout : le péché. Ce mot me hante comme une obsession. Et sentant que Dieu seul a le pouvoir de pardonner, l'acte de contrition monte de mon cœur à mes lèvres avec un sanglot.

De grands trous de toutes parts, en bas, en haut, en bas dans les rues, en haut sur les murs. Dans ce qui fut les maisons, les restes de ce qui fut la vie : une table encore servie, un comptoir avec des bouteilles, des rayons d'épicerie, des ateliers, les mille objets usuels, quelques rideaux, des débris de lits, des dentelles, un piano. Et je songe : « il y eut là un foyer, un nid de tendresses et d'espoirs ; il y avait des vieux qui regardaient des

enfants croître en disant : ils prendront notre place, ils auront plus de confort, plus de bonheur que nous ». Où sont-ils tous, grands et petits ? Tout à l'heure, un homme nous dira : « J'ai pu obtenir la permission de rester dans cette maison qui est mienne ; mon fils a été tué, et il repose là-bas. » Et sa jeune fille ajoutera en coupant une rose pour nous : « Voyez-vous, on ne peut pas se séparer de ce qu'on a planté. »

De ce qu'on a planté ! Et toutes ces maisons c'étaient des espérances, des affections enracinées. Et tout est désert, tout. Ou bien leurs corps sont sous ces décombres, ou bien ils sont partis et ils ne reverront plus rien de ce qu'ils ont aimé. Oh ! cette impression de solitude dans les ruines ! A Pompéi, il y a une ville nouvelle sur l'autre, il y a le va-et-vient banal des touristes, le bavardage des guides ; il y a ceux qui vivent par les ruines, il y a l'or qu'on tire des pierres. Ici, rien, personne... Cette grande place des halles, solitude. Cette longue rue entre les maisons ruinées, solitude. Le regard s'y perd ; on a comme le besoin de fermer les yeux. Est-ce un rêve ?

C'est la réalité. Le canon tonne. Ce reste de mur, ce portique sous lequel on passe, cela ne va-t-il pas recevoir le dernier choc ? Hier, ce matin, ils ont encore tiré là. Quelques coups par jour, presque rien. Mais puisque leur domination est établie sur des ruines, il faut bien qu'ils l'affirment.

Que de symboles, simples, presque stupides,

mais véridiques, surgissent dans l'esprit. On songe à la force conquérante qu'ils avaient accumulée ; et voilà à quoi elle a servi, à quoi elle sert : à détruire Ypres, à abattre les beaux palais et les églises, à abattre maintenant les pans de murs désertés. Ces gens se battent comme des gens en faillite. Leurs immenses espoirs sont plus ruinés que cette ville ; ils n'ont plus qu'à faire résonner l'écho stérile de leur puissance déchue dans la solitude morale où ils se sont enclos, parmi les ruines de leurs projets vaincus.

Quelqu'un demande, près de moi : « Que fera-t-on de ces ruines après la guerre. » Et je réponds comme machinalement : « Un musée. Et l'on mettra à l'entrée : Kultur. » C'est l'invariable pensée de tous devant de telles dévastations......

S'il y a quelque ironie en moi, elle ne dure pas l'espace d'une seconde. Elle est glacée par ma visite aux églises. J'ai les pleurs dans les yeux. On dirait qu'une main gantelée de fer m'étreint le cœur ; j'ai peine à respirer ; je me sens pâlir ; j'ai mal physiquement ; j'ai mal jusqu'à l'âme. Je voudrais n'être pas entré ; je voudrais n'avoir pas vu. Ce sont les versets terribles de l'Ecriture qui sont debout.

Il faut pousser des restes de portes qui tremblent, ou monter sur des amoncellements de pierres et passer par des brèches faites dans les murs. Plus d'autel, un petit tas de pierre ou de marbre ; des colonnes brisées et gisant à terre ; toutes les

pierres d'un pilier déboîtées et précipitées les unes contre les autres, telle une pile de gros sous renversés ; les vitraux en poussière ; les plombs fondus ; les grillages des tribunes édentés ; les tuyaux d'orgue tordus ; le buffet suspendu en l'air ; presque toutes les statues jetées à bas, comme dans une profanation : ici un bras, ici une jambe, ici un torse, ici une tête. De si singuliers hasards : ce saint à béquille, jeté à terre, comme un infirme que la main méchante d'un enfant aurait poussé. Dans les bras de la Vierge, un Enfant-Jésus avec la figure coupée en deux ; ailleurs, une de ses mains a les doigts arrachés, l'autre encore porte le monde: il sourit, d'un sourire si triste ! Une Vierge a un trou dans la tempe ; un saint Roch porte une plaie véridique, et son chien a la patte cassée. Il y a un détail nouveau et surprenant avec chaque statue. Devant le chœur, un monceau de ruines ; des débris de bois doré et sculpté ; un dais debout mais lamentable, plus triste encore par l'évocation des processions triomphales. Tout ce qu'on peut imaginer de désastreux est réalisé. Les églises ont été touchées avec acharnement. Sur le mur du fond, un saint Martin continue à couper son manteau ; on dirait qu'il pense à couvrir le scandale de l'église en ruines, l'affreuse nudité de cette dévastation. Entre trois colonnettes, une Vierge fine, elle seule, est restée intacte. Et entre deux piliers, tout à terre, un peu dans l'ombre, un Christ flagellé continue à subir son martyre.

Les tableaux sont troués ; et voici un beau triptyque d'une peinture sur bois qui tend ses volets penchés, comme deux ailes blessées.

L'émotion morale domine les impressions physiques. Toutes ces choses sautent aux yeux plutôt qu'on ne s'applique à les regarder. L'esprit est absorbé par cette unique pensée : « Voilà la maison de Dieu ! »

Partout, les églises sont les plus atteintes, les premières atteintes. Déjà à Dunkerque, Saint-Martin, Saint-Eloi ; déjà à Wlamertinge, à Elwerdinge, rien que des pans de murs. Dieu n'est pas hors d'atteinte de cette guerre entre les humains. Et son cœur est encore plus blessé que ses églises. Son cœur qui est tout amour doit tant souffrir de toute cette haine, son cœur pacifique et qui voulait la fraternité entre les hommes ; son cœur qui aime la vie...

Hier, en entrant dans la petite église de Cappel, j'avais eu l'impression si forte de la beauté, du sens de nos églises. Je me disais : « le Dieu, auteur de la nature, le Dieu dont je sentais tout à l'heure la puissance en traversant les champs embaumés, sous le ciel clair, ce Dieu serait trop grand et inaccessible. Il s'est enfermé sous ces voûtes que mon regard mesure ; Il est dans ce tabernacle, dans l'hostie. Je puis l'étreindre et l'embrasser. Je puis m'approcher et me faire entendre. Et j'aimais tous les symboles de cette église : l'autel pour les sacrifices, la table pour les com-

munions, les statues pour les prières filiales et confiantes, la chaire pour l'enseignement, les confessionnaux pour les pardons... » Tout dans les moindres détails avait un sens de lumière et de consolation.

Et aujourd'hui, ces églises dévastées. L'homme s'est rué sur la maison où Dieu lui donnait rendez-vous. Ce dont il a besoin est là, et il le brise entre ses mains. C'est le crime des crimes. J'ai le vertige à regarder au fond de cette pensée.

Je voudrais que tous ceux qui se révoltent contre Dieu et le blasphèment à cause de cette guerre fussent là. Ils n'oseraient plus accuser Dieu en le voyant la première victime. Ils sentiraient violemment que la guerre est l'œuvre de l'esprit du mal contre tout ce qui est de Dieu. S'il y a de l'héroïsme et de la beauté, c'est qu'il y a les défenseurs du divin, c'est qu'il y a les puissances divines de l'homme dressées dans la lutte, c'est qu'il y a la sublime puissance qu'a Dieu de tirer le bien du mal. Comme tout à l'heure les fleurs que je voyais à travers les ruines me paraissaient encore un triomphe de la vie au milieu de la mort, ainsi tant d'héroïques sacrifices sont l'affirmation de la beauté parmi les horreurs épandues par l'esprit du mal. L'esprit du mal ! on sent ici qu'il est autre chose qu'une abstraction, il est un être vivant, et agissant par méthode.

Dieu est donc la première victime. Sa maison est exposée aux mêmes ruines qui menacent les

nôtres. Il entre dans toutes nos peines. Et c'est pourquoi nous pouvons venir Lui demander consolation pour des peines qu'il connaît bien. Et il faut aussi entrer en compassion avec les peines de son divin Cœur. Nul d'entre nous n'aura autant mesuré la profondeur des détresses où est plongé le monde ; nul n'en aura autant souffert ; et nul n'en souhaite plus que Lui la fin. S'il souffre et laisse souffrir, c'est sans doute que tout dans le monde ne s'est pas encore ouvert à sa miséricorde...

Sur la route du retour, une petite maison de briques rouges. On est étonné de la voir sans blessures. Elle est habitée par l'homme dont je parlais et qui a eu son fils tué dans la bataille d'Ypres. Il nous appelle. Il offre au colonel des fleurs, des roses, des roses d'Ypres. En effet, dans le jardin voici les roses blanches, les roses rouges fleuries malgré la détresse, attestant l'invincible puissance de la vie. « Prenez, dit l'homme, c'est un honneur qu'un Français accepte mes fleurs. » Et il a un bon sourire, de la vibration dans la voix. Sa jeune fille offre avec lui des roses qu'elle a greffées elle-même, il y a dans ses yeux la joie de faire plaisir. Ces deux créatures, à la sortie d'Ypres, me symbolisent la permanence de la Bonté.

Après cela, nous croisons les régiments d'Anglais allant aux tranchées, les autos de ravitaillement, les voitures chargées du mobilier des dernières gens qui émigrent ; puis on retrouve les maisons intactes et habitées. Mais les yeux sont

encore attachés aux ruines d'Ypres; et on sent qu'à mesure que l'on s'éloigne de la vision terrifiante, on s'éloigne de la vérité devant laquelle il faudrait vivre jusqu'à ce que soit venue l'heure de la justice, l'heure de la victoire réparatrice.

Abbé Philippe P... [1].

Poperinghe

Cette semaine, j'ai été malade à mourir : le médecin-chef m'a vacciné quatre fois contre la typhoïde ; les trois premières piqûres m'ont fait souffrir, mais ce n'était rien en comparaison de la dernière. Il paraît que j'ai beaucoup changé, et que, si je retourne à Ouroux, mes paroissiens ne me reconnaîtront plus. Dieu veuille que j'y retourne, et que ce soit avant de trop longs mois !

Vous devez savoir maintenant que je ne suis plus en France, mais en Belgique, depuis le 26 avril. A notre arrivée à Poperinghe, nous avons été sérieusement bombardés. Pendant la nuit, les obus tombaient si près de nous que nous en trouvions les éclats, au réveil, dans la cour de la ferme où nous étions campés.

Il y a une dizaine de jours, j'avais été commissionné pour me rendre à l'ambulance et à l'hôpi-

1. Cf. *Revue d'Apologétique*, t. XXI, p. 44.

tal. A peine arrivé à l'hôpital, un obus éclate avec fracas ; aussitôt je vois, peu à peu, le personnel disparaître, comme par enchantement, car les obus se succédaient et l'on se réfugiait dans les caves. Abandonné à mon sort, je quitte donc l'hôpital, et je vois les voitures et les automobiles filer à toute vitesse. Il n'y avait plus personne dans les rues ; les persiennes étaient partout fermées. J'eus un instant de frayeur, car je me disais : si je tombe simplement blessé, il n'y aura personne pour me ramasser sur le chemin. Je n'ai pas été lent, je vous l'assure, à sortir de la ville ; mais le caporal qui m'accompagnait, et le cocher, avec sa voiture, avaient pris la fuite. J'ai dû faire trois kilomètres à pied, pendant que les obus éclataient autour de moi. Depuis ce jour-là, je l'avoue, je ne fais plus attention à rien ; les *taubes* viennent nous visiter matin et soir, presque chaque jour, et pendant deux semaines nous avons été placés entre deux petites villes bombardées, si bien qu'à tout instant les obus tombaient, tantôt à trois kilomètres en avant, tantôt à deux kilomètres en arrière de nous !

Partout où nous sommes passés, dans le nord de la France, et surtout en Belgique, nous n'avons rencontré que des gens très religieux. Dans les maisons où nous célébrons la sainte messe, on voit partout des crucifix, des statues, des images pieuses. Les habitants de la maison et les voisins assistent au saint sacrifice, et même font la sainte

communion. Les Belges aiment beaucoup mieux les Français que les Anglais que, paraît-il, ils trouvent beaucoup trop sans façon.

Plus on est prêt du front, moins on sait de nouvelles. Nous avons beaucoup de difficultés à nous procurer les journaux ; du reste, ils donnent parfois des renseignements si peu exacts ! Ainsi, pendant que nous étions à Poperinghe, le *Petit Parisien* disait tenir d'un témoin oculaire que la gare était complètement détruite : or elle n'a jamais été touchée, ni par les obus, ni par les bombes.

Depuis le jour de Pâques, où nous avons voyagé toute la journée, je n'ai jamais couché dans un lit, mais toujours sur la paille, et quelle paille ! Actuellement nous avons pour dortoir une grange où plus d'une centaine de poules prennent leurs ébats toute la journée ; vous devinez ce qu'elles nous laissent et quels insectes vous imposent, en rangs serrés, leur incommode présence ; ceux qui, moins courageux, désertent la grange pour le grenier, n'échappent pas aux mêmes déboires.

Ce qui nous manque le plus, c'est l'eau. Il n'est pas possible d'en boire, on ne s'en sert même qu'avec répugnance pour la toilette. Pas de vin bien entendu, ou du vin plus qu'ordinaire, et presque hors de prix. Quant à la bière, elle manque souvent, et l'on surveille d'autorité la consommation.

En général, l'ordinaire, à l'ambulance, est très

suffisant, si la préparation et surtout la variété font défaut ou laissent à désirer. Depuis un certain temps, on ne mange guère que du riz. Ceux qui s'en lassent se rattrappent sur la soupe, et quelques tablettes de chocolat que l'on achète où l'on peut.

Je tiens à vous dire en terminant, que je porte assez bien le sac. Nous faisons facilement vingt-cinq kilomètres, sac au dos. On a vraiment des grâces d'état pour s'improviser ainsi dans le métier, et remplir le devoir patriotique. Mais nous avons surtout, avec l'amour de la France, la grâce du bon Dieu qui nous soutient, et aussi les ferventes prières qu'on fait pour nous. Qu'on nous les continue plus que jamais, car c'est notre meilleur réconfort...

Abbé Th. P...[1].

Le bombardement de Dunkerque

Notre hôpital, qu'on eût dit particulièrement visé à en juger par la direction donnée aux obus n'a eu à déplorer aucune victime ; cependant cinq sont tombés à moins de deux cents mètres en avant et un à cinquante mètres en arrière. Nous n'avons reçu que quelques éclats, qui ont démoli une cloison en planches, et c'est tout.

1. Curé d'Ouroux (Nièvre)

Au premier bombardement, j'étais et je suis resté à mon poste ; au deuxième, je déjeunais ; au troisième, je sortais en ville pour le sermon du soir à la cathédrale. Vous devinez qu'à chaque fois j'ai eu vite regagné mon service, car j'estimais qu'avant toute chose ma place était au milieu de mes malades. J'avais au moins la consolation de me trouver à côté de ce qui m'était le plus cher et de favoriser par ma présence la préparation à la mort. C'étaient des heures angoissantes.

Tandis que plusieurs de nos infirmiers se réfugiaient précipitamment dans les caves, nos malades ont pu voir chaque prêtre-soldat garder son sang-froid, redoubler de prévenances, circuler d'une salle à l'autre, d'un lit à un lit, s'appliquant à semer partout quelques bonnes pensées, des sentiments de repentir, des encouragements en face du danger. Nos malades ne s'y sont pas trompés ; il aurait fallu voir vers qui se tendaient les mains au moment de l'évacuation générale. Ce fut pour nous à la fois une grande peine que ce départ précipité de ceux qui avaient encore besoin de nos soins et une joie bien légitime de les voir s'éloigner du danger.

Nous sommes actuellement dans l'attente, trois cents infirmiers pour trente malades. La ville est à peu près déserte. Notre ambulance doit fournir ses hommes et ses chevaux pour les pompes funèbres civiles et militaires.

Telle est notre situation. Allons-nous demeurer ici sous une menace continuelle, dans le but de secourir au besoin les rares civils qui restent ? Allons-nous recevoir d'autres malades et continuer notre œuvre, ou bien nous transporter hors de la ville pour monter un autre hôpital ? Problème que nos chefs résoudront au mieux des intérêts de tous. Nous avons grande confiance en eux, plus encore en Dieu qui les inspirera ; c'est pourquoi je dis aussi : « Que sa sainte volonté soit faite ! » Cela ne nous empêche pas de Lui demander chaque matin, au Saint Sacrifice de la messe, de nous rendre la tranquillité, afin de pouvoir continuer notre œuvre dans un local aussi parfaitement aménagé.

Abbé F. V. [1].

1. Prêtre du diocèse de La Rochelle.

LES MOIS D'ATTENTE

France d'abord

Un tout petit mot pour vous annoncer que je ne suis pas mort. J'ai failli l'être plusieurs fois : obus et mitraille ont plu autour de nous ; j'ai vu la mort de bien près, mais elle ne m'a pas vu.

Nous venons de passer quinze jours affreux : marches, contre-marches sous la pluie, dans la boue ; on dormait deux heures par nuit, le reste du temps, on parcourait le champ de bataille pour chercher les blessés ou ensevelir les morts.

Depuis six jours, je suis affecté à une ambulance. De jour, je soigne nos pauvres petits gars ; de nuit, je les veille ; aucun ne meurt sans sacrements. C'est bien consolant pour moi. Ce matin, je suis allé en porter quatorze au cimetière. Sur la route, un obus allemand est tombé à dix mètres de nous, comme pour les saluer une dernière fois.

Je n'oublie pas mes pauvres Abyssins, mais, pour le moment, *France d'abord* !

Père V. [1].

1. D'après la *Croix* du 2 novembre 1914.

A L'ARRIÈRE

Si je me suis engagé pour la durée de la guerre, c'était, Dieu m'en est témoin, uniquement pour me dévouer d'une façon efficace en payant de ma personne. Si j'avais su que je ne serais pas envoyé au front comme ambulancier, je dois avouer bien sincèrement que je n'aurais pas quitté l'Afrique. Le consul de France m'avait donné l'assurance que, comme engagé volontaire, on ne pouvait pas refuser ma demande. J'avais soif de souffrances, autres que celles que j'ai éprouvées. Je savais ce à quoi je m'engageais : la vie au front, c'était la vie au grand air, la vie du soldat que le son du canon encourage, la vie plus unie à Dieu, car rien ne rapproche de lui plus que le sentiment du danger qui est là tout près, la vie plus active dans les fonctions qui sont miennes de par ma vocation sacerdotale et religieuse, et, quand je lis dans la *Croix* le récit qui rappelle les travaux consolants des prêtres-soldats au front, je dois dire que ma position dans un hôpital, enfermé entre quatre murs, ne me sourit guère.

Cependant, je ne voudrais rien faire pour quitter le poste qui m'a été confié ; je souffrirais énormément si je venais à être évacué ; je souffre déjà assez moralement d'être réduit à une inaction qui est loin de mes goûts.

J'ai dit plus haut que je m'étais engagé pour la durée de la guerre dans la pensée que j'aurais mille occasions de me dévouer ; or, le dévouement va de pair avec le sacrifice, et le sacrifice, voilà ce qui plaît à Dieu.

Que de fois ne dit-on pas que Dieu se laissera toucher par l'esprit de sacrifice des âmes qui lui sont dévouées ! Eh bien ! ne dois-je pas rester fidèle à mon poste, puisque c'est ici que j'ai eu le plus à me sacrifier ?

Père X...[1].

« Il n'est pas d'humble tache »

Vous me demandez quelles sont mes impressions au sujet du spectacle dont nous sommes témoins tous les jours. Elles sont si multiples qu'il est difficile de les analyser. D'ailleurs, notre rôle de brancardiers n'est pas très fécond en événements saillants ; à ce point de vue, il est plus modeste que le rôle d'aumônier et même que celui de brancardier régimentaire. Notre vie s'écoule d'une façon assez monotone dans un petit village à moitié dévasté situé un peu à l'arrière des lignes de combat. C'est de là que nous partons, généralement pendant la nuit, pour aller chercher les blessés aux postes de secours. Bien souvent nous

1. D'après la *Croix* du 24 juillet 1915.

marchons isolément avec une grande voiture ou un chariot roulant, comme aussi nous marchons parfois plusieurs équipes ensemble, formant un véritable convoi. Cette marche silencieuse, pendant la nuit, au son du canon et au crépitement des mitrailleuses qui sèment la mort tout près, a parfois une teinte sinistrement tragique ; on dirait plutôt des ombres qui passent que des vivants; malgré soi, on est impressionné par la pensée de ces loques humaines qui vont, dans quelques instants, nous passer par les mains. Et, en effet, en arrivant au poste de secours, ce sont réellement des spectacles effrayants qui s'offrent à nos yeux : ce sont parfois des centaines de mutilés qui attendent leur évacuation. On a besoin alors de toutes ses forces pour refouler au fond du cœur la pitié qui nous envahit. Les uns après les autres, on les prend, ces pauvres malheureux, le plus délicatement possible pour ne pas augmenter leurs tortures et on les porte aux voitures d'ambulances. Le chargement n'est pas chose facile : on va, on vient, on tâtonne dans l'obscurité, car c'est la nuit noire, et la moindre clarté, comme aussi le moindre bruit, suffiraient pour éveiller l'attention de l'ennemi, qui est à deux pas, et nous attirer une pluie de balles et même d'obus.

Quand toutes les voitures sont pleines, on repart, et le retour est encore plus tragique que l'aller. Seul le gémissement des blessés rompt le silence de la nuit, et parfois nous nous arrêtons

pour encourager les patients, leur donner quelques paroles d'amitié, leur inspirer quelque sentiment chrétien et, lorsque le temps presse, les exciter à la contrition et leur donner une dernière absolution.

Tous sont contents d'apprendre qu'ils sont entre les mains d'un prêtre. Nous sommes, à la formation, un grand nombre d'ecclésiastiques, qui sûrement avons pu faire quelque bien aux âmes. C'est une grande consolation pour nous au milieu de nos périls. C'est peut-être à cette présence si nombreuse de prêtres que nous devons la protection divine que nous avons eue jusqu'à maintenant. Absolument rien de malheureux jusqu'à ce jour, pas un seul blessé, et cependant nous avons eu des passages critiques. Tel le fait suivant : dès les premiers jours que nous étions ici et que nos troupes marchaient de l'avant, chassant devant elles l'envahisseur, nous marchions nous-mêmes à l'arrière, transportant l'ambulance dans un petit village situé en avant, à moitié démoli et tout dévasté par l'ennemi qui l'avait occupé plusieurs jours.

Nous traversions une crête, marchant par quatre et sans penser à rien. De loin, les Allemands nous voient, et un premier obus, tombant à deux cents mètres, nous avertit qu'on nous a pris pour cible. A peine avions-nous échangé quelques réflexions à ce sujet, qu'un second 77, bien plus rapproché celui-là, nous montre que le tir se rectifie.

Nous hâtons le pas, mais quelques secondes encore, et un miaulement significatif que nous connaissions déjà se fait entendre ! Instinctivement tout le monde tombe à terre, sans souci de la boue du chemin ; il me semble encore revivre ces quelques secondes, bien longues où chacun sans doute se recommandait à Dieu et, retenant son souffle, se demandait si c'était pour lui ou son voisin. Enfin, l'éclatement produit, nous nous relevons dans un nuage de fumée : cet obus avait éclaté à dix mètres à gauche de la route, un autre à cinq mètres à droite, et personne n'était touché. Nous avons dit un bon merci à Dieu.

Une autre fois, on nous prescrit par téléphone d'aller chercher les blessés, malgré le jour, dans un village bombardé ; les blessés n'étaient plus en sûreté ; on se recommande à la Sainte Vierge et on part. Nous étions une caravane de six chariots roulants ; le temps pressait ; vite nous chargeons, et comme nous sortions le dernier, un crépitement se fait entendre ; c'était le feu qui prenait au poste de secours et qui avait été mis par un obus incendiaire.

Dernièrement encore, une attaque française nous faisait un grand nombre de blessés. Il y en avait environ deux cents au poste de secours et il en arrivait toujours ; toute la nuit nous sommes sur pied, de six heures du soir à quatre heures du matin. A cette heure, le dernier brancardier part avec le dernier malade. A six heures, un obus

allemand de 150 tombe sur le poste que nous venions de quitter, le réduit en miettes, ainsi que les trois majors et les quelques hommes qui s'y trouvaient. Deux heures plus tôt, et ce n'est pas quatorze victimes qu'il y aurait eu, mais plus de cent. Vous le voyez, Dieu nous a toujours bien gardés !

Nous avons le bonheur de célébrer la sainte messe de temps en temps, chacun à tour de rôle, soit dans la mauvaise église du village dont le clocher a résisté à la dynamite, soit dans une chambre occupée par M. l'aumônier et transformée en chapelle pour la circonstance ; c'est une grande consolation encore pour nous ; ce n'est pas banal ; de temps en temps, le canon tonne et fait vibrer nos vitres de papier et vaciller la flamme des cierges ; on prie mieux.

Telle est notre vie de chaque jour, sans compter les corvées habituelles de caserne qui ne perdent pas leurs droits en guerre.

Abbé V...

De ma « cagna »

Me voici à mon nouveau poste.

J'ai été envoyé immédiatement au poste de secours des premières lignes, mon bataillon s'y trouvant en ce moment. Ce poste de secours est pittoresque au possible : une longue « cagna » sou-

terraine, dont une première salle sert de salle de visite, de séjour pour la journée et de salle à manger : il y a tables, chaises d'appartement, et jusqu'à une belle glace ; à la suite un couloir, et tout au fond, la cuisine suivie d'un dortoir où peuvent coucher six hommes. Les autres, dont je suis, couchent dans des caves du village voisin, sur un lit de paille très confortable. Pauvre village ! Riche et joli autrefois, presque toutes les maisons en sont écroulées. Je suis entré dans l'église : le clocher est tombé dans la nef ; le toit couvre seulement l'abside et ce qui reste de l'autel et du tabernacle ; dans la nef plus rien que des débris ; si : contre le mur, en face de l'endroit où devait être la chaire, un Christ immense demeure encore intact.

Journellement nous recevons les expéditions des « marmites » boches ; cela nous fait faire, quand on est dehors, la petite manœuvre du « plat ventre » ; et, quand on est à l'abri, cela n'empêche ni de rire, ni de déjeuner, ni de prendre le thé. La vie en devient vraiment intéressante. Pour moi, j'ai là l'occasion de me rappeler à chaque instant que Notre Seigneur est le Maître de la vie, et un mobile pour l'offrande que je lui en fais chaque jour : la vie cesse ainsi d'être plate : elle monte dans l'âme et l'on sent ce que c'est que « vivre de la foi ».

Abbé E. C. [1].

1. Prêtre du diocèse de Rodez.

Nos délices de Capoue

26 mai. — Je vous parlais dans ma dernière lettre de « nos délices de Capoue ». C'est fini maintenant et la besogne ne manque pas. Vous connaissez par les journaux la victoire de Carency. C'est là que, depuis une dizaine de jours, nous travaillons à relever les blessés et à enterrer les morts. Nous partons donc à deux heures du matin, aux tranchées abandonnées par l'ennemi. Là, dans les boyaux et les gourbis creusés sous terre, gisent d'innombrables cadavres allemands, pour la plupart laissés par nos poilus quand ils effectuèrent leur marche vers Souchez. Ça date de plusieurs jours, et il s'en dégage une odeur horrible... Ces cadavres puants, il faut les retirer de leurs trous, les jeter sur le parapet des tranchées, les identifier, et pour cela nous devons couper leurs vêtements pour prendre la plaque d'identité et aussi les petits objets personnels qui sont mis à part... puis on les enterre dans une fosse commune où l'on jette beaucoup de chaux. Et cette triste besogne, il faut encore l'accomplir en terrain découvert, en vue de l'ennemi et sous sa mitraille. Comme les Allemands tirent mal, leurs premiers obus tombent toujours à côté, mais ils savent rectifier leur tir, et alors ça devient dangereux. Il faut se sauver et se terrer à la place des morts,

jusqu'à ce que la rafale cesse. Alors, nouveau travail, puis nouveau danger, et ainsi de suite.

Abbé D... [1].

UNE MESSE MILTAIRE

Des messes de communion se sont succédé sans interruption entre cinq heures et neuf heures à trois autels. Mais la plus impressionnante de toutes fut, sans contredit, la messe militaire de huit heures. L'église est absolument pleine; l'autel environné de lumières, se drape majestueusement dans les plis d'un faisceau de drapeaux aux couleurs nationales, quand, au son des orgues, le célébrant pénètre dans le sanctuaire en franchissant le monceau de décombres qui symbolise au transept, d'une façon très appropriée, les désastres de la guerre. Sur les décombres on a eu l'heureuse idée de planter deux drapeaux tricolores, symbole d'espérance : ainsi bientôt la France victorieuse, rajeunie, plus vertueuse, réparant ses ruines, se dressera en face de l'Europe pour répandre sur elle les bienfaits de la civilisation, mais d'une civilisation plus chrétienne. Quel beau spectacle que celui de ces deux généraux, de ces 150 officiers de tous grades, occupant les chaises de la

1. Prêtre du diocèse de Quimper.

nef principale, que ce millier de soldats aux uniformes variés, debout, les uns sur les autres, dans les nefs latérales et sous les orgues, formant comme une couronne autour de ceux qui ont reçu mission de les conduire à la bataille !

Le Saint Sacrifice commence aussitôt, on entonne le *Credo* et la voix de tous ces guerriers qui, hier encore, étaient au feu, dont certains s'apprêtent peut-être à y retourner sitôt la messe finie, alterne avec une maîtrise improvisée de prêtres-soldats groupés dans les orgues. A l'*Homo factus est*, on se sent déjà ému de voir s'incliner le front de ces braves, le front en particulier de ces officiers supérieurs qui se redresse au contraire avec fierté devant l'ennemi, quand il s'agit d'entraîner les hommes au combat. A l'élévation, le chant de l'*Ave Maria Stella*, qui a succédé au *Credo*, cesse à son tour, ce chant de louange par lequel les soldats français aiment aussi à implorer le secours de leur Mère du ciel, maintenant surtout que les Allemands l'ont blasphémée ; alors chacun s'abîme dans le silence de l'adoration, en face du Fils de Dieu descendant au milieu de son peuple. Aussitôt après, un cri sort de toutes les poitrines : *O Salutaris hostia*. Oh ! oui, la divine Hostie devant laquelle notre armée s'incline en toute vérité et justice, puisse-t-elle nous entendre, se montrer salutaire, miséricordieuse pour la France ! Que pour le présent du moins elle nous donne avec profusion force et courage dans l'accomplissement

du devoir : *Da robur, fer auxilium.* Le chant du *Magnificat* dilate ensuite nos cœurs, et les accents d'allégresse qui sortirent jadis de l'âme reconnaissante de la Mère de Dieu éveillent par allégorie pour nous le souvenir des gloires passées dont Dieu a gratifié la France. Elle aussi peut s'approprier en une certaine mesure ces nobles paroles du cantique de Marie : « *Fecit mihi magna qui potens est*, Dieu qui est tout puissant a fait en moi de grandes choses. » Elle le reconnaît de plus en plus aujourd'hui et le proclame par la bouche de ses fils; puisse-t-elle bientôt le reconnaître officiellement et le proclamer par la bouche de ses gouvernants! « *Et sanctum nomen ejus*, et le nom de Dieu est saint. » Et alors, Dieu apaisera sa colère, car même pour les peuples victorieux la guerre qui les couvre de gloire est un fléau. « *Recordatus est misericordiæ suæ*, Dieu redeviendra miséricordieux. » Et alors aussi, c'est la pensée qui nous venait naturellement à l'esprit, la France, réconciliée avec son Dieu, plus que jamais continuera à travers le monde les œuvres de Dieu, *Gesta dei per francos*.

Nous étions émus; plusieurs fois nous avions saisi au cours de l'office des larmes perlant discrètement aux paupières des assistants; mais on le fut plus encore, quand, du fond des orgues, retentit, chanté par une voix lente et grave, le *Domine, salvum fac rempublicam et exaudi nos in die qua invocaverimus te.* L'assistance le reprit

avec une voix tremblante, et la Patrie que nous sentons en danger, Dieu la sauvera en nous exauçant, car on Le prie aujourd'hui en France plus que jamais et ceux-là même qui ne priaient plus reviennent à Lui : comme au temps de Jeanne d'Arc, sous la prédication de frère Pasquerel, nos soldats eux-mêmes se pressent avec leurs chefs dans les églises, assistent à la messe, récitent le chapelet, se confessent et communient.

Abbé A. de L... [1]

Paques des Alpins [2]

A cinq heures, notre mulet nous attend. Nous amenons la cantine au sommet du bât. Des charges complémentaires s'entassent sur les deux cacolets ; et nous voilà partis. Après un bout de route, le sentier rocailleux commence. Quelques plaques de neige le bordent ici et là ; puis, nous entrons sous bois et le tapis blanc a vite fait, à mesure que nous grimpons, de se régulariser et de s'épaissir. Le chemin s'accroche à mi-flanc sur une pente extrêmement raide, — 70 °/ₒ peut-être — Les troncs droits des hêtres sans feuilles fusent d'un

1. Curé doyen d'Issigny (Manche).

2. Cf. Léonce de Grandmaison. *Impressions de guerre de prêtres-soldats*. Plon, p. 263.

jet. Quelques sapins s'y mêlent, couverts de givre. On monte toujours : le brouillard, d'abord ténu, s'est épaissi au point de tout envelopper. Serions-nous bientôt au sommet ? Il y a deux heures que notre bête fait la plus inquiétante des gymnastiques sur une piste neigeuse et glissante, coupée de raidillons invraisemblables et d'incroyables lacets. Les arbres s'éclaircissent. On devine sous l'uniforme couche neigeuse le charme des hautes altitudes. Parmi la grisaille blanchâtre et mouillée où tout se noie, va se dessinant à la queue leu leu la caravane de nos ombres chinoises : le tringlot, mousqueton à l'épaule, qui mène le mulet, ouvre la marche : suit le large profil de la bête chargée ; puis celui du major, hirsute sous son scapulaire de peau de bique, le nôtre enfin, encapuchonné de caoutchoucs, à mon collègue et à moi.

Mais voici qu'on entend des voix ; en tous sens circulent à fleur de neige des fils téléphoniques gainés de givre : ils s'accrochent capricieusement à des piquets mal plantés ou à des buissons de rencontre. Leurs réseaux nombreux annoncent le voisinage d'un poste : le chemin devient boueux, et, très vague bien que déjà proche, une tache noirâtre se devine puis se précise : c'est la ferme-abri de H. N..., à quelque mille mètres d'altitude, notre première étape.

Vite, on entre ; on secoue le brouillard des imperméables et la neige des bottes, et après un

salut militaire « par principe », confus, nous serrons les mains qui se tendent du commandant et de quelques officiers. Un tour parmi les hommes, qui cantonnent sous un zingot humide, où chaque pas apporte dans la paille un peu plus de glace fondue : un bon coup de main pour décharger la mule et dresser, sur la cantine même, le très coquet petit autel militaire et, devant une foule d'alpins aux yeux clairs et au franc visage, dans un décor brumeux d'expédition polaire, en plein air, contre un mur bas de chalet-ferme et devant le profil de *marabouts* en toile qui se dessine là-bas, la messe commence. Ils ne s'y attendaient guère, les braves, à cette messe pascale, et, quand nous ouvrions notre caisse, ils se demandaient quelle surprise leur apportaient ces deux *biffins* de brancardiers. Nous vous apportons le bon Dieu, amis, qu'en pensez-vous ? Ce qu'ils en pensent ? Regardez leur physionomie qui se fait sérieuse et leurs paupières qui deviennent humides ; écoutez le ton dont ils récitent la prière du matin ; entendez la voix dont ils chantent les cantiques : C'est le *Nous voulons Dieu* ?

Nous voulons Dieu dans notre armée...

puis c'est l'*Ave Maria* de Lourdes avec des couplets de circonstance dont l'un surtout éclate et se répète :

Vierge, à la revanche,
Guides les alpins,
Sur la neige blanche
Sous les noirs sapins.

Bons diables bleus, c'est bien ! Mais ce n'est pas tout. Y en a-t-il parmi vous qui communieraient volontiers ? Vous confesser, hélas, nous ne le pouvons pas ; vous donner l'absolution générale, oui. Et alors, tous ceux qui le désirent, même ceux qui ont mangé ce matin, s'approcheront de la sainte table. Combien serez-vous à peu près ? Les doigts se lèvent et les yeux se mouillent. Le commandant s'avance en tête et c'est quatre-vingt-dix-huit communiants qui, à sa suite, dans un désordre empressé mais recueilli, le visage étonné encore mais bien vite fervent et grave, se frayent la voie et, coude à coude, se succèdent en cercle autour du petit ciboire qu'il me faut plusieurs fois remplir. Ah ! la chaude et silencieuse action de grâces ! Une prière encore, nous plions l'autel, serrons les mains qui se tendent de toutes parts, écoutons les remerciements et déjà la cantine est accordée sur le mulet. En marche pour le poste suivant.

Le sentier de neige tassée court dans le brouillard sur la croupe de la montagne : toujours des fils téléphoniques. Nous traversons un premier réseau de fils de fer barbelés et givrés ; le sentier a maintenant franchi la cime et c'est sur l'autre

versant qu'il s'engage. Enfin voici des ombres et l'abri de l'H... Les officiers d'ici nous reçoivent comme ceux d'en bas et grâce à leur claire initiative, notre programme est vite organisé. Pour commencer, nous gagnons, le long d'un abatis à la lisière des bois, les tranchées qui vont s'enfonçant sous les arbres. Une section s'y trouve de garde dont le lieutenant, blessé avant-hier, est mort hier. On la groupe à l'arrière de la ligne et nous récitons avec elle une prière pour le défunt. Le capitaine, un avocat, crâne et dégagé dans son uniforme sombre qui se silhouette nettement sur la neige, adresse à son âme un émouvant adieu; l'émotion étrangle sa voix décidée ; ses hommes pleurent. « A la mémoire du lieutenant X..., présentez armes! » Les mains claquent sur les crosses; puis, tout est fait et, un par un, les hommes disparaissent à pas feutrés dans leurs boyaux blancs.

Nous revenons à la ferme, bâtiment étroit et bas où grouille, dans l'obscure humidité, toute une population d'alpins. Vers une porte latérale, un espace libre ménagé à grands coups de pelle est une place toute désignée pour notre autel: un mur de deux mètres de neige lui servira de rétable; une marche, de neige aussi, en sera le marchepied. Et déjà, tout est déballé, ajusté et monté ; les officiers sont auprès du degré. Les hommes se groupent en cercle compact sur la neige amoncelée qui domine l'autel, s'abaisse à sa gauche, dévale en pente douce à nos pieds et jusque dans la

noire embrasure de la porte qui s'ouvre à notre droite. Derrière eux, neuf de leurs camarades récemment tués dorment en un petit cimetière et, de l'autel, par-dessus les têtes des vivants, on voit les croix des morts.

Credo... Sanctorum communionem. Sous une pluie cinglante qui détrempe tout, mais à qui nul ne prête garde — beaucoup sont tête nue —, le Saint Sacrifice commence. « Combien serez-vous, ici, à communier ? »

Les mains se lèvent d'un seul essor. Sur le corporal, dans des boîtes en fer blanc, nous devons entasser les hosties, d'autant qu'il faudra, ce soir, porter Notre Seigneur au long de toutes les tranchées. On récite la prière ; on ne peut que fredonner le cantique, car les Allemands ne sont pas loin. Et comme, pendant la communion, une escouade retardataire arrive avec son lieutenant et demande à faire ses Pâques, il nous faut donner une nouvelle absolution générale et distribuer par deux fois le bon Dieu. Cent quarante-quatre communiants en tout, et fervents : à ce point qu'il me faut bousculer le servant de messe — une barbe qui sort en bataille d'inextricables fourreaux de toile cirée — tant il est absorbé dans un vieil eucologe tiré de sa musette.

Mais la messe est achevée ; déposons la chasuble toute mouillée et, en étole, allons bénir les neuf tombes qui nous attendent là, tout près. A leur entour, plus de neige ; elle a été enlevée ;

la terre est fraîchement remuée, les tombes s'alignent en pente douce : une croix sur chacune porte le nom d'un brave. Quelques fleurs trouvées Dieu sait où, et déjà flétries par le gel, y sont accrochées : suprême délicatesse des survivants qui ont, après la journée de combat, passé la nuit à fabriquer des cercueils et à fleurir des croix pour que leurs camarades dorment plus doucement. Rapidement et tristement, sous le grésil qui s'obstine, le petit cimetière est béni. Le capitaine-commandant fait rendre les honneurs et nous rentrons, mouillés, émus et fiers, dans la sombre casemate où notre table est mise. L'obscurité à peine trouée par un étroit fenestron donnant sur le brouillard ; un plafond bas et fumeux ; quelques cordes tendues où sèche du linge ; à terre, des litières de paille entre des planches ou des rondins ; une grande vieille table entourée de bancs ou de troncs servant de chaises ; un poêle qui est le calorifère et le fourneau ; voilà la salle à tout faire, dortoir, salle à manger, cuisine, cabinet de travail, bureau, téléphone, et que sais-je encore, de MM. les officiers. C'est là qu'ils nous reçoivent fort aimablement : sur l'étendage de cordes, ils pendent de leurs propres mains notre chasuble ruisselante et nos ornements ; sur la paille des couchettes — ô crèche de Béthléem ! — nous déposons la musette où reposent les hosties conservées pour ce soir et, assis au petit bonheur, sans souci de la hiérarchie, capitaines, ma-

jors, lieutenants et infirmiers-prêtres, avec un *quart* pour deux et un couteau pour trois, dans une vaisselle de fer blanc et de boîtes de conserve, nous mangeons un déjeuner de fortune qu'assaisonne une conversation pétillante d'esprit et de belle humeur. Quel tableau que cette réunion dans un taudis, d'hommes aux barbes hirsutes, aux vêtements en peaux de bêtes ébouriffées, aux uniformes baroques et défraîchis, aux traits hâlés et fatigués, qu'on prendrait pour un conciliabule de brigands si sous les laines de mouton on ne voyait, ici ou là, des bouts de galons dédorés et surtout si l'on n'entendait cet accent fin, distingué, spirituel, élégant, d'une conversation enjouée tout à la fois et sérieuse, plus savoureuse ici — et plus française — que nulle part ailleurs. L'urbanité est si exquise que je lâche le mot : « c'est la guerre en dentelles ! » Il est salué, et non sans cause, d'un franc éclat de rire.

Mais il nous reste beaucoup à faire : cette ombre moustachue, bardée de cuir et barrée d'un fusil en bandoulière, c'est l'agent de liaison qui nous attend pour nous conduire aux tranchées. Nous prenons les petites boîtes où sont serrées les saintes espèces, et, longeant le bois qui affleure à la crête, nous gagnons, sous son couvert, les boyaux, puis les tranchées. Alors commence la plus extraordinaire des courses apostoliques. Imaginez un dédale de ruelles percées dans une couche d'au moins 1 m. 50 de neige ; les déblais ont été

jetés par côtés et exhaussent les deux murs entre lesquels on disparaît ; elles sont si étroites qu'on en frôle souvent les parois ; le sol en est tantôt la terre, tantôt la neige durcie et salie ; elles montent, descendent, tournent, se croisent, grimpent par escaliers de glace, dévalent par glissades de boue. Les voici vides entre deux lignes qu'elles rejoignent ; les voilà peuplées, car, à l'avant, les poilus y restent aux aguets, frappant des pieds pour se réchauffer, casqués de passe-montagnes, cuirassés de peau, le fusil au poing ou calé, en position de tir, dans l'embrasure d'un créneau gelé. Un peu plus larges à l'arrière, elles sont tapissées, parfois sur les deux côtés, parfois sur celui-là seul qui fait face à l'ennemi, de toiles de tente détrempées qu'agrafent des brindilles de sapins ou de hêtre. Soulevez : vous trouverez des grottes de toutes dimensions et de toutes formes : elles sont creusées dans la neige ; une litière de paille s'y tasse, retenue, sur l'entrée, par une marche en rondins ; les unes sont plus grandes, d'autres plus petites, suivant qu'elles ont été creusées par des cénobites désireux de vie commune ou par des ermites soucieux de solitude. Voici, dans un petit trou, un isolé qui, penché sur son sac, écrit ; d'autres, par trois ou quatre, se chauffent en se serrant dans le même terrier ; il y en a qui fument, il y en a qui mangent, il y en a qui songent. A certains passages, des feux de bois dont la fumée pique et brûle les yeux, flambent dans une encoche

de la paroi d'en face. On s'y réchauffe et le café suspendu à quelque branche cassée y bout. C'est ce village troglodyte que nous parcourons en tous sens. A mesure que nous les rencontrons, nous disons à nos paroissiens d'un moment ce pourquoi nous les venons voir. Ils se font signe les uns aux autres ; des sergents entreprennent une ronde pour avertir leurs hommes ; la traînée de poudre gagne toute la section. Par petits paquets de deux, de quatre, de dix, les hommes se réunissent : « Voulez-vous faire vos pâques ? — Nos pâques ! — Eh oui ! nous vous apportons le bon Dieu. — Mais nous venons de manger. — Cela ne fait rien. — Alors... eh bien ! oui, monsieur l'aumônier, moi je veux ! » Je donne l'absolution ; mon collègue, la communion — et après quelques chaudes poignées de mains, nous passons plus loin. Ici on ne sait pas encore notre visite ; nous soulevons une à une les portières des petites grottes. « Mes amis, y en a-t-il parmi vous qui désirent faire leurs pâques ? » Et de case à case, la nouvelle se propage : les toiles se lèvent, des bérets paraissent, bleus ou blancs, car on porte ici le manchon blanc pour la neige. D'aucuns sortent de leurs tanières ; d'autres y restent blottis ; sans respect humain, il y en a un sur les quatre d'une chambrette qui réclame les sacrements ; ou bien, après une courte et touchante délibération, c'est à l'unanimité qu'ils acceptent. Ceux qui sortent de leur antre se massent par

petits détachements. Certains, comme il est difficile d'évacuer ces chambrettes basses faites à la mesure d'une couche, y restent blottis. Ils ôtent leur bonnet, s'agenouillent comme ils peuvent, déposent leur déjeuner ou leur papier à lettre, croisent les doigts, crachent deux coups pour avoir la bouche bien nette, font un grand signe de croix pendant que je me penche pour les absoudre et quand mon collègue, agenouillé sur la paille de l'entrée, se courbe pour passer la tête sous la porte et leur tendre la sainte hostie, communient avec une piété naïve de grands enfants.

Nous circulons sans arrêt ; nous allons jusqu'au bout des petits boyaux où veillent les sentinelles avancées ; nous pénétrons dans les châteaux-forts de neige et de sacs de terre que défendent les mitrailleuses ; nous croisons des équipes de travailleurs qui communient les bras appuyés sur leurs pelles. Un sergent qui nous a fait suivre toute la section nous demande, les yeux noyés, quand nous arrivons au bout, si nous allons repartir sans l'absoudre et le communier lui aussi. Tel ermite pleure dans sa caverne comme un saint Jérôme ; des hommes demandent à nous embrasser. Ceux-là même qui n'ont pas répondu à notre appel nous serrent la main... Et les Allemands, qui sont à deux cents mètres, respectent, comme une entente, le silence de l'action de grâces. C'est à peine si une balle égarée, passant sur notre tête pendant que j'ai la main levée pour une

absolution, nous salue de son *prrt*. On ne tire guère aujourd'hui ; le brouillard empêche qu'on se voie.

Nous rentrons au baraquement où un thé chaud nous a été préparé. Le mulet chargé nous attend. En marche pour la descente. Elle s'effectue en pleine rafale d'eau et de vent. Le sentier à moitié dégelé est un torrent coulant sur un fond de glace mal prise. On glisse, on patauge, on s'embourbe, on se mouille, et ce n'est qu'après deux heures de ce manège que, traversés jusqu'aux os, nous arrivons au fond de la vallée. Souper au village. Départ dans la petite charrette d'ambulance. L'obscurité est absolue. Pas de lanterne à la voiture ; de temps en temps une brève étincelle : c'est le briquet de mon collègue, un incorrigible fumeur. A chaque village, une lanterne qui barre la route, un sonore « Halte-là ! » et l'échange muet du mot de passe. Au train de la charrette, secoué et grelottant sous la bâche en cerceau où de vieux trous de mitraille font gouttière, je repasse doucement la journée en remerciant Notre-Seigneur et en priant pour les alpins de France.

Père Louis C... [1].

1. Père de la Compagnie de Jésus.

LES TRAINS SANITAIRES

EN VOYAGE

Ah ! oui, nous avons joliment roulé depuis un mois ! Vous savez, sans doute, que nos deux premières évacuations ont eu lieu toutes deux d'Aubigny (près d'Arras) à Châteauroux et à Bordeaux. Au troisième voyage, nous sommes allés en Belgique, à Alcale, du côté d'Ypres ; au quatrième, plus près encore de la ligne de feu, à Poperinghe, à quelques kilomètres d'Ypres ; et c'est, les uns à Mamers, les autres à Argentan et Bagnoles-sur-Orne que nous avons conduit nos blessés.

Je vous assure que cette vie est très intéressante ; c'est une vision véritable, parfois terrifiante, de la guerre ; tranchées, fils barbelés, terrains inondés, canonnades, éclats d'obus, soldats belges, anglais, indous ou noirs fameux, trains blindés même ; nous avons vu tout cela dans notre dernier voyage.

Et puis c'est la route lente (trop lente), à travers la France, avec nos pauvres éclopés, jeunes

gens pleins d'ardeur, ne désirant que la guérison pour retourner au feu, réservistes, territoriaux, pères de famille, moins belliqueux, car ils ont laissé au foyer femme et enfants, tous cependant confiants et prêts à des sacrifices futurs. Comme ils sont facilement attendris, lorsqu'on vient à parler de la famille, et, si, faisant office de secrétaire (c'est bien souvent nécessaire), on leur demande s'ils ont des enfants, quel est leur âge ou leur petit nom, oh! alors, les larmes coulent librement. Parfois aussi, une conversation plus intime s'engage, avec les jeunes surtout ; on est assis sur une caisse, sur le bord du wagon, dans l'apaisement du soir qui tombe, la parole devient plus pénétrante et l'âme plus aisément se laisse toucher et même redresser.

Enfin la vie, quoique dure, très dure à certains jours, a bien ses charmes ; et ce n'est plus l'inaction désespérante de Gray.

Et encore, je ne parle pas de ces randonnées à travers notre belle France, coteaux riants de la Loire et du Cher avec leurs magnifiques châteaux, collines de Picardie ou du Poitou, falaises du Boulonnais, plaines immenses des Flandres qu'agrémentent leurs pittoresques moulins à vent ; nous avons pu tout admirer au lent cahotement de notre sleeping-car.

Cette semaine, nous sommes restés deux jours à Maintenon, près de Chartres, pour désinfecter notre train ; nous avons visité le château, actuel-

lement propriété du duc de Noailles, et rêvé à l'aise sous les hautes futaies du parc, et dans l'allée où, dit-on, Racine composa *Esther* et *Athalie*.

Un autre charme, c'est la rencontre inespérée des amis de la Drôme et ce n'est point banal de se trouver le soir, sept, huit et même dix prêtres Valentinois réunis dans le même wagon. Ah! comme il est doux, à six cents kilomètres, de parler de la petite patrie! Mais je m'arrête, j'ai assez bavardé, nous sommes aujourd'hui au Bourget, demain peut-être en Belgique ou sur l'Oise; peu importe pourvu que Dieu toujours demeure avec nous.

Abbé J... [1].

De l'Est au Midi

Nous prenons nos blessés à... le vendredi. Nous les chargeons dans nos trains de trois heures à minuit. Ils se sont battus; nous en avons de toutes les armes, mais, comme toujours, l'infanterie domine. On l'appelait autrefois : « la reine des batailles »; elle aura, dans cette guerre moderne, bien payé de son sang son antique réputation. Tandis que nous transportons nos blessés sous le

1. Sous-directeur du petit séminaire du diocèse de Valence (Drôme).

vaste clair de lune, de l'horizon nous arrive l'écho de la canonnade, et nous songeons aux courages qui se succèdent et se remplacent inlassablement.

Nous quittons..., à une heure du matin. Assurément nos wagons, improvisés en train sanitaire, n'ont pas le confortable des grands sleepings. Mais tout de même, les blessés s'y trouvent bien, contents d'avoir chaud, d'être gardés, d'être veillés, et de se sentir emportés vers les soins des hôpitaux. La nuit, ceux qui dorment, rêvent encore de bataille, et ceux qui ne peuvent dormir nous font, tout bas, d'héroïques récits. Ils sont si jolis, ces récits de détail ! Nous aurons eu, nous autres infirmiers, de leurs lèvres encore teintes de sang ou de fièvre, la première narration de leurs exploits !

« Nous allions à l'assaut... Nous étions en batterie... Je me trouvais seul, à la baïonnette, au milieu des Allemands... J'étais tombé dans un trou d'obus... » Ils ne nous apprennent rien sur la stratégie générale, mais ils nous disent de si intéressantes et de si palpitantes choses sur la part individuelle de nos héros à la grande victoire ! Dans la matinée nous sommes à Dijon : halte et pansements. Puis nous reprenons la splendide route qui traverse ce cœur de la France qu'est la Côte-d'Or. Ah ! quelle flamme dans les yeux de nos blessés devant les plaines ensoleillées et les coteaux pacifiques ! Le repos leur vient par le regard. Quelle joie surtout portée dans leurs

cœurs par la sympathie rencontrée ! C'est de Dijon à Beaune, à Chagny, à Châlon, à Mâcon, à Lyon, partout une réception vraiment triomphale. Des blessés, émus, pleurent. Ils oublient leurs souffrances. L'un dit, le soir, à son infirmier : « C'est le plus beau jour de ma vie. Si mes camarades qui luttent là-bas sentaient cela, leur courage redoublerait encore. » Celui-là a un mollet en bouillie et une balle dans le flanc. Un autre quatorze blessures. Toutes ces choses, tous ces visages, tous ces cœurs, c'est la France; « c'est cela qu'il faut défendre. Oh ! comme on comprend ce que c'est que la France ».

Pour nous, qui les soignons, quels mots de reconnaissance ! Ce que nous faisons auprès de ce qu'ils ont fait, n'est évidemment rien. Il leur semble, à eux, que c'est nous qui remplissons le grand rôle.

Et n'est-ce pas justement de la beauté que cette inconscience de nos petits soldats devant le sublime accomplissement de leur devoir ! — « vous avez tant de peine, nous disent-ils » — et ils ne songent pas à la leur.

« Prenez garde, dit un blessé au brancardier qui le porte, vous allez vous faire mal à la main », et lui a six blessures au bras. La nuit, le dévouement de la « Croix-Rouge » veille aux gares. On apporte du chocolat, du bouillon, du thé, tout ce qu'il faut, et plus qu'on ne désire : ainsi à Valence, à Montélimar, à Orange, à Avignon.

Le lundi matin nous sommes à Tarascon. De Tarascon on nous dirige sur Nîmes et à Alais, et c'est toujours la France ! Les paysans accourent de leurs vignes et de leurs maisons, apportent mille douceurs. A Nîmes et à Alais, c'est autour des blessés descendus, de la tendresse. On se dispute la joie de les avoir pour les soigner. Cette cordialité est un remède pour les soldats, ils se trouvent physiquement mieux de se sentir aimés. Nous touchons du doigt à travers tant de détails, l'influence du moral sur le physique.

Au petit jour le mardi matin, la rame de nos wagons sanitaires est à quelques mètres de la gare de Tarascon, en pleine campagne au milieu des roseaux. Nous avons dormi, bercés par le souffle du mistral. Nos drapeaux et nos pavillons de la « Croix-Rouge » ont signalé notre présence. Et là encore, la population accourt les mains ouvertes : tout est nôtre dans toutes les maisons !

A midi, dans un petit logement d'employé de gare auprès de la voie et parmi les figuiers aux branches lourdes, cinq infirmiers dînent à la table de famille. Les vieux territoriaux se sont partagé les enfants croyant avoir retrouvé les leurs. Un prêtre-infirmier pique une médaille au mur de la maison ; et l'homme et la femme disent : « Nous faisons pour vous ce que nous désirons qu'on fasse aux nôtres qui sont là-bas. »

Au milieu de ces horreurs, la guerre nous révèle le mystère de la fraternité sociale et nous

rend le sens de la « Patrie ». A tous ceux qui nous aident à mieux percevoir ces grands aspects de la vie et de l'âme humaine, blessés et gens hospitaliers des villes et des campagnes, « Merci ».

Abbé Charles P...[1].

« Me voila épicier »

Saint-Jean d'Ypres, le 27 octobre 1914.

J'aurais voulu pouvoir répondre à votre aimable lettre alors que j'étais dans les tranchées, car ma lettre aurait eu un cachet de plus. Me voilà maintenant relégué au second plan, au train régimentaire, après avoir été marqué par une balle allemande au moment d'une charge à la baïonnette. Heureusement qu'elle n'a fait qu'érafler car deux centimètres plus bas elle me brisait la colonne vertébrale.

Et me voilà redevenu épicier : toute la journée je suis plongé dans le sucre, le café, le sel, le saindoux et la bougie. Tous les soirs nous allons ravitailler le régiment dans les tranchées. C'est un peu moins dangereux et moins pénible.

Ce matin je suis allé à la cathédrale Saint-Martin à Ypres. J'y ai entendu une messe. J'en ai pro-

1. Directeur de l'école Vianney (Nice).

fité pour me confesser, car il m'a été quelquefois difficile de le faire.

J'ignore si l'on me laissera au train régimentaire jusqu'à la fin de la campagne; si cela était, je ne désespérerais pas de revenir matriculé dans le dos par les Allemands et sur la poitrine par les Français car je suis proposé pour la médaille militaire. Je n'ai rien fait que mon devoir, j'en suis récompensé. Dieu soit loué.

En attendant les Allemands ne reculent pas très vite, ils sont dur à déloger. Vous pouvez voir que nous avons marché ; voilà huit jours nous étions à Châlons et aujourd'hui après un long voyage nous voilà en Belgique, avec les Anglais. A l'instant où je termine ma lettre nous recevons l'ordre d'avancer ; les nôtres ont gagné du terrain.

Abbé Louis D... [1].

En gare

Vous me demandez : « Que faites-vous, lorsque, entre deux voyages, votre train se trouve « garé » et que vous êtes au repos ? »

Je pourrais vous répondre par les mots de l'office : *In labore requies.* Nous nous reposons et nous attendons, parfois avec une légitime impa-

1. Prêtre du diocèse de Bourges.

tience, l'ordre pour un nouveau départ ; mais en attendant, nous savons nous occuper utilement. Pour moi, je fais joyeusement la corvée quand c'est mon tour et je demeure persuadé que rien n'est petit, ni vulgaire, ni vil, quand on le fait pour l'amour de Dieu. Quand je suis « libre », après avoir fait la vaisselle et le « plumard », rangé la « ferblanterie », mis dans le wagon un ordre relatif, je partage mon temps entre le bréviaire et le sermon, sans préjudice de la promenade « hygiénique », s'il n'y a pas trop de boue dans les chemins ni dans les champs. Mais la plus grande partie de la journée, je la passe dans mon wagon et je ne m'y ennuie pas : *Cella continuata dulcescit.*

Pourtant, quelle « cellule » ! « Une roulotte » construite en planches très mal jointes, qui laissent passer, à certaines heures, un vent de tous les diables. Elle est occupée aux trois quarts par neuf brancards superposés en trois étages, rez-de-chaussée compris. Le dernier quart renferme le poêle, la caisse à pansement, un petit « barricot » que l'on remplit à chaque voyage, des briquettes que l'on a « chinées », une table pour dîner, fabriquée tant bien que mal, et, tout à fait dans la cour, derrière une boîte en fer blanc, l'inévitable « pistolet ». A la cloison qui touche le poêle est ajustée une étagère, également de ma fabrication, sur laquelle vous verriez un vrai bazar : boîte d'allumettes, encrier, pipe... et mon auxi-

liaire jeu de cartes... pour les amis, sel, poivre, trousse, bougeoir, plumeau, pot de graisse, fiole à *Rikiki*, — lorsqu'on en donne... etc. Enfin, sous l'étagère, une vingtaine de clous, où pend tout une « ferblanterie » de casseroles, de tasses, de passoires, sans compter le gril et le poêlon ; bref une vraie « batterie »... de cuisine. Ajoutez d'un bout à l'autre du wagon, entre les montants qui soutiennent les brancards, une espace libre de soixante-quinze centimètres et vous aurez une idée à peu près exacte de ma « cambuse » qui devient tour à tour salle à manger, salon de réception, salon de coiffure, quelquefois salle... de jeu, dortoir, église provisoire où, pendant les voyages, nous évangélisons nos « paroissiens » de trois jours.

C'est là au milieu de ce « fourbi » que je récite mon office. Jamais, je crois, je ne l'avais dit avec autant d'attention. Peut-être est-ce parce que j'y cherche des allusions aux événements actuels ? Mais est-il défendu de les y chercher, et de les y trouver quand elles y sont ? Tenez sans parler des trois dernières féries de la semaine qui renferment une page saisissante d'histoire contemporaine, prenez chaque psaume en particulier ; par exemple le psaume 36, *Super flumina Babylonis*... qui me fait toujours songer avec émotion à notre cher séminaire, et traduisez l'énergie des imprécations : Vous ne trouverez rien de mieux que le « jà l'foc dél cel... à pam à pam. » Le psalmiste n'eût pas

dit autrement, s'il eût connu le patois de chez nous. Méditez l'antienne du *Benedictus : In sanctitate serviamus Domino et liberabit nos ab inimicis nostris*, et dites-moi s'il n'y a pas là de quoi répondre à tous ceux qui demandent « à quand la fin ? »...

Abbé D... [1].

1. Professeur au grand séminaire de Pamiers.

LA BATAILLE

POUR PORTER LES PANSEMENTS

Saint-Jean, près Ypres, le 4 novembre 1914.

Je fus chargé, le 2 novembre, vers les trois heures, d'aller porter un panier de paquets de pansements à un poste de secours et un flacon de teinture d'iode. Une voiture fut mise en marche et tout alla bien l'espace de deux kilomètres. Tout à coup sur notre droite, arrivent des obus ; ils tombaient près de nous, à moins de cent mètres. Le conducteur de la voiture arrêta ses chevaux, et, avec lui, je me réfugiai dans une écurie, sur le bord de la route. La canonnade continuait et les obus allaient toujours à droite. Tout à coup, il y eut une interruption. Alors je dis : « Nous ferions bien de continuer. » Nous remontâmes en voiture.

Les chevaux avaient à peine avancé de trois pas, un nouvel obus arrivait, passait sur nous et éclatait en enfonçant le mur d'une maison à une petite distance (moins de 4 mètres à notre gauche). Je vis comme une lame de feu sur mon épaule. Le conducteur sauta de la voiture et moi après lui.

Nous nous réfugiâmes derrière la maison, et, sur les conseils d'un capitaine d'artillerie, nous décidâmes d'attendre l'accalmie. Pendant une demi-heure, la canonnade fut intense ; les obus rasaient le toit de la maison qui nous abritait, les tuiles glissaient, les murs étaient secoués. Nous croyions bien que c'en était fait.

Cependant je ne voulais pas rebrousser chemin avec mon panier. A la nuit tombante, je dis au conducteur : « Va-t-en avec la voiture, j'irai seul porter le panier. » Je le plaçai sur mes épaules ayant à faire avec ce fardeau deux kilomètres. Me voilà sur la route à travers la plaine. Soudain des balles sifflent en avant de moi. C'étaient des coups de feu des Allemands qui répondaient à des coups de feu des Français. La ligne ennemie était à 1.200 mètres environ. Je me couchai dans le fossé de la route, plaçant mon panier en avant pour me protéger, je restai de longues minutes, me demandant comment cela finirait et toujours j'entendais les balles siffler. Il y eut même quelques obus.

Il fallait cependant se tirer de là. Je me décidai à continuer en utilisant les fossés, les murs que je rencontrais. Enfin, j'arrivai à destination, tout en nage, mais content, lorsqu'on me montra le flacon de teinture d'iode vide et la provision de pansements presque épuisée. Après m'être un peu refait, je revins par le même chemin à mon cantonnement, cette fois sans obstacles. A huit

heures, j'allai prendre mon repos auprès de mes camarades qui m'attendaient avec inquiétude.

Abbé B...[1].

Sous le feu des batteries allemandes

Je vous disais dans ma dernière lettre que notre repos allait être maintenant sans doute de courte durée. De fait le 8 décembre, au matin, nous sommes partis pour prendre part dans l'Argonne à l'attaque d'une hauteur où les Allemands se sont fortement retranchés depuis plus de deux mois. J'ai vu, pendant les trois jours et les trois nuits que nous avons passés là, tout ce qu'on peut voir à la guerre. En particulier le 8, dès notre arrivée sur le lieu de l'attaque, j'ai vécu pendant une demi-heure les impressions d'un condamné à mort.

A peine arrivés, en effet, nous nous sommes trouvés tout à coup sous le feu d'une batterie allemande. Les obus tombaient tout autour de nous à moins de dix mètres. Notre sacrifice était fait à tous les deux. Nous nous sommes donné mutuellement l'absolution, croyant bien que ce serait la dernière et nous avons attendu. Deux

1. Vicaire à Chasseradès (Lozère).

obus sont tombés, qui n'ont pas éclaté. Heureusement, car c'étaient certainement ceux qui devaient nous descendre. Je suis convaincu que c'est la Sainte Vierge qui a écarté de nous le danger et qui n'a pas voulu que nous disparaissions le jour de sa fête, alors que les supplications de la France tout entière montaient vers elle.

Pendant trois jours et trois nuits nous avons ramassé des blessés sous les obus et les balles. Cela ne manquait pas de charme. J'ai remarqué qu'on s'habituait à tout. Nous marchions généralement dans l'eau et dans la boue jusqu'aux genoux, sans exagération. On finissait par trouver cela tout naturel. Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait dormir pendant que les obus et les balles vous sifflaient au-dessus de la tête. Et pourtant je me suis endormi au son de cette douce musique ; je me suis reposé ainsi pendant deux bonnes heures, à quelques mètres seulement des tranchées où nos soldats embusqués manœuvraient à toute vitesse les mitrailleuses.

Mais cette petite expédition, qui n'est rien, du reste, à côté du danger que courent chaque jour nos fantassins, m'a procuré le plaisir de faire connaissance avec M. P... Je l'ai rencontré au poste de secours du ...°. Sachant qu'il était de vos amis, j'ai été heureux de le trouver bien portant. Ensemble nous avons parlé du Blésois et des blésois, surtout prêtres et séminaristes, parmi lesquels les morts et les disparus sont cha-

que jour plus nombreux. Je continue à me recommander à vos bonnes prières...

Abbé X... [1].

La ligne de feu

Veuillez excuser le style et la littérature d'un pauvre infirmier sur la ligne de feu ; car il est bien mal installé ! Un trou de deux mètres de profondeur, un peu de paille humide et soixante-dix centimètres d'eau autour de lui ! Telle est la salle de correspondance du poste de secours avancé, où je suis de service pour douze jours.

... Nous sommes en ce moment-ci à... ; obligés de vider quatre et cinq fois par jour nos cabanes, à l'aide d'une pompe à main ; au dehors la pluie tombe sans discontinuer...

Mais le plus pénible, c'est assurément le transport des blessés de première ligne ; il nous faut traverser des sapes remplies d'eau, avec des brancards trop larges pour ces petits chemins tortueux. Il y a quelques jours, un de nos camarades était très grièvement blessé par un éclat d'obus. C'était vers dix heures du soir environ, nous avons mis près de trois heures pour faire huit cents mètres de sape. De temps en temps, les balles sifflaient

1. Prêtre du diocèse de Blois.

à nos oreilles et venaient s'enfoncer dans les arbres ; une pluie glaciale et torrentielle nous cinglait la figure et pour compléter le tableau, un obus allemand de 105 millimètres s'est permis de venir éclater au-dessus de la tranchée, à quinze mètres de nous environ. Nos yeux étaient pleins de feu et autour de nous les éclats tombaient abondants sur les branches. Vraiment le bon Dieu avait bien exaucé la petite prière que j'ai coutume de lui adresser quand je vais chercher des blessés (*In manus tuas*...) et nous avait bien gardés et bien protégés, car pas un sur six n'avait été touché.

J'ai le bonheur de confesser presque tous ceux de mon bataillon qui sont blessés ; et c'est vraiment consolant de voir comment ils savent regretter leurs fautes et faire le sacrifice de leur vie ! Comme la pensée constante de la mort change les âmes !

J'ai le bonheur de dire la sainte messe six fois tous les douze jours, quand nous sommes au repos dans un petit village. C'est là que je puise vraiment le réconfort et les grâces que me sont si précieuses pour les douze jours de tranchées.

Abbé M...[1].

1. Vicaire à Saint-François du Havre (Seine Inférieure).

Sous les obus

24 février.

Grâce à Dieu, ma robuste santé a eu raison jusqu'ici de tout. Si la campagne finissait bientôt, mes paroissiens ne me trouveraient pas trop amaigri, ni trop vieilli. Pourtant ni les épreuves, ni les émotions ne nous font défaut. Le mardi gras et le mercredi des cendres je me trouvais de service à un poste de secours, situé au pied du fort de J... à trois kilomètres du front. Les deux nuits que j'ai passées à ce poste, Morphée ne m'a pas trop favorisé. Le premier soir il fallut partir à dix heures, à la recherche d'un blessé sur la route d'A... Le second soir à la même heure, un coup de téléphone nous annonçait qu'il fallait aller chercher quatre blessés aux tranchées de première ligne sur la route de... Nous arrivons, sans incident, au poste du commandant où nous attendaient les pauvres blessés... Nous nous trouvions, à ce moment-là, à quatre cents mètres seulement des tranchées allemandes. De temps en temps, à peu près toutes les minutes, une fusée éclairante, telle une étoile filante, s'élevait dans l'obscurité de la nuit, pour retomber en une grosse gerbe de lumière sur l'emplacement des tranchées, afin d'éclairer le feu de l'artillerie. Le retour fut des

plus mouvementés. A peine avions-nous fait quelques pas sur la route avec la voiture d'ambulance où nous avions installé nos blessés, qu'un sifflement se fait entendre au-dessus de nos têtes. C'était un 77, pour parler la langue des « poilus », qui venait de passer, laissant après lui une longue traînée de feu. Il alla éclater dans les bois à cinq cent mètres de la route. Malgré toutes les précautions que nous avions prises (nous faisions marquer le pas à nos chevaux), les Boches avaient entendu le bruit que faisait la voiture et avaient dirigé leur tir dans notre direction. Nous entendons un nouveau sifflement suivi presque immédiatement d'un bruit sec occasionné par l'explosion. C'était un autre obus qui venait de passer, mais celui-ci vint éclater à cent mètres de nous. Un troisième obus rasa les oreilles des chevaux qui firent un saut énorme et faillirent tout briser ; effrayées, les pauvres bêtes hésitèrent un moment à marcher. Ce n'était pas le moment de tergiverser, ni de s'embarrasser de scrupules. Un nerveux coup de fouet, un formidable hu ! de mon cocher, et nous voilà partis au grand galop, brûlant toutes les consignes. (Il est expressément défendu par les règlements militaires de faire trotter les chevaux sur les routes pendant la nuit.) Les obus pleuvaient drus de chaque côté de la route et nous poursuivirent sur un parcours de deux kilomètres. A certains moments, des mottes de terre, et du gravier soulevés par les explosions

des projectiles, arrivaient jusqu'à la voiture. Enfin nous pûmes franchir cette zone dangereuse sans être atteints. La Sainte Vierge, à qui je m'étais confié pendant cette périlleuse excursion, nous a visiblement protégés. Nous sommes arrivés à M..., à quatre heures du matin. Vous voyez qu'on court de temps à autre quelque danger.

Tous les dimanches, l'aumônier continue d'aller dire la messe au camp national. Les assistants sont de plus en plus nombreux. Dimanche dernier, M. l'aumônier regrettait que les murs de la salle ne fussent pas en caoutchouc. Vains regrets ! beaucoup sont restés devant la porte par un « froid de loup »... M. l'aumônier a parlé des « Mères chrétiennes et françaises » avec une telle élévation d'idées, une telle délicatesse, une telle émotion, que nos braves territoriaux n'ont pu retenir leurs larmes...

Abbé N... [1].

EN PORTANT UN PLI MILITAIRE

Je me trouve dans un lit d'ambulance depuis vendredi dernier 18 juin, trois heures du matin, blessé d'une façon peu glorieuse, par un stupide accident, dans lequel, d'après les majors, 99 sur 100

1. Curé de Crampagna (Ariège).

auraient trouvé la mort. C'est ce que vient de me redire avec plus de détails, mon commandant qui vient me visiter chaque jour.

C'était jeudi soir, vers les neuf heures ; on entendait au loin le ronflement des marmites et leur éclatement sourd et prolongé, la voix sinistre des mitrailleuses, le crépitement des « Lebel », le claquement sec des 75 : ça *bardait* en terme militaire. Un chef me fait appeler, me confie un pli très important et pressé ; il faut que dans une heure le pli arrive à destination. Il m'indique vaguement la direction : « Allez vite et bonne chance. »

Dans ces sortes de mission, j'avais eu jusqu'à présent beaucoup de chance ; aussi me confiait-on généralement les plis les plus sérieux. Je pars donc, filant rapidement le long des haies, traversant des prairies, contournant un bois : le traverser serait imprudent, de même suivre la route ; mais je ne quitte pas des yeux l'arbre qui se découpe sur le ciel à la cime du coteau et qui est mon point de direction. Voilà que j'arrive sur le bord d'un ruisseau (ils sont nombreux, les ruisseaux, dans la Meuse) ; il est large, quatre mètres environ ; au moyen d'une branche, je sonde la profondeur que je ne touche point, et la branche est plus haute que moi. Comptant sur la Providence et sur la protection de la Vierge que j'appelle à mon aide, je remonte le courant. J'ai parcouru 500 mètres ; enfin, voilà mon salut, une passerelle.

Mais, ciel ! en quel état ! Je m'y engage tout de même. J'arrive au milieu, un craquement, et de tout mon poids je tombe à cheval sur une poutre. Oh ! quelle douleur dans cette secousse, vous le devinez. J'ai la consigne de ne pas faire de bruit, je retiens mon cri. Mais de là je tombe à l'eau ; on m'a dit plus tard dans trois mètres cinquante d'eau, et je ne sais pas nager. Malgré la douleur terrible que j'éprouve à remuer les jambes, pensant à ma mission très grave, je me débats. La Vierge, sans doute, veillait sur moi : une racine d'arbre est à ma portée, je m'y accroche : me voilà sauvé, j'ai franchi mon ruisseau. Je me traîne plutôt que je ne marche, je souffre atrocement, je me presse cependant autant que mes forces me le permettent. Enfin, j'arrive sur une sentinelle. Il était temps ! Vite je lui confie ma mission ; car je crains de m'évanouir trop tôt. Ensuite je pus tout à peine lui dire ce qui m'était arrivé.

Quand je me suis éveillé, je me suis trouvé étendu sur un brancard, deux majors autour de moi ; on m'avait porté dans une ambulance. Il était trois heures du matin. J'appris alors qu'un autre avait achevé ma mission ; cette assurance me soulagea à demi. Mais la Vierge à qui je m'étais recommandé a bien veillé sur moi ; car je m'en tire avec une violente contusion, rupture de quelques petites artères.

J'ai la grande joie de recevoir, chaque jour, la visite de mon commandant qui a jugé à propos

de m'adresser des félicitations devant les autres blessés, je ne sais trop pourquoi, puisque après tout je n'ai fait qu'accomplir mon devoir. Mon commandant voulait me faire évacuer sur un hôpital, mais j'ai refusé de quitter le front, puisque mon état est si peu sérieux. Les infirmiers me sont, au reste, très dévoués; nous sommes là, comme des frères. A part le premier jour, mon appétit a repris comme de coutume. Mon état est donc des meilleurs.

Abbé S... [1].

Le Lazariste, « curé du 4e zouaves »

7 février 1915.

... La guerre actuelle est sans exemple dans l'histoire. Il s'y consomme des crimes effroyables, mais il s'y accomplit aussi des actes d'héroïsme, et ces héros chrétiens sauveront la France.

Je vais vous parler d'un de ceux-là.

Son nom ? Il s'appelle Paul Barbet. Pour ceux qui le connaissent, c'est le vieux caporal brancardier volontaire de la brigade du Maroc ; pour d'autres, un peu mieux renseignés, c'est le curé du 4e zouaves. Les uns le nomment « Monsieur l'abbé » ; les officiers l'appellent « Monsieur Barbet »...

1. Curé de Grane (Drôme).

Infatigable, malgré ses quarante-deux ans, sans peur sous la mitraille, il allait ramasser les blesser et les transporter en lieu sûr. Pas un ne pouvait rivaliser en dévouement et en courage avec lui. Là où « ça chauffait », on le voyait accourir aussitôt. Que de blessés lui doivent la vie ! Que de morts aussi lui doivent de reposer en terre bénite !

Hélas ! nous ne le verrons plus de sitôt sur la route et dans les tranchées, avec son costume moitié zouave, moitié « biffin », ses insignes de brancardier au bras, sa musette de pansement au côté, son bâton à la main, les jambes protégées jusqu'aux genoux par de belles bottes toutes neuves cadeau d'un ami, le visage encadré par un passe-montagne de laine noire que des mains dévotes avaient tricoté entre deux rosaires.

Nous ne reverrons plus cette pâle figure d'ascète, où brillaient deux yeux vifs et francs comme sa belle âme de saint. Les balles allemandes l'ont frappé, lui aussi, et il est tombé en héros [1].

C'était le jour de Noël. Il y avait une furieuse attaque au bois de X... Le P. Barbet était là, mandé par téléphone. A un moment donné, quinze hommes partent à l'assaut d'une tranchée allemande. Mais la mitraille fait rage, et, sous la pluie de fer et de plomb, la demi-section est fauchée

1. Le Père Barbet, très grièvement blessé, fut ramassé sur le champ de bataille, et sauvé par les soins des infirmiers et des majors.

comme du blé mûr. Un autre attend, en réserve. Un lieutenant commande :

« En avant, à la baïonnette !... »

Il s'élance. Mais il est seul !... Les hommes se regardent. C'est la mort qui les attend. Ils voient les camarades qui les ont précédés, jonchant le sol. Déjà le lieutenant a disparu. Cependant l'ordre est formel : vaincre ou mourir. Il faut prendre la tranchée, coûte que coûte.

Le P. Barbet, voyant l'hésitation de la troupe, s'écrie :

— Allons, mes enfants, du courage !

Sa parole reste sans écho. Ces soldats français, des braves pourtant et qui en ont vu d'autres, hésitent devant la mort qui pleut en une averse folle sur les têtes qui se montrent au dehors.

— Allons, mes enfants, crie de nouveau le vieux brancardier, il faut prendre la tranchée aux Allemands ! Je vais avec vous, en avant, suivez-moi !

Saisissant son crucifix, et sans armes (il n'en voulait jamais porter), il s'élance le premier. Les hommes le suivent et chassent l'ennemi de son repaire.

Mais, écrasés par le nombre, ils doivent bientôt regagner leur abri. Le Père n'était plus avec eux, il gisait tout sanglant sur le sol. Ils l'aperçoivent entre eux et les Allemands. Un vieil Alsacien de cinquante ans se dévoue pour l'aller chercher. Il lance au blessé une corde faite de trois ceintures mises bout à bout. Le Père la saisit

et se traîne péniblement jusqu'à son sauveur.

Cependant, le médecin-chef et l'aumônier divisionnaire accourent et font transporter le blessé à l'ambulance. J'y cours aussitôt. Le bon Père est vivant, mais son état laisse peu d'espoir au major.

— Il ne passera pas la nuit ! dit-il tristement. La cuisse droite est fracassée par un obus, la main est atteinte en deux endroits, une balle a traversé la poitrine.

Le Père me reconnaît :

— Priez pour mon âme, dit-il. Je suis content de vous voir.

Nous avons fait dire une messe pour lui hier.

Après dix jours d'ambulance, il est parti pour Compiègne. Un jour, nous l'espérons, la croix des braves brillera sur sa poitrine. Pour nous, hélas ! nous ne le reverrons plus dans les tranchées. C'était notre grand ami et notre soutien dans les épreuves. Priez beaucoup pour lui, il le mérite. Si vous saviez combien nous l'aimions et combien il nous aimait !

Frère G... [1].

1. De la Société des Missionnaires d'Afrique.

APRÈS LA BATAILLE

SUR LE CHAMP DE BATAILLE

20 février 1915.

Il est sept heures du soir. Nous sommes cent soixante brancardiers en pleine forêt. Une heure durant — je sais ce qu'est un siècle maintenant — nous sommes restés couchés à plat ventre dans la boue sous la rafale d'obus allemands. L'abbé d'O..., missionnaire diocésain de Paris, « un héros et un saint », disent les soldats, nous a donné à tous la grande absolution suprême. Comment suis-je sorti de la fournaise ? Miracle pur et simple. Un seul d'entre nous a été démoli par un obus ; je garde le morceau de fonte qui est tombé à 10 centimètres de ma tête. Et puis nous nous relevons. En avant !

Dans le silence le plus grand, nous avançons avec nos brancards sur la ligne de feu, que dis-je ? en avant de la ligne de feu. On se sent près de son éternité, le cœur bat plus vite, on dit à Dieu : « *Fiat*. Tout ce que vous voulez, Maître,

de bon cœur, je le veux, j'adore votre main. » Au bout de cent mètres pénibles, pendant lesquels nous tombons dans les trous d'obus pleins d'eau, la fusillade nous arrête. On se couche par terre. Un quart d'heure de rude angoisse. Chacun demande tout bas, lorsqu'on se relève : « Etes-vous touché ? Non, tant mieux. » On ramasse alors, à soixante mètres de la tranchée allemande, les blessés. Que de sang, que de plaintes ! Comment puis-je avoir la force de ramasser ces pauvres petits camarades ? Grâce de Dieu mystérieuse qui m'entoure. Ah ! que le trajet est long. Je profite des arrêts forcés pour tirer mon crucifix, le faire baiser, donner des absolutions. Les blessés me serrent les mains qui sont toutes sanglantes. L'un d'eux appelle doucement : « Maman ! Maman ! » Je sanglotte bêtement tout le long de la route, sans penser, devenu machine et le cœur chaviré. Un confrère, au moment d'un arrêt, s'avance près de moi : « Vous portez mon frère ! » C'est l'abbé C..., d'Angers, qui parle. En rentrant dans une forêt, je suspends ma route. L'abbé et son frère se sont reconnus dans la nuit. Ils se sont embrassés ; l'abbé lui donne de nouveau l'absolution. J'entends ces mots : « Adieu ! Tu leur diras... » Quand nous sommes enfin dans la forêt, nouvel arrêt. On respire un peu plus à l'aise. Mon petit blessé meurt dans les bras de son frère et j'assiste muet à une douleur immense. Mais le devoir est là. Il nous faut continuer notre long

calvaire. L'abbé C.., a repris un autre brancard et je l'entends qui parle doucement au blessé qu'il conduit, comme si lui-même n'avait aucune souffrance, tandis que je porte le cadavre de son frère. Toute la nuit nous avons ainsi chargé et rechargé des blessés. Et quand, à trois heures et demie du matin, nous sommes libres, il nous reste pour abri la forêt et une pluie fine qui nous cingle.

A six heures et demie nous avons dû (nous, brancardiers), nous replier encore, car les obus recommençaient à nous ennuyer. Nous avons appris que nos soldats avaient eu la victoire, et d'un coup cela nous a rendu de la force. Nous en avions grand besoin, je vous assure.

... Ici, tout le monde prie, tout le monde a sa médaille ou son chapelet, et la France qui est en train de conquérir ses provinces perdues, est en train de reconquérir son Dieu qu'elle avait oublié depuis si longtemps. Les camarades sont charmants pour nous, prêtres ; et il arrive souvent qu'au pied d'un chêne nous entendons debout, tandis que le canon tonne de toutes parts, la confession d'un petit soldat, confession suivie toujours de ces recommandations : « Si je meurs, voici où est ma médaille, mon argent, vous les renverrez à ma mère. »

Je vous écris ceci dans une hutte, près des tranchées, à la cabine des téléphonistes, car je suis pour quelques heures agent de liaison. Le soleil

se montre ; chose étrange : un oiseau chante sur un buisson.

Abbé B... [1].

Un « pays »

Telle est la bonté du Maître que dans l'épreuve même, il nous réserve des consolations bien douces à notre cœur sacerdotal ; et si parfois le labeur est dur, notre dévouement méconnu, presque toujours notre ministère est accepté avec joie.

Même de la part des Allemands que j'ai eu l'occasion de soigner à l'hôpital d'évacuation, j'ai été l'objet de sympathiques démonstrations : peut-être parce que je parlais leur langue et que je leur témoignais quelque intérêt ? C'est possible, mais j'ai remarqué toutefois que leurs sympathies étaient plus vives, plus spontanées quand ils savaient que j'étais prêtre : cela ne m'a pas étonné, la plupart d'entre eux étant bons catholiques. Mais dans cette foule anonyme de souffrants, où ne doit plus exister de distinction de race et de pays, je n'ai pu m'empêcher, d'accorder une attention spéciale à nos chers blessés de la région dont l'attitude a toujours été très correcte, parfois édifiante. Permettez-moi de rappeler le cas d'un de vos diocésains, horriblement mutilé par un éclat de

1. Aumônier de l'Union catholique nivernaise à Paris.

« marmite » ; je remplaçais M. l'aumônier et j'avais déjà donné plusieurs absolutions lorsque le médecin de service me désigna un pauvre blessé grelottant de froid et de fièvre. Il se confesse comme un enfant et comme je me disposais à rejoindre mes camarades pour le transport des malades, il me retint et, hésitant, à voix basse, il me dit :

— Je voudrais bien vous embrasser.

— Oh ! mon ami, de tout cœur !

Il m'étreignit de ses deux bras, seules parties valides, je le baisai au front et m'en allai ému, touché d'une foi si vive et si simple ; Monseigneur, il était de Carcassonne.

Abbé X...[1].

LA RELÈVE

Venez-vous avec moi à la « relève » de ce soir ? Surtout vous n'êtes pas trop fatigué de votre journée, car l'étape est longue et lointain le poste de mort où nous allons.

— Oui !

— En route, alors ! et merci !

Mais auparavant, relevez votre soutane jus-

1. Prêtre du diocèse de Carcassonne.

qu'aux genoux, chaussez-vous solidement et guêtrez-vous haut, car à certains endroits, nous enfoncerons par-dessus la cheville, la chaussure presque entièrement dans la « blanche marne ». Et puis (chut ! vous ne le direz pas !) buvez-moi vite ce quart de thé bouillant mélangé de rhum ; de temps à autre, cela fait bien et donne du nerf aux jambes et du cœur au ventre !

En avant, arche !

Le temps est clair, quoique d'épais nuages cachent la lune ; trop clair même, car nous risquerons peut-être d'être « repérés ».

Tout le monde est bien là ?

Nous partons par « quatre ».

Les deux vilaines collines pour débuter. Bien vite, les conversations s'éteignent ; l'on se met en file indienne, tant le chemin est mauvais et glissant.

Un premier village.

— Halte ! — Qui vive ?

— Avance au ralliement !

Le mot d'ordre est donné et nous continuons à avancer. La scène se répète une seconde fois, et, au bout d'une heure un quart de chemin environ, nous arrivons à la zone dangereuse.

Une immense plaine boueuse, où les champs sont devenus routes et les routes champs, où nous aurons à faire près d'une lieue, suivis d'une partie seulement des voitures d'ambulance. Et dans l'immense plaine silencieuse et morne, une

première ligne blanche se dessine, près de laquelle on entend chuchoter et sur laquelle se détachent de mobiles silhouettes : nouvelle tranchée où débutent les jeunes de la « classe 1914 », car ce travail ne se fait que de nuit ; les « pauvres petits ! » que ce doit être dur pour eux !

Une seconde tranchée. Des meules dans la plaine. Nos voitures s'arrêtent et se dissimulent en arrière. Et nous partons par groupes de quatre, avec un brancard par groupe. Pas un mot. Il semble que nous glissons dans la plaine. Une fusée lumineuse vient tout à coup illuminer l'espace : pressons le pas !

Nous quittons la plaine et arrivons au sentier qui conduit à la « sucrerie », l'ancien poste de secours durant la bataille d'il y a deux mois : « ancien » poste de secours, car il ne reste plus des bâtiments que les quatre murs, et cette vision de murs percés, de fenêtres dont il n'est resté que l'armature, se profilant sur un ciel à demi éclairé, a quelque chose de sinistre et de lamentable.

En passant, nous saluons d'un bon *Pie Jesu* le joli petit cimetière, établi là depuis le début de la guerre. Avec quel soin, quelle piété il a été ordonné, chaque petite tombe sobrement et coquettement décorée et surmontée d'une croix blanche ! Il y en a plus de cent, et huit « camarades » aujourd'hui encore sont venus l'habiter, apprendrons-nous dans quelques instants !

Nous rattrapons la grand'route, contournons un

sentier protégé de longues rangées de tonneaux superposés et de plaques de tôle. Une clarté : c'est là !

Nous tirons un premier rideau, et nous nous trouvons dans une cave, sorte d'antichambre, de poste de secours, plongé dans une demi-obscurité. Un second rideau, et nous sommes dans une autre vaste cave, bien éclairée, le long des murs de laquelle sont couchés et dorment, pour la plupart profondément, blessés, malades et infirmiers régimentaires : c'est à peine si notre arrivée les réveillera, et cependant, ils sont à quelques centaines de mètres de l'ennemi ! Au fond, séparée par un troisième rideau, la salle des premiers pansements, en même temps que la chambre du major, très confortablement et très proprement installée. Mais il faut nous hâter ; et l'infirmier de service ce soir (c'est un prêtre) nous assigne le cher blessé à prendre sur notre brancard.

Le pauvre petit gars ! si pâle mais si énergique ! Tout jeune encore, cycliste du commandant ; il a eu la cuisse broyée par un obus, et, ce qui est plus triste, par un obus français de nos « 75 » : une de ces erreurs inévitables d'une seconde ! Pas une plainte ! Mais, au contraire, m'entendant quelque temps après haleter sous le poids :

— Hein ! les pauvres vieux ! ce que je vous en donne du mal ! Mais, vraiment, je ne puis marcher !...

Et, doucement, tantôt à bout de bras, tantôt sur

les épaules, nous portons notre petit martyr. La pluie se met à tomber.

Nous n'avons pas fait deux cents mètres qu'un éclair d'obus jaillit, suivi d'une détonation formidable ! Ce doit être sur le poste de secours !

— Les « rosses » ! peut-être nous ont-ils entendu, ou savent-ils par l'espionnage l'heure de la relève ?... Sommes-nous tous là ? car, dans leur cave, ceux que nous avons quittés à l'instant n'ont rien à craindre.

— Oui, tous !

— *Benedicamus Domino* !

Et nous hâtons le pas, ployant sous le précieux fardeau ! Encore six obus ou grenades sur le village que nous quittons ; et nous atteignons enfin les voitures d'ambulance. C'est l'adieu au cher blessé, le mot de réconfort et d'affection. Car nous retournons à pied, en avant des voitures, et ce seront les ambulanciers qui déchargeront les blessés à leur arrivée.

— Il sera mort demain, me dit l'infirmier.

— Je suis chargé d'avertir l'aumônier !... me confia le sergent avec lequel je reviens.

O mon Dieu, je me sens de la peine plein le cœur pour le cher petit ! Le lendemain, il était encore vivant quand on l'a évacué sur l'hôpital et peut-être, là, l'amputation de la cuisse ?

Nous revenons, las, brisés. Les nuages courent vite dans le ciel, la lune brille par intervalles, et les étoiles clignotent. *O pulchra luna ! ô stella !*

La prière à Notre-Dame vient d'elle-même aux lèvres. D'ailleurs, à l'église voisine, une heure moins un quart sonne, et le carillon rappelle celui de Lourdes. Vite, vite, en pensée là-bas, près de la Grotte : les cierges crépitent, le Gave murmure, répétant, il me semble, les *Ave* et les cantiques du jour !...

Bonsoir ! Nous voici arrivés : il est une heure et demie. Bonne nuit et Dieu vous garde !

Abbé B.[1].

Les nuits de l'ambulance

30 août 1914.

A dix heures, le 30 août, nous sommes à A., au bord de l'Aisne. Les cloches sonnent, les fidèles entrent : hélas ! ce sera la dernière messe française jusqu'au moment prochain où les Allemands seront chassés hors de la patrie. Pour nous, malheureusement, pas de messe ce jour-là : nous dépassons la charmante ville, puis subitement, à moins de deux kilomètres, nous nous arrêtons, sur la grand'route. Que se passe-t-il ? Nos médecins l'ignorent comme nous. Voilà qu'à toute vitesse les batteries du corps défilent devant nous, puis ce sont nos fantassins. Nous demeurons au même endroit ; pourquoi ? Irons-nous à A... ? Nous le

1. Maître de chapelle à la Métropole de Rouen. (Seine-Inf.).

voulons bien : le travail n'y manquera pas. Nous attendons toujours, sous les pruniers et les pommiers, aux bords du chemin. Voici un ordre : l'ambulance 4 va à A... Il est quatre heures.

Nous prenons possession de la coquette église, nous y jetons de la paille : les blessés vont venir. En attendant, dans quelle situation sommes-nous? Nos soldats nous ont dépassés ; les derniers traverseront la ville à la nuit tombante ; seuls, quelques retardataires, et une compagnie chargée du pont. Le canon a cessé, il y a quelques heures. Où sont les Allemands? Ils ne sont pas loin. Arriveront-ils sur nous ?

Mais voilà nos blessés, pas d'autres pensée, désormais. Ils sont nombreux. Comme c'est triste! Que d'épaules broyées ! que de jambes je dirai mangées ! Les uns sont blessés au ventre, d'autres à la tête. C'est réconfortant tout de même ; aucun blessé ne se plaint, chez tous la plus grande résignation. Vite nous les installons dans notre ambulance, à l'église : ils sont plus de deux cents.

Allons, au travail ! Nous avons ouate, teinture d'iode, toile en abondance. Je suis les médecins, je soigne et console les blessés autant que je le puis. Plusieurs sont en danger. Par bonheur, M. Le G..., l'aumônier, nous est arrivé. Il passera la nuit avec nous ; il s'entretiendra avec nos blessés, leur parlera du bon Dieu, les consolera, et préparera à une mort édifiante ceux que le bon Dieu appellera à Lui. M. Le G... est épuisé par la lutte et les

courses de la journée : n'importe ? il oublie et fatigue et sommeil. Toujours le même !

La nuit est venue depuis longtemps. Nous n'avons pas faim ; mais le cuisinier nous a préparé des omelettes... sans sel ; faisons-y honneur. M. le médecin-chef sort avec nous et l'aumônier. « Aurons-nous des voitures ? » demandai-je. « J'y compte avant minuit. En tout cas, quoi qu'il arrive, nous sommes prêts : ne faisons-nous pas, chaque jour, au bon Dieu, le sacrifice de notre vie ? Qu'il fasse de nous ce qu'il voudra. » Paroles admirables ! Ainsi s'exprime toujours notre pieux et surnaturel médecin.

Je continue, puis me repose un instant dans une stalle du chœur, près d'un ami, M. Le St... Voici minuit : nulle voiture. Que faire ? Que faire ? Il faut qu'à deux heures au plus tard nous soyons partis, et même à deux heures serons-nous libres ? Nous sommes dans la maison du bon Dieu : une courte prière ; advienne ce qu'il voudra !

Cherchons des charrettes ; nous avons des chevaux disponibles. Nous courons çà et là : voici quelques charrettes. Nous les chargeons de blessés, cent cinquante. En avant, avec quelques infirmiers. Que deviendront les autres ? Et nous ? Attendrons-nous les voitures demandées ? Laisser des blessés derrière nous, nous n'y songeons pas : notre médecin n'est pas capable d'une semblable pensée. Reposons-nous un instant. Je vois quelques malades, leur distribue du thé, et me voilà

encore dans ma stalle. J'y reste moins d'une heure, puis je sors. La nuit est fraîche et calme. Pas de canon ! Pas d'Allemands ! Silence impressionnant! Pas de voitures non plus ! Et bientôt voilà quatre heures : c'est le jour... « Qu'on coure encore jusqu'aux extrémités de la ville et qu'on fouille ! » — « Ma foi, tout à l'heure j'ai aperçu un cheval, voilà déjà quelque chose. » On court, on trouve une charrette ; il en est qui arrivent avec des charrettes à bras. Vite nos blessés au fond des charrettes et au-dessus sur des brancards ! Tous sont embarqués, sauf trois qui sont morts. M. le Curé se présente ; il est demeuré seul, que fera-t-il des cadavres ? Il n'est pas content. Cependant le jour est venu, mais avec le jour un brouillard épais, plus épais que toutes les brumes de notre Bretagne et de notre Quimper. Nous partons avec nos blessés ; il est cinq heures ; rien n'annonce les Allemands. Nous marchons deux kilomètres au Sud d'A... Toujours le silence. Nous sommes certes face aux Allemands, mais le brouillard dure, aussi épais que jamais. Invisibles, nous marchons dans l'obscurité aussi profonde qu'à minuit : ni balle, ni obus. Nous grimpons la côte ; à six heures, nous voici derrière l'artillerie française. Remercions le bon Dieu ; il nous a protégés ; que sa protection soit continuée à l'ambulance 4 et à nos soldats.

Abbé Y. P. [1].

1. Prêtre du diocèse de Quimper.

La méditation du brancardier

La Providence m'a donné de passer plus « en avant » ; me voici aux divisionnaires depuis quinze jours. J'ai eu de délicieuses journées de garde derrière les premières lignes, suivi un duel d'artillerie, les « arrivées » boches et nos « départs » à 200 mètres devant nous ; un soir, les marmites passaient en chantant sur la cour de notre cantonnement. Et par une nuit étoilée, avec un petit vicaire de M... nous sommes allés à la tranchée rouler la poussette d'un blessé ; les fusées éclairaient presque *à giorno* et sur les talus les balles faisaient des éclairs. Ces courses sont une marche à l'Étoile où l'on touche Dieu. J'ai voulu parcourir la ligne de feu aux environs, suivre les champs labourés de trous de marmites et les villages qui sont des amas de décombres. La rude leçon de choses dont je jette le croquis aux pages de mon agenda ! Et le cimetière au bord de la route, — presque un régiment, là —. Sur les tombes, la main se lève pour bénir. Les héros n'ont plus le recul de l'histoire. Devant un grand Christ funéraire, « aux morts pour la patrie », 1914-1915, les petites croix de bois alignées en ordre ; la troupe est là comme à la dernière parade et le Christ dressé les domine comme leur colonel. Des noms se lisent, parfois c'est l'anonymat de gloire : « un soldat tué à

l'ennemi », et, confondu dans le rang pour l'éternité «, un soldat allemand ».

Sous le soleil comme vous envahit le bruit de guerre, balles et obus ; c'est comme le susurrement d'insecte, les crissements d'ailes, l'ondulement des tiges sous le vent ; la guerre ainsi que le printemps a sa chanson. Et ces obus qui sifflent, éclatent en *wrong*, déchirent l'air comme une toile, ces balles qui font *clac* sur les murs, ou passent, discrètes, polies, glissent dans l'air, sifflottent, à peine perçues. Puis sous les ruines surgissent les murs d'églises déchirés, béants vers le ciel sur les amas de décombres, fûts de colonne et statues brisées. C'est la grande leçon de choses, le contact avec le réel, qui mène vite à Dieu et vers l'invisible. Toute ma devise s'y retrouve : « réaliste et mystique ».

Heures de guerre, résumé d'humanité où se cotoient le bas, le ridicule, le sublime. Mais devant domine « la flamme » et derrière la bête. Ces églises où s'entassent hommes et officiers confondus, en ce carême, cette semaine sainte, où ils sentent confusément qu'ils supportent une passion aussi et pour la Résurrection de la France ! Ces messes, l'hostie levée sur les corps enveloppés de tricolore, tandis que le canon fait vibrer le vitrail et qu'on sent les âmes là-haut, ouvrières de victoire ! L'autre soir j'ai confessé ; puis, surplis, étole sur la tunique, à sept heures du soir j'ai donné la communion pascale à deux qui partaient dans la nuit pour les

tranchées. Que d'aveux, de confessions recueillies, d'âmes délivrées. Pour qui sait, et avec l'intention, cette vie est presque du religieux. Abnégation et abandon, sont la seule volonté et garde de Dieu : une vie de Croisé.

Dieu nous aide — « *Dex aïe* » — par ces victimes jeunes sans cesse immolées ; chaque semaine m'apporte la nouvelle de départs glorieux. Le Président de l'Association des Etudiants catholiques m'écrit de Toulouse : « Pauvre et magnifique section d'études littéraires — Péguy au programme et tous morts. Dieu sait pourquoi ! » Oui pourquoi ? Cependant on m'écrit que dans les campagnes du Midi, « les paysans se laissent prendre aux sottises des mauvais journaux : les prêtres et le Pape soutiennent l'Allemagne ». Ah ! qu'on souffre !

L'angoissante lutte de la lumière et de la nuit. Là-haut l'armée nouvelle que nous rejoindrons quand Dieu voudra...

. . . .

Ici c'est la boue montante qui pénètre jusqu'aux pans de la capote, les durcit, les fait frapper entre les jambes comme plomb. Ce sont cagnas et boyaux éboulés sans cesse à remonter, la pompe à manœuvrer, et les rats, et dans la paille mouillée les poux odieux et les marmites qui éclatent proches jusqu'à éteindre de leur explosion notre bougie dans l'abri.

Pourtant l'heure est bonne et je ne regrette qu'une chose, de n'être pas avec le combattant dans

la première tranchée. Le beau moment ce fut la bataille de Champagne ; le corps fut parfois chancelant ayant donné sa dernière goutte de force, mais l'âme se libérait. Ah ! servir, porter les pauvres déchirés, les sauver, les confesser parfois, leur dire Dieu. Un brancardier de mon escouade fut tué, un autre blessé. Dieu ne m'a pas jugé digne...

Abbé Lucien C. [1].

1. Aumônier de l'Association des Etudiants catholiques de Toulouse.

LE PRÊTRE-AUMÔNIER

LE PRÊTRE-AUMONIER

Depuis 1880, l'aumônerie militaire a été supprimée pour les temps de paix. Le soldat catholique devait chercher à ses heures de liberté les églises et les prêtres pour remplir ses devoirs religieux. Le prêtre n'était plus autorisé à franchir les grilles des casernes, à monter sur les navires de guerre, à passer la porte des hôpitaux ; il ne pouvait se présenter au chevet du mourant que si le mourant l'appelait par écrit. L'Etat traitait l'armée comme une mineure dont il aurait eu la tutelle et qu'il devait préserver des amitiés de l'Eglise. La guerre prive le soldat catholique des facilités relatives dont il jouissait dans la paix pour pratiquer sa religion. Les églises se rencontrent rarement ; les curés ont à s'occuper d'autres ouailles que des militaires qui passent ; pour rendre service, pour être utile, le prêtre doit suivre l'armée et vivre avec elle. Aussi les catholiques demandaient que les chefs militaires missent le prêtre à la disposition du soldat. Le gouvernement acquiesça à ce désir et les décrets de 1881 et de 1913 réglementèrent l'aumônerie du

temps de guerre. Les ministres du culte furent attachés au groupe de brancardiers de corps. L'Etat qui dans la vie civile continuait d'ignorer l'Eglise, réintégrait dans l'armée pour la guerre l'Eglise parce qu'Eglise. Les aumôniers, munis des pouvoirs réguliers donnés par leur évêque, ont la solde et le grade de capitaine : comme ministres du culte ils ont dans l'armée une situation officielle. Les régiments, les divisions ou les corps d'armée sont leurs paroisses. Par la bonne volonté de l'Eglise, avec l'agrément de l'Etat, le peuple français aux armées retrouvait le prêtre à ses côtés.

C'était dans les premiers jours de la mobilisation ; dans la cour de la caserne où se pressent, s'entassent, se bousculent chevaux et cavaliers, un prêtre-aumônier paraît. Sa soutane « n'est plus un costume, elle est redevenue ce qu'elle est et ce qu'elle signifie, une sorte de signal avertisseur pour les consciences ». D'une poitrine le cri sort : « Une médaille, monsieur l'abbé ! », puis cent le poussent. Alors les uns viennent embrasser l'abbé, d'autres lui demandent un chapelet, une bénédiction, d'autres se confessent.

Et dans toutes les casernes de France les mêmes cris et les mêmes gestes se répètent. Masse hétérogène de croyants et d'incroyants, de fidèles et d'indifférents, l'armée française, figure de la nation, dans son ensemble se retrouvait catholique ou en mesure de le redevenir. Toute une flore

d'âmes chrétiennes germait que d'aucuns croyaient à jamais disparue. Le danger réapprenait les vérités éternelles, le besoin de se survivre qu'exaltait la perspective du sacrifice de soi-même à la patrie, rappelait l'immortalité de l'âme ; enfin quinze siècles de vie catholique inspiraient le soldat français. Depuis de longues années les préjugés, l'ignorance ou la haine avaient souvent séparé l'Église du peuple ; devant le prêtre maintes portes avaient refusé de s'ouvrir, maintes âmes s'étaient fermées. Les prêtres étaient trop peu pour atteindre toutes les consciences, les hommes étaient trop asservis à leurs besognes matérielles pour avoir toujours le temps d'entrer à l'église ou de causer au prêtre. Bien des malentendus étaient nés de ce qu'on ne se voyait plus et chez certains peu à peu l'idée naissait que le prêtre était un homme d'autre essence ou d'autre race. Le peuple aux armées aperçut le prêtre, lui parla, se raconta et le trouva à son image gai, franc, alerte et confiant. Il le vit semblable à lui-même et il l'aima. Bien des tranchées furent les nouveaux baptistères où à l'imitation des Francs de Clovis, les Français du XX[e] siècle renouèrent alliance avec l'Église. Les lettres des aumôniers, en montrant le tact avec lequel remplirent leur mission ces prêtres, hommes d'Église appelés par l'État au ministère des âmes, diront l'accueil empressé et touchant que sut réserver au « curé » le « bon peuple » de France.

LA JOURNÉE DE L'AUMÔNIER

Les jours se suivent sans se ressembler. Hier, notre formation a beaucoup travaillé. Elle a fait deux voyages pour transporter les blessés à l'ambulance installée dans l'église de M... L'affaire avait été chaude et nos pertes assez élevées. Le dernier transport se fit dans des conditions particulièrement dramatiques. Les brancardiers avancèrent jusqu'au village de B... que canonnaient les Allemands. La plupart des maisons flambaient. Craignant d'être oubliés et brûlés vifs, les blessés, que les brancardiers régimentaires avaient déposés dans les granges, nous adressaient des appels désespérés. Quelques animaux domestiques erraient dans la rue. Une vieille femme, la seule qui n'ait pas voulu s'enfuir, nous demandait du pain. Cette scène étrange était éclairée par l'incendie de cinquante maisons qui brûlaient ensemble. Quel cadre émouvant pour l'administration des sacrements aux pauvres blessés, presque tous gravement atteints ! Il était trois heures du matin quand les dernières voitures regagnaient le cantonnement.

Aujourd'hui, repos. Malgré quelques averses, la journée a été assez belle. Il faut voir avec quelle joie les fils de la Provence, transportés sous le ciel brumeux de Lorraine, sourient au soleil qui daigne se montrer un peu Ils s'étirent, s'ébrouent joyeusement, brossent leurs capotes boueuses, préparent avec soin une soupe au riz ou un plat de frites. L'aumônier circule dans les groupes et interpelle gaiement les troupiers. On lui répond avec bonne humeur. La conversation roule surtout sur la guerre. Les nouvelles générales intéressent passionnément ceux qui se battent dans un petit village lorrain. Il faut voir comme les yeux brillent en entendant la lecture du journal que l'abbé a pu se procurer ! On en commente les articles et on conclut avec ensemble que les « Boches » sont f...ichus. L'aumônier termine la conversation par un mot de confiance en Dieu et d'amour pour la France, puis il passe à un autre groupe. Un moment après il récite son bréviaire devant la porte de l'église, pour être vu de tous les « biffins » qui passent. Beaucoup l'abordent. On lui demande de la bougie, de la graisse pour les pieds, de la teinture d'iode, mais aussi un chapelet, une médaille, une absolution. J'ai confessé, dans le cimetière, un jeune Trappiste de la Lozère pressé de rejoindre sa compagnie qui partait pour la ligne de feu. Un peu plus tard, un réserviste barbu me demandait par quelle formule il pourrait faire le sacrifice de sa vie s'il était frappé sur

le champ de bataille. Ce petit sergent me confiait cinquante centimes pour faire brûler un cierge devant la statue de Notre-Dame-de-Lourdes ; je n'ai pas de peine à le convaincre que sa prière sera plus efficace si elle est précédée par une bonne confession.

Deux heures. Le sacristain me demande de faire l'inhumation d'un petit enfant de huit jours. Le curé est à la guerre. Son voisin qui dessert la paroisse n'est pas libre aujourd'hui. L'humble convoi se fraye un passage au milieu des escouades qui préparent la soupe ou qui s'astiquent. Ces hommes qui vont peut-être mourir demain jettent un regard attristé vers cette humble petite chose qu'est le cercueil d'un nouveau-né sous le bras du fossoyeur. Voilà un petit Français qui ne jouira pas de la victoire prochaine. Mais c'est aussi un petit ange qui va prier au ciel pour la Lorraine et pour la France.

La journée s'achève un peu tristement. Nous avions projeté une cérémonie militaire à l'église. Mais le régiment d'infanterie a reçu l'ordre de partir. C'est assez souvent que nos projets sont renversés par des ordres soudains. A la prière publique nous substituons alors les suffrages privés pour nos chers soldats.

Abbé X... [1].

1. D'après *la Croix* du 26 octobre 1914.

LA VIE RELIGIEUSE

POUR SAUVER LE SAINT SACREMENT

Un bon curé m'avait confié le 2 que le Très Saint Sacrement était abandonné dans son église déserte et depuis deux jours nous tentions de parvenir jusqu'à cette église. Nous partîmes le 2, l'abbé B... et moi, les obus tombaient arrosant une crête voisine. Nous nous informons auprès des sentinelles et nous engageons à travers bois. Nous fîmes ainsi deux kilomètres environ ; mais il fallait franchir la ligne de feu ; nous prenons nos montres, les Allemands tirent exactement toutes les minutes à quarante ou soixante mètres de nous. Nous faisons quelques pas et, à peine à vingt mètres... nouvel obus ; de la terre seulement arrive jusqu'à nous ; un petit soldat du ...° qui était là en sentinelle nous dit crânement : « Elle est pas tombée loin, c'telle-là. » Nous nous replions vers le poste... on nous fait cette déclaration : « Vous pouvez franchir la ligne des obus, mais à la lisière du bois vous subirez la fusillade, trois chances sur cent d'en revenir. » Nous rebroussons chemin... Une

heure plus tard, on nous signale qu'au moulin situé à cinq kilomètres du village se trouve un soldat allemand blessé et prisonnier. Je me remets en route espérant trouver par là accès vers l'église. De ce côté c'est un fracas de canonnade effrayant. Au moulin je vois le blessé allemand, c'est un catholique ; nous trouvons également un blessé français, il a voulu sortir des tranchées... pan... une balle dans la jambe. J'examine le magnifique panorama et reviens rempli d'espérance pour le lendemain. Cette journée m'avait valu vingt-quatre kilomètres à pied. La paroisse où se trouve l'église est placée entre les lignes françaises et allemandes, elle n'appartient ni aux uns ni aux autres, elle est bombardée à chaque instant par l'artillerie allemande.

Le lendemain 3, je repartis. Dans plusieurs églises les Allemands ont défoncé des tabernacles, profané les saintes espèces et les vases sacrés ; il me semblait qu'il fallait tenter un nouvel effort. L'abbé B... m'accompagne. Au moulin trois blessés français ; ils sont sortis des tranchées... Je laissai l'abbé B... et m'avançai avec un courageux médecin auxiliaire et quelques brancardiers quinze cents mètres plus avant jusqu'à la ferme où un blessé nous était signalé. Nous apercevons l'église à un kilomètre de là. Mais la canonnade fait rage, la fusillade s'en mêle, les mitrailleuses sont là près de nous en position. Nous emportons les blessés et revenons sur nos pas. Or, c'est samedi ; j'aperçois

le colonel D... qui commande la brigade, je lui confie bien simplement ma grande envie d'aller jusqu'à l'église et m'offre à aller dire la messe le lendemain aux avant-postes Le général me dit qu'à la faveur du brouillard je pourrais tenter de parvenir à l'église et accepte ma proposition de messe en plein air aux avant-postes. Je reviens ravi...

Ce n'est pas tout, il faut tenter de parvenir jusqu'à l'église, il faut sauver le Très Saint Sacrement. Il est dix heures, le brouillard se lève, le général va visiter ses premières lignes, et nous accompagne. Je dis nous, car l'abbé P... est avec moi. Nous quittons le bois, coup d'œil magnifique; l'église apparaît dans le brouillard; çà et là des troupes dissimulées dans des tranchées vraiment artistiques ; les sentinelles présentent les armes. A la dernière tranchée une patrouille composée d'un caporal et de six hommes est chargée de nous accompagner, on craint en effet que nous soyons enlevés par une patrouille allemande. En avant le caporal et deux hommes (puis sur la même ligne l'abbé P..., le général et l'aumônier) derrière quatre hommes. Deux cents mètres nous séparent du village. Sur notre route deux cadavres français qu'on n'a pu encore relever (le soir ce sera chose faite). Enfin nous y sommes, les maisons sont pillées, éventrées par les obus, l'église a reçu un obus, beaucoup de balles; le spectacle est des plus attristants, il est même navrant. Nous pé-

nétrons dans l'église ; je prends le Saint Ciboire, l'abbé P... se charge du calice, des saintes reliques, de l'ostensoir et nous repartons. Nous regagnons seuls la lisière du bois, le général avec la patrouille continue son inspection. Encore quatre kilomètres et nous serons à l'église voisine. Il est impossible, Monseigneur, de vous décrire avec quelle joie nous transportons notre précieux dépôt, nous ne sentons aucune fatigue. Le général avait dit : je voudrais vous avoir à déjeuner, il m'était impossible de trouver une excuse : après avoir accompli cette mission, nous sommes revenus aux avant-postes. L'abbé P... est avec les secrétaires ; je reste avec le général et ses officiers d'état-major ; les nerfs se détendent, et je crois qu'il est inutile d'ajouter que je m'acquittai parfaitement de ma fonction de convive.

Abbé Louis L. [1].

Une messe en campagne

Décidément nos cérémonies religieuses ont un grand succès auprès de nos troupiers. Tout le monde en veut. Notre messe militaire de dimanche dernier a fait du bruit. Un bataillon qui n'avait pu y assister a voulu avoir son office spécial. Nous

1. Curé de Vinon (Cher).

sommes allés hier matin à P... J'ai dit la messe dans l'église devant un bel auditoire militaire. Un lieutenant et douze hommes ont communié. Une vingtaine se sont confessés après la messe. Les chants ont été vibrants, notamment le *Pater noster* de la messe que ces Méridionaux entonnèrent avec beaucoup d'âme. Un élève du Conservatoire de Marseille chanta très pieusement l'*Ave Maria* de Gounod. Aperçu le commandant P..., qui a reçu une blessure extraordinaire. Une balle l'a frappé en plein visage, est entrée à la droite du nez et est sortie à la tempe gauche. Il n'a éprouvé qu'un violent étourdissement. Les majors sont stupéfaits. Le brave commandant attribue son salut à la protection du ciel. Rencontré le général G... Il se plaint de n'avoir pas été averti de la cérémonie ; il y aurait assisté volontiers. Mais les alpins sont nos préférés. Un bataillon cantonné à B... nous a réclamés et nous sommes allés hier soir leur donner un salut avec sermon et chants variés. Ces braves garçons appliquent à la musique le rythme accéléré de leur marche. L'*Esprit-Saint, descendez en nous*, fut enlevé au pas de charge. Beaucoup de chasseurs se confessèrent, et, à la messe que nous sommes allés leur dire ce matin, nous avons eu exactement quatre-vint-dix-neuf communions. Détail touchant, l'abbé P..., lieutenant de réserve au bataillon, lit à haute voix la liste des morts au champ d'honneur. Il y en a déjà quatre-vingt-neuf et environ huit cents blessés.

Comme c'est aisé de parler sacrifice, courage militaire à tous ces braves gens !

UN DIMANCHE BIEN EMPLOYÉ. — Ce matin 20 octobre, levé à quatre heures, départ à quatre heures quarante-cinq avec une voiture d'ambulance qui porte notre chapelle de campagne. Nous arrivons à sept heures au rendez-vous de chasse, où l'état-major nous a demandé une messe. Mon confrère la célèbre devant les deux généraux et de nombreux officiers rangés en demi-cercle. Les hussards de l'escorte, descendus de cheval, la bride au bras, suivent aussi l'office, auquel l'un d'eux répond. Les chasseurs alpins, des cyclistes, quelques artilleurs, forment le fond du tableau dans une attitude recueillie. Nous avons su plus tard que tout un bataillon d'infanterie serait venu volontiers si nous avions pu retarder quelque peu notre heure. Mais on devait attaquer à sept heures trente, les généraux voulaient être prêts et nous avions commencé militairement. Pendant la lecture de l'Évangile, une batterie passe avec fracas ; elle va prendre position et bientôt on entend la canonnade.

Encore une heure de marche et nous arrivons à la ferme V. ; le ...ᵉ d'infanterie y cantonne et nous a demandé une messe pour ses morts. Hier les sapeurs ont dressé un autel entre deux beaux arbres, au bord d'une large clairière. Des mottes d'herbe soigneusement taillées forment les degrés. Une toile de tente prise aux Allemands est tendue sur des pieux et figure la table de notre chapelle.

Des genêts forment le sanctuaire que couronne un arc de triomphe de feuillage. Tout cela est simple, mais de très bon goût. Les sapeurs méritent nos éloges que nous ne leur ménageons pas.

A neuf heures précises, je commence la messe pendant laquelle mon confrère dirige les chants. On chante des cantiques populaires qui prennent un accent tout nouveau sur ces lèvres viriles. Le *Credo* est bien enlevé, mais nos troupiers, presque tous Méridionaux, chantent surtout avec amour *Provençau et Catouli.* A l'Evangile je leur adresse quelques mots sur les beautés de cette messe militaire célébrée entre deux combats, à quelques pas des avant-postes, sous la voûte du ciel, avec les arbres de la forêt pour piliers, le soleil comme lampe du sanctuaire et la grosse voix du canon comme orgue d'accompagnement. Les braves soldats qui sont sur la ligne de feu ne peuvent se rendre à l'église. Aussi Dieu veut venir vers eux, au milieu d'eux, par ce beau dimanche d'octobre. Suivent quelques conseils pour la prière, pour l'accomplissement du devoir militaire, jusque dans les plus petits détails. Enfin un petit couplet sur le drapeau du régiment. Le colonel (qui eut le bras gauche emporté au Tonkin) pleure à ce passage. Pour les hommes, ce sont surtout le souvenir des mères, des femmes, des fiancées, qui les émeuvent. Mais tout le monde vibre au seul nom de la « douce France ».

La messe se poursuit au milieu des chants.

Elle est servie par un lieutenant de réserve. Un autre a tenu à communier, malgré l'heure tardive de la messe, pour donner le bon exemple à ses hommes. C'est un président de Jeunesse catholique. Un troisième, qui est protestant, vient me serrer la main et me remercie d'avoir excité les courages. Un capitaine de tirailleurs, détaché à la division, nous dit que cette messe lui rappelle celles du Maroc.

Je crois bien qu'un photographe indiscret a pris une épreuve de notre cérémonie. Vous la verrez peut-être dans l'*Illustration*.

Sitôt après le chant du *De Profundis*, nous saluons les officiers qui nous remercient avec émotion. La messe de paroisse vient de commencer. L'église est envahie par les soldats qui refluent jusqu'au milieu du cimetière. C'est à grand'peine que les femmes du village peuvent se placer. M. le curé prononce une touchante allocution sur ces deux pensées : Dieu le premier servi et France d'abord.

Nous aurons tantôt une cérémonie pour les morts du ...e d'infanterie, si l'ordre soudain de départ ne nous prive pas de notre auditoire comme il arrive parfois.

Abbé Gabriel A... [1].

1. Chanoine de Limoges.

La première communion d'un lieutenant

... Laissez-moi vous conter une cérémonie dont je suis encore tout ému : la première communion d'un officier.

C'était un négociant qui avait beaucoup et prématurément travaillé à Paris et à Bruxelles. Ses parents vivaient dans l'indifférence. Il grandit, à leur exemple, sans s'occuper de religion, se maria sans passer par l'église et ne fit pas baptiser ses enfants. Nos cérémonies militaires l'attiraient ; il se plaisait à les fréquenter et éprouvait à entendre la parole de Dieu, un trouble mystérieux.

Il avait pour collègue, à la compagnie, un jeune agrégé dont la piété, déjà solide avant la guerre, était devenue enthousiaste et rayonnante. Dès les premiers entretiens, le lieutenant M... manifesta son regret d'être resté étranger à toute pratique chrétienne et demanda s'il serait bien difficile de réparer le temps perdu. On consulta l'abbé Ruffier qui commandait une compagnie dans ce même bataillon et il fut convenu que l'agrégé ferait le catéchisme au lieutenant. Oh ! ces cours charmants d'instruction religieuse dans les tranchées. Comme beaucoup de nos méridionaux cultivés, l'universitaire s'exprimait dans un langage harmonieux, sans accentuation trop appuyée mais en donnant toute leur sonorité aux voyelles et des variétés

infinies de modulations aux inflexions de voix. L'ardeur de ses sentiments qui se manifestait dans le feu de son regard et dans le rythme un peu haletant de sa respiration, contrastait avec la grande douceur de son parler qui était une vraie musique. Dans l'horreur du champ de bataille, les vérités religieuses, ainsi exprimées conquirent bientôt l'âme du catéchumène. On profita d'un repos dans le village de B... pour procéder à la cérémonie de la première communion que l'intéressé voulut rendre aussi semblable que possible à celle à laquelle il aurait participé s'il se fût à onze ans approché de la Sainte Table avec ses petits camarades. Il adressa des invitations à ses amis et compagnons d'armes qui apportèrent à profusion sur l'autel les feuillages et la lumière, et organisèrent une belle chorale.

La messe fut dite le matin à cinq heures, avant l'exercice. Dans le chœur, autour du lieutenant, un grand nombre d'officiers catholiques du bataillon qui avaient tenu à accompagner leur camarade. Dans les nefs et à la tribune, beaucoup de soldats, recueillis, visiblement émus. A l'autel brillamment paré et illuminé, l'abbé Ruffier, plus perdu encore que de coutume dans le recueillement plein de ferveur où le plonge la célébration des Saints Mystères.

Je voudrais, mon cher ami, vous faire connaître ce jeune prêtre. Il vous plairait dès le premier regard, avec son visage rose et candide de sémi-

nariste et son âme de héros. Il n'est pas, dans ma division, un capitaine jouissant à un plus haut degré de l'admiration affectueuse et reconnaissante de ses soldats. S'il porte à vingt-six ans la croix de guerre et la Légion d'honneur, s'il a été l'objet de quatre citations magnifiques, ces récompenses, de l'avis de tous, sont encore bien au-dessous de ses mérites. Le premier levé, le dernier couché, il trouve le temps d'accomplir tous les devoirs religieux du prêtre et de s'acquitter avec une précision scrupuleuse de toutes ses obligations de chef. Les jours d'attaque, le premier à l'assaut, communiquant à ses hommes une confiance et un mordant irrésistible, il devient, le combat terminé, d'un dévouement hardi et inépuisable pour revenir auprès des blessés, absoudre les mourants, ramener dans les lignes à la faveur de la nuit ceux que de trop graves blessures paralysent sur le champ de bataille. Des soldats vous raconteraient durant des heures entières, l'histoire de ceux qu'il a sauvés dans des conditions qui paraissent invraisemblables tant elles supposent d'héroïsme tranquille.

Vous ne vous douteriez pas des qualités éminentes du capitaine en le voyant sous les traits du jeune prêtre très humble qui célèbre cette messe matinale. Il est comme absorbé en Dieu et ne remarque pas que ses éperons ont déchiré son aube. Mais qui s'inquiète de ce détail ? Le chœur exécute les cantiques connus : *Le ciel a visité la terre*, *l'Ange et l'âme*, etc... M. l'aumônier improvise des actes

avant la Communion d'une élévation et d'une sérénité émouvantes ; officiers et soldats « communient avec les ferveurs de novices ». La vieille servante du curé, qui représente seule la population civile, pleure à chaudes larmes, devant ce contraste saisissant en effet entre la fraîcheur et la suavité de cette manifestation pieuse et l'aspect farouche de ces capotes encore couvertes de la boue des tranchées, de ces casques bossuées au cours du dernier assaut, cependant que la canonnade accompagne de son grondement lointain les cantiques accoutumés à l'atmosphère moite et douce des chapelles de couvents...

Au retour de l'exercice, le lieutenant nous invita à un repas. Il logeait dans la chambre d'une personne aux mœurs équivoques, évacuée depuis longtemps, mais qui avait laissé dans un départ précipité des tableaux et un mobilier qu'elle n'aurait certes pas pu invoquer comme témoins de sa moralité. Les ordonnances avaient dressé des tables de formes diverses et d'inégale hauteur. Des quarts et des gamelles étaient à la disposition de chaque convive. Muni de sa marmite, le cuisinier circulait à la ronde, donnant à chacun sa portion.

Au dessert de ce repas pittoresque, de très beaux toasts furent prononcés par le premier communiant, par le lieutenant catéchiste, par l'abbé capitaine et par l'aumônier. Les sentiments les plus suaves et les plus élevés furent exprimés dans un langage simple et beau. Tous étaient re-

mués jusqu'au fond de l'âme et les nymphes qui nous regardaient de leurs panneaux flétris éprouvaient un visible embarras de ne pouvoir même point se voiler la face. Un cycliste vint apporter l'ordre de départ pour la tranchée. Les officiers, les prêtres et séminaristes soldats se levèrent simplement et un vieil adjudant qui avait profité de la cérémonie pour faire ses Pâques oubliées depuis vingt ans, obligé de rentrer le toast qu'il voulait lui aussi prononcer, s'écria sur un ton solennel qui en tout autre temps nous eût fait rire, mais qui, cette fois, nous fit pleurer : Vive la France !

Abbé Jean D... [1].

P.-S. Le 28 janvier, les Allemands attaquaient, au petit jour, un poste d'écoute, après l'avoir encerclé par une effroyable grêle d'explosifs. Le capitaine Ruffier et le lieutenant C... l'agrégé catéchiste, se portèrent contre les ennemis avec une audace superbe et les repoussèrent à coups de grenades et de revolver. L'agrégé tomba le premier, les jambes criblées d'éclats. On put l'emporter. L'abbé Ruffier, lui, ne revint pas de ce poste d'écoute établi dans un amas de vieilles murailles que l'on vit s'effondrer tout près de lui. A-t-il été tué ? Est-il seulement blessé et prisonnier ? Ce qui est sûr, c'est que l'héroïque colla-

1. Chanoine de Limoges.

boration du professeur de lycée et du prêtre, permit à nos soldats de prendre leurs positions de défense, et arrêta net l'assaut des Allemands.

L'école de la souffrance

Dimanche dernier, le colonel recevait de Paris une triste nouvelle. On lui annonçait que l'épouse du lieutenant commandant la compagnie venait de mourir presque subitement. Le colonel m'envoya la lettre en me priant d'annoncer moi-même cette terrible nouvelle au cher officier. Il pensait que le prêtre était tout choisi pour de telles missions.

Donc, après avoir prié et fait beaucoup prier, je me dirigeai, dimanche midi, vers le poste de Commandant. Je trouvai le lieutenant un peu sombre. Je n'eus pas le temps de le saluer, déjà il me disait qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles de chez lui :

— Ma femme est souffrante, monsieur l'abbé, mais laissez faire, je vais lui envoyer une lettre qui la remontera certainement ; lisez-moi cela.

Je m'excusai...

— Non, non, je tiens à ce que vous voyiez cette lettre de soldat, d'un officier que la guerre a transformé. Ah ! la douleur, la souffrance ! Monsieur l'abbé.

— Oui, mon lieutenant, c'est le creuset qui transforme les âmes, c'est là qu'elles laissent toutes leurs misères.

Et je m'embarquai sur le chapitre de la douleur, du sacrifice. Je parlai de Notre-Seigneur prononçant le magnique *Fiat* du Jardin des Oliviers. Jésus portant sa croix et se sacrifiant lui aussi pour tous les autres, pour l'humanité. Cependant le Christ, lui aussi, avait une Mère bien aimante, Mère admirable, dont le souvenir était rendu vivant par la présence même de Marie, qui suivait Jésus et qui assistait à son supplice. Et Jésus ne regarde pas en arrière, le souvenir de sa mère et de ses amis ne le retient pas, il se donne tout entier à la cause du salut du monde. Il est prêt à souffrir les plus grandes douleurs, à recevoir les plus grands coups.

— Alors, monsieur l'abbé, il faut donc être prêt à tout.

— Oui, mon lieutenant, comme le Christ, ne regardons pas en arrière, oublions même que nous avons des mères, que vous avez une épouse, une fille, et regardez en avant, regardez en haut, vers le Christ. *Sursum corda*. Regardez en avant. Portez-vous en avant et soyez prêt, comme le Christ à toutes les douleurs, et à tous les sacrifices... Un chrétien soldat, un chrétien n'est point, ne doit point être un chrétien ordinaire, mais un chrétien modelé sur le Christ. La figure du Christ doit ranspirer à travers son être...

— Monsieur l'abbé, je suis prêt à tout...

— Est-ce bien vrai ? Si Dieu vous prenait au mot, que lui répondriez-vous ?

— Je suis prêt à tout, monsieur l'abbé.

A ce moment, une larme longtemps contenue coula de mes yeux et je me préparai à saisir mon crucifix. Le lieutenant avait compris.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Serait-ce donc vrai ?... Mon épouse ne serait donc plus !... Ma pauvre enfant serait maintenant sans père, ni mère...

Et, fixant fiévreusement ses lèvres à mon crucifix, il prononçait ces belles paroles :

— *Fiat voluntas tua !* O mon Dieu !...

Puis il pleurait.

— Pourvu que ma pauvre femme ait reçu les derniers sacrements. Voilà l'essentiel, les derniers sacrements. Voilà ce que le monde ne comprend pas. O mon Dieu ! Que votre Volonté soit faite ! Prenez avec vous ma digne femme, cette bonne épouse, cette bonne mère !

Toute la soirée, je consolai le cher lieutenant. Le soir, il s'achemina vers la chapelle du champ de bataille, où Notre-Seigneur demeure nuit et jour. Il se prosterna aux pieds du prêtre et me demanda le pardon de Dieu. Quelle touchante confession ! Puis il approcha de l'autel en tremblant, les mains jointes, le regard fiévreux, le visage inondé de larmes, il se pencha sur l'autel et déposa sur le corporal contenant les Saintes Espèces le baiser de la résignation, et pendant qu'il redi-

sait le *Fiat*, une larme tomba sur le corporal, larme que Notre-Seigneur dut recueillir avec un soin jaloux.

Après avoir adoré longtemps Notre-Seigneur, il se donna à son devoir, et passa la nuit dans les tranchées avec ses hommes.

Puis le lendemain matin, à huit heures, tout l'état-major du régiment, colonel en tête, l'entourait à la chapelle où je célébrais l'office des Morts et où il recevait son Dieu. Nos chers officiers furent fortement impressionnés par ce spectacle, et l'un d'eux, encore éloigné de Dieu, s'écriait :

— Qu'ils sont heureux d'avoir la foi ! Je la voudrais avoir. Que faire, monsieur l'abbé ?

— Mon lieutenant, il faut la demander à Dieu, et par une vie de plus en plus digne, vous préparer à la recevoir, ou plutôt, non pas à la recevoir, car vous l'avez, la Foi, elle est chez vous à l'état latent. Faites-la revivre en vous par l'observation des lois de Dieu et de l'Eglise. Embrassez la morale chrétienne.

Oui, à l'école de la souffrance la virilité de l'homme se développe. La foi se réveille, Dieu est senti par l'âme, elle se donne à Lui sous la poussée de la grâce, méritée par la souffrance acceptée ? Oui, si cette guerre fait mourir les corps, elle est une source de résurrection pour les âmes !

Abbé X... [1].

1. Prêtre du diocèse de Meaux.

HEURES DE REPOS

La visite aux tranchées

Après les journées d'activité sont venues celles d'une guerre nouvelle, la guerre des tranchées; guerre étrange qui révèle dans le soldat de France, en dehors de son audace, la patience, l'endurance, la ténacité mêlée d'humour et dans les attaques nocturnes la pleine maîtrise de lui-même. Dans cette période de stationnement, le plus souvent sans voiture, sans cheval, nous faisons à pied nos courses quotidiennes.

Nous donnons notre temps à toutes les armes et nous cherchons à ne laisser aucun groupe en dehors de notre sollicitude. Un jour, nous allons aux batteries où nos artilleurs vivent en solitaires, perdus sur les crêtes.

Voici une ferme fameuse entourée de six cents hectares. C'est une vieille abbaye qui n'est plus qu'un monceau de ruines, d'où s'élèvent encore les larges ogives de la chapelle. Seuls les pigeons, par centaines, sont fidèles à ces décombres. Plus

bas des carrières sont devenues des casernes, bien vivantes, où d'habiles mains ont sculpté dans la pierre des écussons d'actualité qui sont de petits chefs-d'œuvre.

Voici une garenne silencieuse, faite d'arbres coupés à la forêt voisine. A notre approche, une porte de feuillage s'ouvre ; un artilleur apparaît :

— Suivez-nous, monsieur l'aumônier, voyez comment, depuis ce matin, les Allemands cultivent notre jardin !

Vraiment, la terre était bien retournée et pas par la charrue.

Un autre jour, nous allons à nos fantassins ; rien n'est pittoresque et varié comme les habitations des avant-postes. C'est d'abord « le village nègre ». La gaieté française ne perd jamais ses droits ; là, sont de gentilles villas, aux noms fantaisistes, créées de toutes pièces par nos soldats ; sur l'une, cet écriteau humoristique : « A louer en cas de départ, chauffage central, cinq cents francs par mois. »

C'est ensuite le village « troglodyte », composé de cases aux trois quarts enterrées, souvent couvertes de gazons ; enfin, c'est la tranchée vraie, à ciel ouvert, tout près de l'ennemi, très perfectionnée aujourd'hui, avec les niches, les lignes brisées, les sous-sols, les braseros sans fumée, etc... Nous avons pu arriver là.

Au sommet d'un coteau occupé par les Allemands et qui devient fameux par les incidents qui

s'y passent chaque semaine se trouve une ferme qui est un centre perpétuel de combats. Nous arrivons sur la crête.

— Voyez, me dit le sous-officier qui m'accompagne, voyez ce repli de terrain à deux cents pas, c'est la première tranchée allemande.

Nous suivons un « boyau » bien bordé de sacs de terre. A notre gauche, des meurtrières nous permettent de voir, à quarante mètres, les tranchées allemandes.

— Regardez, monsieur l'aumônier, voyez les corps de nos camarades, tombés là depuis dix jours, face à l'ennemi ; là est tombé votre ami, le Révérend Père H..., la tête trouée d'une balle : c'est un héros. Il nous a entraînés à sa suite, en nous donnant à tous l'absolution. J'entends ses derniers mots : « Mes amis, pour la France, en avant ! »

Toutes les nuits, ajoutait mon compagnon, l'un de nous va rampant jusqu'à l'un de ces corps ; il l'entoure fortement d'un fil de fer ; de la tranchée, nous le ramenons doucement et nous l'inhumons ; il y a là un de vos compatriotes, un Comtois, retiré ce matin ; veuillez bénir sa fosse et les quinze autres de notre cimetière.

Je suivis, je trouvai tout près, dans un bois, des tertres bien fleuris, des croix simples sur chacun avec un nom. Entouré des soldats cantonnés aux cabanes voisines, dont beaucoup de Bisontins[1], j'ai

1. Nom donné aux habitants de Besançon.

récité avec eux les prières de l'absoute, tandis que passaient les balles au-dessus de ces soldats impassibles.

Je quittai ce plateau fameux :

— Bénissez-nous, monsieur l'aumônier, me dit un de mes fervents de Saint-Maurice [1], on a besoin ici de se sentir l'âme en paix.

Ce mot ajoutait une dernière beauté à ces scènes, et il faut dire que beaucoup de ces bons jeunes gens s'étaient approchés des sacrements à une messe célébrée pour eux récemment.

C'est dans ces visites que nous distribuons les menus objets que l'on nous adresse pour les soldats les plus exposés au péril et aux intempéries.

Que les généreux donateurs sachent qu'ils font une œuvre d'excellente charité.

Nous multiplions autant que possible notre présence pour les inhumations, surtout collectives. Naguère, nous avons tenu à donner une marque de notre affection particulière pour l'un de nos régiments d'artillerie, en assistant aux obsèques de cinq victimes. La nuit avait été choisie, car le lieu était peu sûr ; seules les cinq croix blanches apparaissaient dans l'ombre, où marchaient les soldats en rangs : nos paroles liturgiques étaient dominées par les fusillades voisines. Nous avons dû les paraphraser en quelques mots :

— Seigneur, donnez à ces soldats morts au

1. Une des paroisses de Besançon.

champ d'honneur le repos éternel ; ils sont notre rançon, bénissez leurs camarades.

En dehors des grandes batailles, il y a de rudes échauffourées. Les brancardiers sont demandés pour les transports. Je vois encore notre embarras en une journée particulièrement active. Notre conducteur veut éviter un tournant de route abondamment arrosé. Nos chevaux coupent court à travers les champs : il y avait là des fondrières. Nous voilà embourbés, cloués à terre et en plein découvert ; les obus se rapprochent, quand tous, ayant mis la main à la roue, d'abord en vain, nous nous apercevons qu'une prière rend efficace l'effort de l'homme, si faible soit-il.

Enfin nous nous dépensons autant que possible pour assurer la messe du dimanche à tous les groupes importants.

Dimanche dernier, j'ai dit ma messe dans une carrière, véritable catacombe ; j'ai dû y aller dès le samedi pour y coucher. Après des agapes fraternelles en un réfectoire qui rappelle l'âge de pierre, je prenais mon repos en un lit de paille excellent, lit supporté par quatre piquets, évitant ainsi les incursions irrévérencieuses des souris.

La messe fut dite au matin pour échapper à tout regard indiscret, car nos soldats venaient de différentes carrières voisines. Dans une vraie nef large et longue étaient nos hommes ; l'autel, composé de deux balles de paille régulières, blanches et dorées, se détachait sur le mur taillé ; la flamme

d'acétylène projetait une lumière abondante. Les comparaisons venaient d'elles-mêmes ; c'était bien le Christ de Noël sur la paille, venant, malgré les batailles, apporter la meilleure paix au monde.

Enfin, aux jours de grandes fêtes, nous donnons volontiers notre messe aux grands centres de notre vie militaire, en des églises remplies d'officiers et de soldats. Les officiers et les soldats pratiquants sont tombés si souvent sur les champs de bataille ; leur élan a été si beau, leurs citations à l'ordre de l'armée si nombreuses que tous s'inclinent devant la manifestation sincère de leur foi qui les amène nombreux à la Table Sainte.

J'entends encore les applaudissements qui saluaient, au sortir d'une messe, la citation à l'ordre de l'armée d'un officier qui a depuis deux mois bouleversé les batteries allemandes, sans perdre un seul homme.

En chacune de ces visites dominicales, je confesse de vingt à quarante soldats. L'un d'eux, en me quittant, me disait :

— Je suis content, mais je connais quelqu'un qui le sera autant que moi, c'est ma pauvre mère, quand je lui dirai ce que je viens de faire ; c'est la meilleure étrenne qu'elle puisse recevoir.

J'entends encore les appels d'un de nos artilleurs en retard, me poursuivant, faisant plus d'un kilomètre sur des chemins affreux, alors que j'allais visiter une batterie au fond d'un bois.

— Monsieur l'aumônier, me dit-il, je vais demain au front, je voudrais faire un petit nettoyage.

Combien ont fait ce serment : « Si Dieu me conserve la vie, je ne laisserai plus ma famille prier seule. Je pratiquerai avec elle. C'est un devoir ; ce sera une dette. »

Abbé P. [1].

Un bain de boue !

Mon travail est actuellement assez difficile, car nos services de santé sont répartis sur un très vaste espace. L'ambulance où j'ai le plus à faire est à un bon kilomètre de la ferme où j'habite, les autres sont encore plus loin. Si je n'avais un cheval, je ne pourrais pas suffire à ma besogne. En revenant de mon congé, j'ai été très heureux de retrouver ce brave Flirey en très bonne forme, couvert d'un poil superbe et prêt à bien trotter dès qu'il a senti l'éperon. Il me rend de très grands services. Je dois dire aussi qu'il me joue parfois — bien malgré lui — de vilains tours. Hier j'avais à faire une inhumation à trois heures et demie, après les vêpres (car notre chœur de brancardiers chante les vêpres dans la ferme). La tombe était creusée dans un champ assez lointain. On

1. Prêtre du diocèse de Besançon.

me fit attendre près d'une heure. Au retour, pour tâcher de compenser ce retard et de rentrer avant la nuit, je coupe à travers champs. Bientôt je rencontre un fossé plein d'eau. Je veux le traverser. Au lieu de sauter, Flirey glisse sur la berge, s'enfonce dans la vase, essaye plusieurs soubresauts pour se relever et finit par s'affaler complètement dans l'eau et le boue, incapable de faire un mouvement de plus. Le pire était que, tombant sur le côté, il m'avait pris une jambe sous lui, et tous mes efforts pour me dégager restaient vains. La nuit tombait. J'étais loin de toute route. J'aurais eu beau crier, personne ne m'aurait entendu. Je me demandais si j'allais passer la nuit tout entière dans cette immobilité pénible, à prendre un bain glacé en compagnie de Flirey. Enfin un nouvel effort me permit de dégager ma jambe, et, tout en pataugeant dans la boue, j'arrive à relever le cheval, et nous partons au trot pour nous réchauffer. J'en fus quitte pour la peur et pour un gros nettoyage de vêtements.

A l'ambulance du moins, j'ai de grandes consolations. Hier, j'aborde un jeune blessé, et, ne sachant si j'avais affaire à un bon chrétien, je commence à parler du Bon Dieu tout doucement. Il sourit, et me tire de sa poche sa croix de Malte de la Jeunesse catholique.

Aujourd'hui, j'en ai trouvé d'autres qui ne s'étaient pas confessés depuis bien des années et qui ont réglé avec bonheur ce long passé de né-

gligence pour se préparer à la fête de Noël. Ils m'ont remercié de tout leur cœur, et l'un d'eux, quand je lui ai recommandé de rester désormais bien fidèle au bon Dieu, m'a répondu : « Je vous le promets, monsieur l'aumônier », avec un accent de sincérité et de résolution qui m'a vivement touché. Et que dites-vous de cette réflexion d'un autre ? « Moi, maintenant, j'ai mon paquet, monsieur l'aumônier. Mais ce que je demande, c'est que cette guerre finisse vite, afin d'économiser les camarades. »

Sans doute, nous trouvons certains blessés qui sont table rase en matière religieuse. J'ai eu un Champenois qui n'avait pas fait sa première communion et un homme de Seine-et-Oise qui n'avait pas été baptisé. Mais ce qui m'a frappé, c'est l'ouverture d'âme avec laquelle ces braves gens m'entendaient volontiers parler d'une religion qui jusque-là n'avait pas existé pour eux et de ce Dieu qui était pour eux le Dieu inconnu. Je regrettais d'avoir si peu de temps pour les instruire, et j'ai constaté par expérience la nécessité d'introduire, dans le petit livre de prières destiné à nos soldats, un résumé succinct de notre religion.

Père PAUL AUCLER.

1. Père de la Compagnie de Jésus. Il mourut le 22 février 1915 à l'ambulance de la Compassion de Rouen, victime de sa santé et des fatigues de la campagne.

Près de Reims

22 octobre 1914.

Si je ne vous ai pas encore écrit, ce n'est pas, bien sûr, que je vous ai oublié : vous savez bien que la chose est impossible, mais vous êtes de ceux avec qui l'on voudrait causer longuement tour à tour avec une pointe d'émotion et de sourire, — or le mobilisé que je suis n'en a pas toujours le temps. Aujourd'hui je vais le prendre : espérons que les Allemands qu'on arrose copieusement dans le lointain à coups de 75 et de 120 n'arriveront pas jusqu'ici avant que j'aie fini. Actuellement du reste, je suis aumônier dans deux ambulances immobilisées à quinze kilomètres de Reims. C'est, dans mon ministère d'aumônier, une période de repos ; après l'offensive enthousiaste du début, la fuite éperdue de Belgique en France, la vie de campement et de fiche le camp, c'est la vie de château ! Si je ne promenais dans les allées du parc où je suis et où le feuillage d'automne a des tons de rouille et d'or, une soutane vraiment trop verte pour la saison, je me croirais précepteur...

... Tout cela ne forme que l'à côté de mon ministère bien entendu : c'est seulement dommage que je sois trop seul pour rire. Mon ministère lui-même est triste parfois à m'arracher des

larmes. On transporte ici les grands blessés : pauvres enfants en lambeaux qu'on découd et recoud, qu'on ampute et qu'on sauve parfois, à force de dévouement, mais au prix de quelles souffrances et de quelles infirmités pour le reste de leur misérable existence. Je me fais un cœur d'airain, que je n'avais pas, pour contempler sans effroi ces affreuses blessures : tous, on peut dire, sans exception, se laissent volontiers consoler par l'aumônier. Nous apportons avec nous quelque chose de l'âme maternelle et un peu d'air du pays. C'est une bonne fortune pour un aumônier du ...• corps d'armée, d'être un enfant du pays et d'avoir tour à tour habité le Havre et Rouen. « Alors vous connaissez bien M. l'abbé X... et Z... J'habite telle rue, auprès de tel ou tel commerçant... »

Les visages se raniment quand on se retrouve en pays de connaissance. Aux bons gars normands, on dit en les quittant : « Eh bien, vite, mon vieux, qu'on aille boire un coup de cidre ! » Et vous ne doutez pas qu'après la consolation surnaturelle, cette seule perspective met en joie les braves cœurs dont l'estomac n'est pas moins solide : « Ah ! monsieur l'aumônier, ce qu'on en mettra une de chantepleure à la barrique, et vous viendrez en boire ! »

Hélas ! beaucoup sont mortellement frappés qui ne s'en doutent pas ! C'est bien l'odieuse stupidité de la guerre d'atteindre en pleine vie de la jeu-

nesse qui ne cesse d'espérer et lorsqu'il faut conduire au petit cimetière, où reposent déjà soixante camarades, la dépouille mortelle de ceux qu'on a assistés, je ne songe pas sans une grande angoisse aux absents qui ne peuvent encore soupçonner le malheur qui les a frappés.

Depuis que nous avons repris l'offensive, notre ministère s'exerce dans des conditions plus utiles et plus intéressantes. Tout le mois d'août s'est passé pour nous à faire de longues marches et de rapides contre-marches, à former le parc dans un champ dénudé sous un soleil torride ou bien à passer la nuit sous une meule de foin. Jusqu'au 29 août, nous n'avons guère fait de relève de blessés. Il m'est arrivé parfois d'être profondément découragé du rôle inutile que nous paraissions tenir. Il est vrai que par ailleurs ces grandes manœuvres, où nous avons passé parfois dix nuits sans sommeil, bivouaquant seulement quelques heures, nous ont sérieusement formés à la résistance. Après tout, le bon Dieu ne nous emploie pas toujours de la façon qui nous paraît la plus urgente, et maintenant je ne suis pas fâché de cette longue période d'épreuves, car elle nous a permis de prouver aux soldats que nous consolons qu'au besoin nous savons partager leur vie et leurs souffrances. « Si un homme, disait-on autrefois dans la méditation d'Yvetot [1], passait pour

1. Institution ecclésiastique du diocèse de Rouen.

vous la nuit au serein... » Nous l'avons fait maintes fois et Dieu merci, le jour où il faudra reprendre la marche en avant dans des conditions très désavantageuses, nous serons plus aptes à le faire.

J'espère bien en effet ne pas rester au repos relatif où je suis actuellement : on m'a promis qu'au moment de la marche en avant je reprendrais mon premier poste parmi les brancardiers de corps de la 2e section. L'essentiel est de ne pas nous laisser envahir par le bien-être ! On y veille ! Je ne me suis jamais mieux porté qu'aux jours de privations et d'insomnies. Le bon Dieu a fait jusqu'alors, au point de vue de la santé, des grâces que je n'aurais pas osé demander ! Mais aujourd'hui, à la veille de l'hiver surtout, je suis exigeant et j'espère qu'Il me les continuera. J'ai vu des nuits où l'on allait faire de la relève et de l'évacuation de blessés de dix heures du soir à six heures du matin ; sur le siège de la voiture où je sommeille, le cocher dort, les chevaux à bout de forces, n'arrêtent plus la voiture... Et ce sont à tout instant des convois d'artillerie qui passent, de ravitaillement qui suivent, « quelle pagaille ! » comme on dit ici. Aux heures d'encombrement, l'inertie est la grande force des convois militaires ; on finit par avancer toujours : on avance, on arrête, on croche, et tout à coup le timon de la voiture enfonce l'arrière de la voiture précédente. « Bon, dit le conducteur (il dit bon, ou autre chose), encore une boîte aux lettres ! c'est pas

celle-là qui nous apportera des nouvelles de la famille ! », et de fait pendant longtemps elles furent rares. Une nuit où l'on ramenait à pied des blessés, dans des voiturettes à bras, il me souvient qu'un jeune aide-major me donnait le bras pour ne pas rester sur la route, et dès qu'il y avait une minute d'arrêt, nous tombions tous deux sur le rebord du chemin ; une minute après l'ordre du départ sonnait, mais nous dormions déjà ! Après cela quand nous trouvions un lit, ou un matelas, voire même un tapis, inutile de vous dire que nous n'étions pas difficiles. Un soir nous eûmes à quatre, le pasteur protestant, le rabbin, un officier qui se disait libre-penseur, et moi, la bonne fortune de trouver un lit, sans draps bien entendu, et un matelas ; vite, vite, on tire au sort : le pasteur couche avec le rabbin (l'Ancien avec le Nouveau Testament) et le dogme, que je représente, s'allonge aux côtés de la libre-pensée. Au bout de deux minutes c'est un concert merveilleux auquel aucun congrès de religion ne pourra jamais parvenir... Ne croyez pas que nous soyions des héros ; je vous connais assez pour savoir que vous n'avez pas d'illusion grossière et c'est là une pieuse légende qu'il ne faut pas entretenir. Les dangers qu'on peut courir, à part quelques obus qui ne vous touchent pas, sont bien rares. Nos relèves de blessés, la nuit, jusqu'à proximité de la ligne de feu, se sont faites sans incidents graves et si dans la retraite nous avons

été parfois sur le point d'être « chauffés » (mais je me rappelle que vous n'aimez pas l'argot) disons donc d'être « amochés », nous ne nous en sommes pas à l'instant même aperçus ! Cela ne nous empêchera pas d'en parler plus tard, — comment donc ? — et avec le détail complet des opérations ! Les véritables héros, ce sont les pauvres soldats qui combattent dans les tranchées à la ligne de feu, les humbles que Dieu doit exalter « de la terre où ils vivent » et où ils meurent lorsqu'Il les rappelle à Lui et qu'Il doit généreusement récompenser du sacrifice qu'ils font chaque jour de leur vie.

Et voilà comment un ancien professeur d'histoire la vit maintenant et s'apprête à recommencer au moins la guerre de... sept ans ! Avant tout il faut qu'elle soit glorieuse pour nous. Vous vous êtes demandé, peut-être, comment j'étais si soudainement parti en guerre, moi qui faisais jadis, aux côtés du bouillant M. A... des rêves de pacifiste ! Je crois que j'ai fait un calcul, espérant que le bon Dieu m'accueillerait miséricordieusement au Ciel, après la guerre, autant que possible, avec le titre d'aumônier militaire. Là-Haut, aussi, j'espère être, malgré tous mes défauts, assimilé ! Nous avons ici tant d'occasions de pardonner que c'est pour nous-mêmes une excellente d'être pardonnés.

Abbé F. C. [1].

1. Vicaire à la cathédrale de Rouen (Seine-Inférieure).

Dans une ambulance du front

Je vous envoie de la ligne de feu (c'est une ligne idéale et une façon de parler comme une autre) mes vœux les plus affectueux de nouvel an. J'espère l'an prochain vous les adresser des bords du Rhin ou de la Sprée, à moins que je ne vous les apporte à domicile. Je ne sais quel farceur a calculé que depuis la guerre nous avions avancé en moyenne de vingt-cinq centimètres par jour et que nous serions à Berlin dans douze ans et demi.

Depuis deux mois et plus, je suis loin des soldats combattants. J'ai été mis au service de deux ambulances immobilisées à six kilomètres du front. Nous entendons parfois le bruit de la fusillade, des mitrailleuses et toujours la grande voix du canon. Comme on parlait d'un prochain départ, il y a un mois, j'ai consenti à rester avec cette ambulance chirurgicale destinée à travailler, en cas d'action, en première ligne...

J'ai une vieille église de village que je décore ; j'illumine et je fais chanter : elle ressuscite à la foi, grâce aux soldats. Nous y avons fait des offices de Noël qui laisseront un bon souvenir dans l'âme des assistants. Mais quel caravansérail ! un piano

emprunté à l'école laïque, un violon tenu par un radical militant et politicien, un chanteur de *Minuit Chrétiens* protestant et radical socialiste et l'aumônier prêchant dans cette grande paix, qui tombait du ciel en cette nuit de Noël, la loyale et pacifique collaboration de tous les hommes de bonne volonté !...

Ministère douloureux à remplir que le mien depuis deux mois, qui consiste en visites aux blessés, en courses au cimetière. J'essaie de trouver en dehors une distraction. J'ai eu pour paroissiens les chasseurs à cheval et les soldats du premier corps d'armée. Je prêche tous les dimanches, parfois deux ou trois fois suivant les occasions. Je voyage à bicyclette ou à cheval. Je suis devenu si bon cavalier qu'on m'a offert de nourrir gracieusement mon cheval, si je le trouve. En guerre c'est toujours facile ; l'essentiel est de savoir s'y prendre. J'ai déjà trouvé la bride... le cheval suivra... La réquisition est la forme militaire du droit de propriété.

J'ai pris des habitudes de vie indépendante dont j'aurai peine à me passer. Sauf la barbe et la langue verte dont je n'use pas, je suis devenu militaire ; au début on ne l'est pas, et c'est la supériorité de ceux qui ont fait leur service militaire sur les autres. Mais c'est affaire d'allures et tout l'apprêt des uniformes et de la discipline ne change guère les âmes. La vraie grandeur est chez les simples qui font leur devoir en véritables héros.

Et ceux-là ne sont pas toujours cités à l'ordre du jour....

Abbé F. C.[1].

Les « poilus »

... Sans doute le mot n'a pas été créé et mis au monde sans le concours de la vieille gaieté française, qui, chacun le sait, ne perd jamais ses droits, même à la guerre. Le premier qui a dit d'un de ses camarades, se jouant au sein du danger : « c'est un poilu ! » a voulu à la fois rire en admirant et faire admirer en riant. Il y a d'ailleurs parfaitement réussi. Loin de tomber dans l'oreille d'un sourd, cette expression a fait fortune puisqu'elle est devenue synonyme de héros et qu'elle passera à la postérité pour désigner, sous la plume des historiens de la grande guerre du xxe siècle, les dignes pendants des grognards de Napoléon. Avec cette différence toutefois que les grognards étaient de vieux soldats qui avaient fait vingt ans de guerre, emportés, fanatisés par le regard et la parole du « petit caporal ». Leur nombre était restreint. Les poilus sont légion ; et c'est, pour la plupart, la première fois qu'ils vont à la guerre.

C'est, qu'en effet, le poilu peut avoir vingt ans — quelquefois moins — ou quarante-cinq ans, —

1. Vicaire à la cathédrale de Rouen (Seine-Inférieure).

quelquefois plus. Il y en a parmi les novices comme chez les vieux briscards. On en voit dont la moustache est à naître et d'autres dont la barbe grisonne. Il y en a de grands, il y en a de petits. Il y a des valets de ferme et aussi des avocats. Il en est qui sont de très riches patrons, d'autres qui n'ont que leur salaire d'ouvriers. Les uns n'ont pas encore songé à leurs fiançailles, les autres sont mariés depuis des années et ont laissé un tas de mioches à la maison. Oui, ils sont légion ; et tous, depuis l'emballé qui n'évite pas une occasion de se faire casser la figure jusqu'au flegmatique qui fume philosophiquement sa pipe sous une volée de mitraille, tous accomplissent leur devoir, sans forfanterie, sans se prendre pour des héros, sans croire qu'ils font quelque chose d'extraordinaire — et c'est là le signe du « poilu » !

Tenez, voici un trait qui vous divertira, en même temps qu'il vous mettra au cœur une pointe d'émotion, émotion qui fut même assez vive pour nous qui étions au spectacle que je vais dire.

Un soir, un peu avant la nuit, quatre coloniaux, sans s'inquiéter de savoir s'ils ont passé ou non la zone dangereuse, vont à la corvée de bois.

En route, ils font un crochet et, se défilant, ils arrivent, l'un après l'autre, à une ferme abandonnée. Ils s'y arrêtent, arrachent des pommes de terre dans un champ que masque la maison, font une provision de bois mort et s'apprêtent à reprendre sans bruit leur chemin quand ils aper-

çoivent, se dirigeant de leur côté, un pourceau abandonné là et vivant en liberté parce que personne n'a encore pu mettre la main dessus.

— Est-ce qu'on va le laisser aux Boches, dit l'un des soldats ?

— Ça, par exemple, répond un autre, non !... s'ils en manquent de cette bidoche-là, qu'ils se mangent entre eux !

On rit ; et, tout en riant, on donne des pommes de terre à l'animal, on lui passe un nœud coulant à une patte de devant et on tâche de l'emmener en douceur.

Hélas ! comme vous pouvez vous en douter, ça ne va pas tout seul !

Pendant trois ou quatre cents mètres, ça marche encore. On est dans un chemin creux et on ne presse guère l'allure. Mais à la sortie de ce chemin il faut se hâter, et voilà que l'animal résiste et ne veut plus rien savoir.

L'abandonner après l'avoir mené jusque-là ? Jamais.

Et cependant, pour arriver au bois il faut franchir un espace découvert. Si la bête crie, elle va donner l'éveil aux Boches, et alors ce sera la promenade en musique. On hésite quelque peu, on se consulte, attendra-t-on la nuit... ? Impossible, il faut rentrer ! Tant pis. Rentrons. D'ailleurs comme l'animal semble s'être radouci, on tente l'aventure. Ça va encore un moment, puis, brusquement la bête se remet à crier. Nouvel arrêt. On délibère...

pas longtemps, du reste, car les Boches ont aperçu le groupe et aussitôt un bruit fuse, un shrapnell éclate.

Croyez-vous que nos hommes vont tout planter là et « se trotter » vers le bois ? Non, ce serait mal les connaître ; et si je raconte ce trait héroï-comique c'est pour bien faire comprendre l'état d'esprit du « poilu » toujours joyeux, toujours brave, toujours philosophe.

Ils continuent donc leur route, et, comme ils n'ont plus rien à ménager, l'un tire la bête par la patte, deux autres la poussent, le quatrième l'aiguillonne, il faudra bien qu'elle avance.

Elle marche en effet et les shrapnells aussi. Mais nos lurons s'en moquent. Ils veulent ce qu'ils veulent et quelques minutes après ils atteignent indemnes l'orée du bois où disparaît ce groupe dont on aurait payé bien cher une photographie.

Alors, lâchés par l'émotion qui nous étreignait, nous éclatons d'un de ces rires bruyants dont on peut dire qu'à certaines heures ils soulagent autant que les larmes.

Un autre jour, l'un des nôtres, après son déjeuner, par un magnifique après-midi, part, sans mot dire, à travers champs et va, se glissant d'un buisson à l'autre, d'un repli de terrain au creux d'un fossé, à la barbe des sentinelles boches, jusqu'auprès de la caserne de C... où l'ennemi a établi son quartier général. Là il relève des plans dont il sait ses chefs très désireux, et, quelques heures après, il rentre

au camp, à la brune, non sans avoir essuyé un coup de fusil de la sentinelle française qui ne l'a reconnu qu'après avoir tiré dans sa direction. Des plans hâtivement dessinés il fait un croquis, le porte à ses chefs et ceux-ci un peu surpris, l'écoutent, l'interrogent, compare le dessin apporté avec celui relevé par un aviateur quelques jours auparavant et ils constatent entre les deux une ressemblance qui ne leur permet plus de douter de la précision des renseignements dont ils avaient besoin.

Son exploit accompli, loin de se tenir pour un héros, le soldat raconte son affaire aux camarades, comme un écolier son équipée, « rigole » du bon tour joué aux Boches dont il crayonne quelques amusantes silhouettes et finit par railler la sentinelle qui l'a manqué.

D'autres poilus, au jour le jour, ce sont ceux qui ramassent les blessés sans s'inquiéter du bruit d'abeilles des balles qui sifflent — ceux qui sous l'*arrosage* des batteries ennemies continuent dans leurs tranchées la partie de cartes commencée, qui épluchent les légumes, vont à la corvée d'eau, portent la soupe aux camarades des postes avancés, écrivent leurs lettres, font des caricatures, fabriquent des sculptures sur bois avec la pointe de leur couteau, racontent des histoires, roulent des cigarettes, soignent leurs montures, réparent leur sellerie et même font leur toilette... tous ces hommes enfin qui vaquent à leurs occupations ordinaires d'une âme égale, comme si de rien n'était, disant

simplement lorsque l'obus frappe plus près d'eux: « Sale Boche qui vient encore me déranger ! » ou bien sur un ton gavroche : « eh ! va donc, maladroit !... »

Mais ce qui touche le plus le cœur au prêtre qui vit la vie des soldats, c'est de voir de temps à autre ces mêmes poilus, qui ne craignent rien, s'approcher du bon Dieu, et se mettre à genoux. Ils vont à l'église et à l'aumônier, ou même à quelqu'un de leurs camarades qui est prêtre, calmes, confiants, sans affectation comme sans embarras, parce qu'ils se souviennent qu'ils ont une religion, que dans leurs familles tout le monde prie pour eux et qu'il leur faut faire, eux aussi, la part de Dieu.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit ici-même, touchant l'assistance aux cérémonies, aux prédications, dont nos soldats sont friands et à la Sainte Table où ils vont d'un pas égal, la tête droite, les bras croisés... non, je ne veux pas revenir là-dessus.

Mais, en terminant cette lettre, pourquoi me priver de la joie de vous faire connaître que parmi nos « poilus » j'ai eu huit premières communions, — vous entendez bien, premières communions — et... un baptême ! n'ouvrez pas de grands yeux, c'est ainsi !

Il y a d'ailleurs dans la sacristie d'une petite église de Lorraine un modeste registre contenant cet acte de baptême et dont un extrait sera de-

mandé, dans quelques mois, s'il plaît à Dieu, pour une publication de bans...

Or son père lui avait dit, à ce «poilu»: « Mon fils, quand tu auras vingt ans, tu choisiras ta religion»; vous connaissez l'antienne; elle n'est pas nouvelle dans un certain monde ouvrier et l'enfant n'avait pas connu sa mère.

A vingt ans, le jeune homme ne choisit rien du tout. Il fit, comme on dit, son temps de soldat, quitta la caserne avec des galons de sergent et rentra dans le civil. Rappelé peu après à l'armée par la mobilisation, il faisait son devoir crânement, sans souci du lendemain, lorsqu'il fut attiré à un de nos offices par curiosité. Le soir de ce même jour où il y avait pris, comme il disait, sa part de notre bon Dieu, je recevai sa visite et il me demanda de refaire pour lui seul le sermon que j'avais fait à la messe le matin.

Quatre jours après, avant de retourner aux tranchées, il recevait le baptême, et au moment du départ, il me disait, en riant, sa main dans la mienne : « Jusqu'à présent, je ne craignais rien si ce n'est que le ciel ne vienne à tomber sur ma tête... dorénavant je ne craindrai plus même cela! »

Je le regardais s'éloigner d'un pas alerte, allant rejoindre son bataillon qui s'enfonçait dans le brouillard là-bas, vers les tranchées, et songeant aux vieux Gaulois, aux ancêtres dont ce petit soldat venait de rappeler le mot magnifique, je me

disais : « Il est bien de la race, la vraie, celle que tiendra toujours vivante et invincible le double culte de la religion et de la patrie. »

Abbé Emile B. [1].

1. Curé de Cagnes (Alpes-Maritimes).

L'ASSAUT

Chez les zouaves

20 juillet 1915.

Interrompu le 11 juin, je n'ai vraiment pas eu le loisir depuis, de continuer notre correspondance, cher ami, pas plus d'ailleurs que d'écrire à quiconque. Aussi m'a-t-on cru blessé, tué, peut-être oublieux... Non, rien de tout cela. Blessé, tué, j'ai failli l'être, comme tant d'autres. Les bons anges m'ont gardé. Sans doute, ai-je à travailler encore, avant de tomber en quelque coin de tranchée, à l'improviste, discrètement, quand le divin Maître en aura décidé. Jusque-là, ce n'est que l'offrande incessante de son sacrifice qu'il faut faire à longueur de courses apostoliques à travers les lignes de feu, tout en cueillant les âmes. Ceci fait oublier presque cela, tant il est réconfortant d'absoudre et de communier ces chers zouaves.

Dans la tranchée prise aux Boches la veille, les zouaves du 1er bataillon du ...e se blottissent à qui mieux mieux dans des abris improvisés, à

demi creusés, tandis que tombent les marmites de 150 qui voudraient rendre intenable notre position avant qu'on l'ait organisée. Les zouaves me crient : « Monsieur l'aumônier, n'avancez pas ; ça tombe trop... » — « Mes petits, faut bien que je vous voie ; le bon Dieu décidera de notre sort... » Et je continue mes « bonjours » aux uns et aux autres, qui disent clairement à chacun que l'aumônier se tient à sa disposition. Non loin, sur quatre zouaves, tombe un 150 ; quatre blessés, dont un grièvement, que je me hâte de secourir et de préparer à la mort ; il est mort une heure plus tard, en chrétien... La Providence m'avait amené là bien à propos.

Le commandant P... m'aperçoit : « Comment vous venez, quand on nous arrose tant ! J'ai des blessés, des tués !... Venez dans ma cagna. » Le secrétaire est prié de sortir un instant, et seul avec le cher commandant, je n'entends plus, au lieu de protestations amicales, qu'un fervent merci quand je le laisse, ayant reçu la Sainte Communion, comme de droit, à cinq heures du soir, sur la ligne de feu... « Quelle joie, quel soutien ! » me dit ce brave commandant P..., à qui j'ai pu donner ainsi le divin Maître plusieurs fois...

Dans un abri, sous le parapet, j'aperçois un gentil petit zouave, de vingt ans, qui creuse son trou... « Mon petit, as-tu fait tes pâques ? — Non, monsieur l'Aumônier ; j'étais de corvée, loin, quand les camarades les ont faites. — Alors, veux-tu les

faire maintenant ? — Oui, monsieur l'Aumônier. » Et le zouave, tout jeunet, aux yeux clairs, montre une vraie joie quand j'explique le droit de faire les pâques ainsi le soir... Et l'enfant retrouve ses habitudes de piété, se met tant bien que mal à genoux dans l'étroit espace, les mains jointes. Assis dans la tranchée, sur la marche d'entrée de l'abri, je confesse et communie le zouave, priant les bons anges de nous garer des éclats d'obus pendant que les grands yeux si purs du cher enfant se tendent vers l'hostie... Aussi content que lui, je m'en vais, le laissant en prière. Un peu plus loin, l'un de ses camarades entaille agilement le talus de terre pour s'y faire un abri. Aux premiers mots, même accueil de ce grand maigre de dix-neuf ans, qui veut avec empressement faire ses pâques, en retard, faute d'occasion. La confession terminée, il était peu prudent de communier avec le risque d'une pluie d'éclats d'obus. J'offre d'emprunter une place au précédent camarade. En approchant, nous retrouvons celui-ci dans son trou, priant, à genoux, les mains jointes, les yeux clos.

« — Mon petit, veux-tu te serrer et permettre à ton camarade de faire comme toi ?... »

Il reste à genoux, les mains toujours jointes et se blottit dans l'angle. L'autre, dans le réduit, s'agenouille et joint les mains à son tour. Le divin Maître se donne à cette âme. Et je vais à d'autres, les laissant ensemble prier.

Je vous assure que ces menus détails, assez souvent rencontrés, valent bien la fatigue des longues tournées de tranchées et les risques dont, par habitude, on ne tient guère compte. Il n'est pas de jour où la Providence ne fasse rejoindre quelque âme à temps. C'est frappant ; on ne s'en étonne plus si l'on est toujours ému. Le cher Père P..., jésuite aussi, dans son zèle inlassable de missionnaire de Chine, dont il revient, après douze ans de mission, moissonne chaque jour les épis mûrs parmi les zouaves et les tirailleurs catholiques. Officiers et soldats disent leur joie des visites incessantes aux tranchées de l'aumônier « à grande barbe » (il a une barbe superbe!). Et le bon Père cueille avec abondance âmes de zouaves et de tirailleurs, qui ne lui résistent pas. Le bon Père a le tour de main, joint à l'influence surnaturelle qui ressort de tout ce qu'il a fait, me racontent des officiers. Je le taquine en soulignant que zouaves et tirailleurs valent mieux que les Chinois.

Père X.[1].

Aux Dardanelles

30 mai. Pour la dernière journée de repos du N... et à l'occasion de la fête de la Sainte-Trinité, j'ai demandé au colonel l'autorisation de célébrer

1. Père de la Compagnie de Jésus.

la messe au milieu du camp, ce qu'il m'a accordé bien volontiers, en fixant lui-même à cinq heures et demie l'heure du Saint Sacrifice. Ce matin donc, répétition du bel acte de foi publique accompli le 26 : chants religieux et patriotiques. Ç'a été très impressionnant. Tous les soirs, à la tombée de la nuit, je me glisse dans les tranchées pour réunir les bonnes volontés afin de réciter en commun le rosaire et la prière. Chaque fois que je suis revenu, j'ai été suivi de deux, trois, jusqu'à sept pauvres âmes que la grâce avait touchées, et, depuis, quelles âmes généreuses ! Ce régiment d'ailleurs, le plus glorieux de la presqu'île, compte bon nombre de vrais saints. Je remercie le bon Dieu avec effusion de m'avoir confié ces braves cœurs. Il me fallait venir en Turquie pour exercer un ministère si consolant. Il y a une conversion que je demande à la Sainte Vierge, c'est celle d'un lieutenant qui m'a tenu sous sa tente en tête à tête durant cinq heures, jusqu'à dix heures du soir. Il y a aussi un capitaine, décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, qui m'a prêté sa tente pour le confesser, confesser ses lieutenants, et plusieurs hommes de son bataillon.

6 juin. Nous venons de passer, vendredi et samedi, deux rudes journées. Le premier vendredi du mois avait été intentionnellement choisi pour une attaque générale. Elle commença vendredi, à onze heures pour l'artillerie de terre et de mer, et à midi pour l'infanterie. Vers neuf heures, je

montai aux premières lignes du N..., et donnai aux diverses compagnies, section par section, l'absolution générale. Il fallait sentir ces poignées de mains et ces « Au revoir, monsieur l'aumônier ». J'étais annoncé aux hommes par d'admirables officiers. Tel ce lieutenant, qui, la montre à la main gauche, le revolver à la droite, un pied sur l'escalier du parapet, est parti, midi sonnant, en disant : « Mes petits gars, pour Dieu, pour la France, en avant ! » Tel cet autre lieutenant, professeur d'histoire dans une faculté de France, qui s'est admirablement bien confessé devant ses hommes à quatre-vingts mètres des Turcs. Tel encore ce capitaine porte-drapeau, qui a voulu me précéder et m'annoncer à toute la compagnie pour l'absolution générale et qui, durant le repos, amenait tout son bataillon à la sainte messe : un brave, s'il en fut, de Sonis ne pouvait être plus beau sur le champ de bataille, et tel et tel autre. Tous ont été blessés, pas un tué : protection divine ! Comme ils vont être évacués sur la France, ils sont perdus pour moi, ces chers amis, mais non pour l'apostolat. Je les regrette vivement parce qu'ils étaient des apôtres et des saints.

Père Léon D...[1].

1. Des Missionnaires d'Afrique.

La bataille de Champagne

Avant le lever du jour, je pars aux tranchées où nos régiments ont dû se rendre dans la nuit. L'attaque se fera dans la matinée. J'ai promis à quelques soldats de leur porter une dernière fois la communion. Peut-être sera-t-il possible de dire ma messe dans un de leurs abris à bombardement. J'emporte avec moi mon autel portatif, c'est ma seule arme de combat, et, par précaution, une custode pleine d'hosties consacrées.

Les bois que je traverse forment un vaste camp de concentration. Sous chaque bouquet d'arbres se devine une fourmilière militaire. Pour la première fois, des groupements importants de cavalerie s'aperçoivent dans cette zone, tout près du front. Ils mettent un frémissement d'espoir le long des routes. Pour quelle brillante chevauchée ces petits chasseurs sont-ils si joyeux de remonter en selle ?

La pluie tombe depuis hier soir. Les chemins sont affreusement détrempés. Je marche avec peine dans la boue qui s'attache en mottes lourdes aux semelles. Nos fantassins, écrasés déjà sous le poids de leur équipement, comment avanceront-ils en ce marécage ?

Ils sont en retard. Partis à la nuit tombante de leurs bivouacs, ils ne sont pas rendus encore pour

l'aube à leurs positions d'attaque où je croyais les rejoindre. Je les attends avec un peu d'inquiétude, troublé par la tristesse de cette humidité qui détrempe tout, les corps et les âmes.

Ils arrivent. En quel état pénible à voir ! Épuisés par huit heures de marche et de stationnements, sur les chemins encombrés. Leurs figures sont contractées par la fatigue du long effort, leurs épaules voûtées sous le sac trop pesant, leurs fronts mouillés de sueur et de pluie. Un émoi douloureux se lit à ces visages. L'heure de mourir est venue. Les plus insouciants n'ont pu se soustraire à cette pensée durant cette dernière étape silencieuse. Plus de rires dans leurs rangs ni de chansons, ni de propos gouailleurs entre camarades. L'ennemi est là, tout proche. Les fusils sont braqués sur les parapets, où il faudra se montrer debout, quand l'ordre fatal viendra. Il y aura des blessés, des tués en grand nombre peut-être. Lesquels ? Mes chefs, mon voisin, moi !... Les âmes les plus courageuses sont saisies par cette anxiété.

. . . .

Que Dieu vous garde, mes bons amis ! Ajoutez une prière à ce souvenir religieux. La mienne vous accompagnera pendant que vous vous battrez. Nous nous reverrons. Ayez confiance. Le bon Dieu vous aime.

. . . .

Faute de mieux, je donne à chacun des derniers

arrivants une poignée de main et un mot de sympathie. Beaucoup me répondent avec un remerciement affectueux.

Je ne puis songer, dans cet encombrement, à célébrer le Saint Sacrifice. Un prêtre-infirmier survient dans un boyau de communication où il fait plus calme. Nous nous agenouillons l'un près de l'autre, et mutuellement nous nous donnons le Viatique divin. Passe un officier qui se découvre devant cette scène à laquelle il nous demande de l'associer. D'autres soldats viennent à moi, heureux de recevoir une absolution et une parcelle d'hostie. Plusieurs m'embrassent, me chargent de leurs adieux à leurs familles. « Vous écrirez chez moi que je vous ai vu avant l'assaut. — Si je tombe, vous me reconnaîtrez. — Oh ! monsieur l'aumônier, votre bénédiction me portera bonheur ! »

Ce soir, j'en retrouverai sur le champ de bataille, pauvres cadavres exsangues. Dieu aura retrouvé leurs belles âmes aux portes du ciel !

Les minutes passent vite. L'attaque est fixée à neuf heures un quart ; encore une heure. Les sections s'entassent en d'étroites parallèles où elles sont protégées contre le bombardement ennemi : l'officier assis en tête, près du couloir d'accès, les hommes accroupis, leurs armes en main, entre les deux parois de terre. Le ciel est sombre. Il pleut à grosses gouttes. Depuis trois jours, l'artillerie française crache son tonnerre de mort. Mais, en cette dernière matinée, la canonnade reprend avec un

acharnement terrifiant. Elle est folle de rage. L'horizon est enveloppé de fumée. D'énormes colonnes noirâtres s'élèvent sur l'immense champ où va s'engager le corps à corps ; la terre tremble. On voit monter très haut et redescendre très vite les torpilles qui achèvent de démolir les retranchements de l'ennemi. Un lourd sentiment d'angoisse plane dans le tumulte de ce chaos...

9 h. 15. En avant ! Par les escaliers que le génie a ménagés cette nuit dans le talus des premières lignes, les régiments surgissent au-dessus de la crête. Un colonel déploie la soie brillante de son drapeau, bientôt percé de deux blessures : Vive la France ! La *Marseillaise* jette aux vents son chant passionné. Les notes stridentes du clairon font vibrer d'enthousiasme les cœurs. Il n'est pas besoin d'un ordre. Tous les hommes sont debout sur le talus. Pas de défaillance, pas un flottement dans cette vague d'héroïsme.

D'un seul élan, ils se jettent sur l'ennemi. Les voici déjà aux premières tranchées. A travers l'enchevêtrement des fils de fer bouleversés, des gabions éventrés, des mille débris de choses et d'hommes, route d'horreur et de gloire ouverte par nos canons, ils passent au pas de charge. Ils ne s'arrêteront plus. Leurs longues files s'engagent sur le second glacis, où le feu des mitrailleuses essaye vainement de ralentir leur marche triomphale. Encore une tranchée conquise ! la troisième n'est plus loin. Ils l'auront comme les

autres. Ils iront jusqu'au bout, ces fantassins sublimes ! les territoriaux retrouvant l'ardeur de la jeunesse, les conscrits de la classe 15 affrontant la mitraille avec l'intrépidité de troupes aguerries. Un officier supérieur qui les suit du regard près de moi se lève brusquement pour leur crier de loin, dans la tempête, son admiration enthousiaste : « Bravo ! »

Toute la soirée, la progression se poursuit, sur un parcours de quatre kilomètres, au milieu des ouvrages ennemis savamment organisés, dans la plaine à découvert, par les bois semés d'embûches, sous la mitraille effroyable qui tombe de toutes parts, à tout instant. En une demi-journée, les travaux de défense d'une année entière sont anéantis.

Nos troupes savent à présent qu'elles sont capables de ce double succès. Elles attaqueront jusqu'à ce qu'elles soient définitivement victorieuses. En face d'elles, l'ennemi se renferme dans une plus timide consigne : résister jusqu'à ce qu'il soit vaincu. L'offensive, il n'ose plus la prendre ; c'est à grand'peine qu'ils se maintiennent sur la défensive. Chaque coup de pioche ébranle le mur autrefois si formidable. Chaque heurt accroît chez l'Allemand le sentiment de sa faiblesse. Chaque effort fait grandir notre assurance du succès. La pleine victoire viendra !

Abbé Th. de P. [1].

1. Prêtre du diocèse de Lille.

AUPRÈS DES BLESSÉS

Y A-T-IL DES BLESSÉS PAR LA ?

Je me vois encore sur un champ de bataille, quelques instants après l'action, à une heure du matin, criant au milieu d'une plaine immense : « Y a-t-il des blessés par là ? » Oh ! ces cris, ces appels qu'on entend alors ! Le premier blessé que je trouve est un fantassin qui a une épaule et les deux pieds brisés ; il est au pied d'une meule de paille. Je dépêche le brigadier qui m'accompagne à la recherche de deux brancardiers et d'une voiture roulante. Nous sommes seuls, mon blessé et moi ; je lui parle du bon Dieu, et tout de suite je le confesse. Oh ! cette confession dans cette nuit profonde, éclairée pourtant quelque peu par la lueur d'un immense incendie allumé dans le village voisin par les Allemands dont en entend les cris, quel souvenir j'en garde !

Le second blessé que j'ai secouru ne m'a pas fait pleurer comme le premier, il m'a plutôt fait rire. Il avait répondu faiblement à un premier appel, et je ne me rendais pas compte d'où par-

tait la voix. J'avais insisté plusieurs fois sans rien obtenir ; enfin j'entends un « par ici » très timide, mais qui me fixe. Je vais et je vois un petit soldat que je sens très ému. « Pourquoi ne répondais-tu pas plus haut à mes appels ? — Je croyais que c'étaient des Boches qui voulaient me jouer un sale tour. » Il était blessé à la jambe et assez facilement je l'emmène au poste de secours. Notre travail se termina à six heures du matin. Une fois nos malades chargés dans les voitures, je commence à distribuer chocolat et tabac, après avoir toutefois consulté les majors ; puis nous les emmenons dans une ambulance où tous les soins possibles leur sont donnés.

Le surlendemain de cette fameuse nuit, nous partons à sept heures du soir ; nous arrivons vers onze heures sur la ligne du feu : tout est calme. J'entre dans une pauvre ferme où l'on vient d'amener quelques blessés. Je trouve étendu sur la terre un zouave qui est mort ; près de lui, assis sur une chaise, repose un autre zouave, mais il ne connaît pas un mot de français et d'ailleurs il n'est pas sérieusement atteint. Tout près d'eux un troisième zouave est couché sur le ventre, la tête cachée entre ses bras : je vais à lui.

— Es-tu bien malade, mon enfant ?

— Je vais mourir.

— As-tu vu l'aumônier ?

— Non, et je voudrais tant le voir !

— Je suis aumônier, moi, et je viens à toi.

Il essaye alors de relever la tête pour me regarder.

— Confessez-moi bien vite, préparez-moi à mourir, c'est bientôt fini.

Après l'avoir confessé et lui avoir donné l'extrême-onction, je lui dis :

— As-tu encore ta famille ?

— Oui, j'ai papa, maman, sept frères et deux sœurs.

— Serais-tu content que je leur envoie de tes nouvelles ?

— Oh ! oui, écrivez-leur bien vite.

— Et que veux-tu que je leur dise ?

— Eh ! bien, vous leur direz que je leur demande pardon du fond du cœur des peines que j'ai pu leur faire.

Il s'arrête un moment et ajoute :

— Dites-leur aussi que je suis content de mourir, puisque je meurs pour mon pays.

En voilà encore un que je n'oublierai pas tant il m'a touché et édifié.

Je sors de cette pauvre maison et j'entre dans dans un autre réduit situé en face, de l'autre côté de la route. Quel spectacle, grand Dieu ! Les deux pièces de l'habitation regorgent de blessés que je confesse.

Dans un lit, semble reposer un vieillard. Je dis à la maîtresse de maison :

— Eh bien, il en a une santé ce brave homme pour pouvoir dormir ainsi.

— Hélas ! Monsieur, me répond-elle, il est mort ; les Allemands en arrivant ce matin l'ont tué d'un coup de baïonnette dans le ventre : un vieillard de soixante-quatorze ans !

Quand le travail des majors et des aumôniers fut terminé, on chargea tous ces blessés dans les voitures ; je montai dans l'une d'elles auprès d'un pauvre enfant qui avait les reins brisés ; toute la partie inférieure de son corps était devenue complètement insensible ; ne pouvant se tenir droit il fit le voyage à demi couché sur mes genoux. En face de moi j'avais un vieux sergent-major qui s'était engagé pour la campagne ; il me donna une balle qu'il venait de faire sortir d'une large plaie qu'il avait à la jambe.

— Vous la garderez en souvenir de moi, me dit-il ; j'ai quarante-cinq ans, je suis père de famille, mais j'ai voulu défendre mon pays contre ces barbares. Figurez-vous que ce soir j'ai été obligé de forcer mon peloton à cesser le feu ; ces Allemands maudits avaient placé devant eux les femmes, les enfants du village occupé et nos soldats prisonniers.

Je n'en finirais pas, s'il fallait vous raconter toutes les scènes touchantes dont nous avons été les témoins.

J'ai bien cru, il y a quinze jours, que ma dernière heure était venue. Nous étions partis vers quatre heures pour aller après un rude combat chercher les blessés. Arrivés vers huit heures au

point désigné, on me montre la plaine que je dois parcourir avec quatre brancardiers. Nous arrivons à une première tranchée ; un lieutenant m'invite à descendre voir son installation ; je la trouve superbe. Je remonte pour aller plus loin ; nouvelles tranchées et partout le calme le plus complet. Après avoir marché pendant une heure nous arrivons près d'un village en feu. Je rencontre quelques cadavres, je veux voir si ce ne sont pas des visages connus. Au moment où j'examinais le dernier, voilà qu'une contre-attaque terrible commence ; les balles, les obus pleuvent autour de nous. Comme nous n'avions pas de blessés, j'ordonne bien vite à mes brancardiers de rebrousser chemin.

Un obus éclate tout près de nous ; je regarde bien vite si aucun de mes brancardiers n'est atteint. Nous sommes bien là encore tous les cinq. Mais voilà que dans notre fuite précipitée nous tombons dans des lignes de fil de fer ; pour ma part je me suis allongé plus de dix fois, me demandant à chaque fois si j'allais avoir le temps de me relever sans qu'une balle vienne m'arrêter définitivement. Enfin nous trouvons une tranchée dans laquelle nous descendons. Un soldat me fait venir près de lui ; nous sommes sous un toit de paille ; nous entendons les balles qui passent et enlèvent une partie de cette paille. « Ne levez surtout pas la tête, me dit mon compagnon. » Nous sommes restés là trente-cinq à quarante minutes,

peut-être plus, peut-être moins. La fusillade cesse et je prends mes quatre hommes et nous rentrons au poste de secours vers onze heures. A une heure du matin le général B... arrive ; il est accompagné d'un capitaine qui vient d'apprendre que son beau-frère est resté blessé à l'entrée du village près duquel nous étions il y a deux heures à peine. Il désire aller le chercher ; je me mets à sa disposition ; un major se propose de venir avec nous. Nous partons ; tout est encore très calme.

A peine avons-nous fait un kilomètre que la grosse voix du canon se fait entendre, les Français et les Allemands se répondent ; les obus passent au-dessus de nous mais à une distance telle qu'il n'y a rien à craindre. Nous continuons notre voyage, voyant dans le lointain les éclairs que projette chaque coup de canon ; tout à coup une balle vient effleurer la tête du major. « C'est une balle perdue, dit le capitaine », et nous marchons toujours. Arrivés tout près du village que nous voulions atteindre, le capitaine aperçut sur la gauche de la route une tranchée ; il veut aller voir si son beau-frère ne serait pas là. Il reconnait le colonel qui commande le régiment descendu dans ce souterrain, il le salue à haute voix. Le colonel lui commande de se taire. Mais les Allemands qui sont à une très petite distance ont entendu, ils nous voient ; nous les entendons nous-même très distinctement, mais nous entendons surtout une fusillade très nourrie dirigée

sur nous. Le capitaine descend dans la tranchée ; je vois le major, auprès duquel je me trouve, qui nous commande de nous éloigner. Pas de fil de fer cette fois, heureusement. Dieu aidant, nous finissons par arriver hors de la portée des balles, et c'est à trois heures et demie que nous sommes rentrés, un peu fatigués comme bien vous le pensez. Je ne sais combien de fois dans cette nuit j'ai fait mon acte de contrition ; ce que je sais bien, c'est que j'ai dit une bonne messe d'action de grâces une fois rentré à mon poste.

Abbé A. G...[1].

« Il n'y avait plus a parler que le canon et moi »

18 octobre 1914.

Je crois que nous sommes au 18 octobre, et d'après mes calculs et mon calepin nous devons être au dimanche, mais je n'en suis pas sûr. Encore un dimanche où il n'y aura pas de messe ! D'abord l'église de la paroisse où je suis est brûlée... Et puis ce matin les Anglais donnent du fil à retordre aux Prussiens, et probablement que nous allons encore être engagés : ça fera cinq jours sans interruption.

Je me plaignais de mon inactivité dans les

1. Aumônier de la prison du Mans.

Vosges, ou plutôt je me demandais en quoi pouvait consister mon ministère par là, en dehors de l'hôpital. Ma vie est bien changée et cela a commencé le soir même de notre arrivée par ici (dans le Nord).

... Ce n'est pas toujours facile de savoir où sont les postes de secours, et c'est le diable quelquefois pour les atteindre ! Dans cette opération, je crains autant les sentinelles françaises que les balles allemandes, car je ne retiens pas facilement le mot.

.. Une de ces nuits, on fait savoir qu'en avant de la deuxième ligne de tranchées il y a des blessés.

Je n'oublierai pas de si tôt notre promenade dans la nuit. Les blessés étaient à 600 mètres ou 700 au plus, mais l'aller et le retour ont demandé presque deux heures. Il fallait marcher accroupis dans un champ de betteraves, opération pas commode du tout... Je suis tombé dans un trou... Enfin, nous arrivons à la deuxième ligne. J'entendrai toujours le chuchotement des hommes dans les tranchées, me disant : « Non, pas celui-là, il est mort depuis deux jours ; pas celui-là, il a été tué ce matin ; c'est le milieu... abritez-vous, prenez mon sac... » Qu'elle est atroce, la vie de ces pauvres soldats, à côté de camarades qu'ils ne peuvent même pas enterrer : en voilà une vie de pénitence qui doit rendre méritoire le sacrifice de leur vie !...

J'ai pu administrer deux soldats qui mouraient : c'est par hasard qu'ils ont pu ainsi recevoir les derniers sacrements. Peut-être, après tout, que le bon Dieu avait préparé pour eux ce hasard.

Avant de quitter cette tranchée, j'ai donné l'absolution générale. Tous les chuchotements se sont tus et je suis sûr que la plupart des hommes ont reçu avec foi cette absolution : on ne badine pas quand, dans une demi-heure, il faut monter à l'assaut. Les batteries françaises achevaient de démolir les maisons qu'il fallait emporter ; il n'y avait plus à parler que le canon... et moi. Et quand j'eus prononcé dans la nuit la formule d'absolution, j'étais étranglé par l'émotion. C'est la première fois que je prêche à plat ventre derrière un tas de terre.

Je me suis perdu pour le retour, car il faisait noir... Mais voilà qu'à gauche, très loin heureusement, les mitrailleuses boches se mettent à faire racaca, racaca. J'ai vu le moment où je devrais rester couché dans les betteraves... J'ai retrouvé mon chemin. De retour au refuge, il y avait déjà une douzaine de blessés...

Abbé X... [1].

1. D'après la *Croix* du 16 décembre 1914.

Pour sauver l'ambulance

Je fus appelé à exercer mon ministère à M..., le 31 août. Cette petite ville, juchée sur une hauteur, possède une école libre que l'on avait transformée en ambulance avec une soixantaine de lits et deux cents blessés. Le 31 août, les ambulances automobiles vinrent vers quatre heures emporter la moitié des blessés, qui n'étaient plus en sûreté à cause du rapprochement de la ligne de feu, promettant de revenir pour opérer le transfert complet. D'après mes calculs, les voitures pouvaient être de retour dès dix heures du soir et j'avais grande hâte de les revoir, car nous avions le sentiment que l'ennemi se rapprochait. De fait on nous apportait sans relâche de nouveaux blessés du champ de bataille. Bientôt il y en eut plus de deux cents. Il était sept heures. Je fis ce qui dépendait de moi pour qu'on envoyât d'urgence les autos. La nuit tombait. J'avais le cœur tout angoissé. Les Allemands vont faire irruption, et quel sera notre sort ? Je restai au milieu de ces pauvres gens, les consolant, les rassurant, leur promettant de les faire évacuer. Dix heures sonnèrent. Minuit. Pas d'autos. Cependant les blessés ne cessaient d'affluer, les uns arrivant seuls clopin-clopant, les autres conduits par des brancardiers régimentaires qui se retiraient après les avoir dé-

posés à l'hôpital. Outre les blessures de l'âme, j'avais aussi à soigner celles du corps. Toutes sortes de plaies ouvertes par les balles et la mitraille ont alors passé par mes mains, et les majors ont bien voulu déclarer ensuite que j'avais bien fait mes pansements. Les officiers blessés, eux-mêmes, se laissaient faire comme de petits enfants.

Cependant j'essayai d'envoyer une dépêche suprême à X... pour transmettre mon angoisse. Trop tard ! Toute communication était coupée. Que faire ? Je savais d'avance la tactique des Allemands: attaquer le premier jour, bombarder le deuxième, et brûler tout le troisième. A demain le bombardement, me disais-je. Alors je suis perdu ; car les autos ne doivent pas s'avancer jusque sous le feu. Avant vingt-quatre heures, les Prussiens me feront prisonnier. Je sentais la même crainte chez tous les soldats, surtout chez les officiers. Tous se rendaient compte que le moment était venu de prendre un parti. Je consultai les officiers blessés qui se trouvaient là présents ; un commandant et deux capitaines ; et comme ils approuvaient mon dessein, je commençai l'évacuation de l'ambulance dès cinq heures et demie du matin. Auparavant je fis une exhortation, récitai un *Pater* et un *Ave* et donnai l'absolution, car je craignais fort une fin tragique à notre aventure.

Je réunis une trentaine de blessés qui pouvaient marcher, et les confiant à un capitaine blessé lui

aussi, je les fis mettre par quatre, les conduisis lentement au bas de la petite ville, et leur indiquai le lieu où ils devaient se replier.

A six heures, j'en fis autant pour une trentaine d'autres plus fatigués que ceux de l'escouade précédente, mais qui pouvaient encore marcher. Tous d'ailleurs désiraient fuir plutôt que de tomber dans les mains des Prussiens.

Comme il était venu des blessés toute la nuit, il y en avait encore plus de cent à l'école qui ne pouvaient marcher, et autant étendus sur la paille à la mairie.

Par bonheur, le bombardement ne commençait pas.

A sept heures et demie j'essayai encore de constituer un nouveau convoi : je donnai des cannes, des balais, des bâtons aux blessés qui marchaient à grand'peine. Et je leur dis : « Vous avez quatre kilomètres à faire. On vous recueillera plus loin. Reposez-vous de temps en temps. Tâchez d'arriver pour une heure. » Pour réconfortant nous n'avions que de l'eau à boire. Moi-même du reste, ces deux jours et deux nuits, je ne vécus que d'eau dont je prenais une gorgée de demi-heure en demi-heure.

Comme les blessés partaient joyeux de s'enfuir ! tandis que ceux qui restaient encore et qui ne pouvaient se traîner (c'est-à-dire une centaine au moins, car nous en reçûmes plus de quatre cents cette nuit-là) gémissaient et me suppliaient de les

emmener. Enfin voici qu'arrive jusqu'à notre petite ville abandonnée un major à quatre galons avec deux jeunes majors. A neuf heures, on s'installe pour opérer les malades. Le major est un chirurgien très habile qui extrait les balles avec une rapidité très adroite. Il travaillait, quand à dix heures et demie éclate la première bombe en plein sur l'hôpital. C'était un obus à la mélinite. Un mur est traversé, puis les shrapnells se mirent à pleuvoir. En un clin d'œil toutes les vitres furent brisées, les fenêtres arrachées.

Les malades étaient littéralement couverts d'éclats de vitre. Durant ce temps j'avais deux hommes dont l'agonie s'accélérait. Le major dut interrompre ses soins aux malades.

Pour moi je ne cache pas que j'eus une terrible émotion : mais pour rien au monde, je n'aurais voulu quitter mes blessés. Ils vinrent pêle-mêle dans la salle où je me trouvais, afin de se grouper autour de moi. Nous fîmes ensemble bien des prières. Durant les six heures que dura le bombardement, que de gémissements ! Je ne m'y faisais point, je vous l'avoue, et je suppliais Dieu de me donner courage, car pour tous c'était l'assurance d'être brûlés vifs le lendemain dans l'incendie des maisons ou de tomber prisonniers aux mains de l'ennemi.

Vers quatre heures, le major annonce que quelques voitures viennent d'arriver, qu'il faut y conduire les malades. Le transport se fit sous le feu

de l'artillerie, à tous risques et périls. Aussi les brancardiers se hâtaient pour porter les blessés aux voitures qui les attendaient. Pendant ce temps deux compagnies de chasseurs à pied et d'infanterie reprenaient position dans la ville. Le bombardement avait cessé. Il restait encore vingt-deux ou vingt-trois blessés. Les deux agonisants étaient morts, et neuf morts, dont deux officiers, reposaient, soit dans l'église, soit dans l'hôpital. En cherchant bien, je découvris dans les maisons abandonnées deux grandes charrettes. Je fis déposer dans ces charrettes les quinze blessés de la mairie, puis sept ou huit autres qui vinrent s'y adjoindre, et, en route ! Nous conduisons nous-mêmes nos blessés. Quel cortège ! Mais aussi, quelle joie pour moi ; je partais, ne laissant derrière aucun blessé, aucun malade. Nous fîmes allégrement nos six kilomètres, et arrivâmes à N... Chemin faisant, un blessé mourut.

Le lendemain matin, après trois heures de sommeil, je dis la messe dans l'église qui était transformée en hôpital. Je pus communier quelques malades et prier pour nos morts.

Mais j'avais encore une grande course à fournir. Les voitures et automobiles se chargèrent d'enlever autant de blessés qu'il leur fut possible, mais non pas tous. Au loin, à l'horizon, à six kilomètres de là, M..., où j'avais passé une nuit si angoissante, était en feu, et j'avais la perspective que le soir la nouvelle position où je me trou-

vais serait encore bombardée. Les habitants fuyaient. Il restait vingt-deux blessés qu'on n'avait pas pu transférer. J'étais escorté de cinquante soldats, appartenant à différents régiments, à qui on avait donné ordre de me suivre et de m'obéir.

Je mis une escouade en avant et une autre en arrière.

Au milieu, les blessés marchaient ou se traînaient de leur mieux, se relayant par intervalles dans la voiture. A chaque village, je m'arrêtais, j'achetais du pain, du vin et faisais la distribution. Pauvres gens ! Comme ils étaient reconnaissants ! Obéissant à leur aumônier comme à leur capitaine.

Il est vrai que dans cette exode je perdis mon chapeau, mon caoutchouc, ma fiole de pansements et mon couteau. Mais à la guerre comme à la guerre !

Enfin, grâce à Dieu et non sans peine, mes blessés étaient sauvés. Sur ce, je revins à ma formation où je me reposai quelques heures. Mais la bataille continuait ; il fallait donc marcher encore. Sans doute je n'étais pas sans ressentir le contre-coup de la fatigue. Cependant, entendant dire que beaucoup de blessés restaient sur le champ de bataille, j'y courus.

Il faisait un clair de lune splendide, j'étais seul. Je n'eus point peur. Du reste, je constatai ce qui a toujours été affirmé : de notre côté peu de morts. Toutefois je me rappellerai toujours

ces tranchées où les soldats restaient couchés, atteints mortellement à leur place, dans un ordre parfait. Je verrai toujours ces cadavres raidis déjà et le bras en l'air comme pour saisir au passage quelqu'un qui pourrait les sauver. J'entendrai toujours ces cris lugubres : « Maman !... au secours ! A boire ! »...

Au retour, je me sentis excédé de lassitude. J'entrai dans un village abandonné et je me jetai sur un lit. Il était trois heures et demi du matin. La fusillade me sonna le réveil. Je déguerpis et rejoignis ma formation.

Mais quand la nuit de nouveau survint et qu'il fallut se lever à minuit après une heure de sommeil, la mesure était comble. Six nuits de suite avec tant de labeurs et d'émotions, je tombai. On me ramassa et je restai étendu dans un fourgon jusqu'à dix heures du matin. A trois heures, on me retirait des lignes du front et après quarante-trois heures de chemin de fer, j'arrivai à Vichy.

Je compte y rester jusqu'à dimanche et puis regagner mon poste. Maintenant j'ai l'espérance. Je saurai travailler et tenir tête à la fatigue.

Père C. de L.... .

1. Père de la Compagnie de Jésus.

LE MARTYRE DU PÈRE VÉRON

Le Pére Véron[1] *et son compagnon viennent d'être faits prisonniers par les Allemands :*

... Nous avons traversé Crépy où plusieurs maisons brûlaient. Une d'entre elles portait dans un mur calciné une statue de la Sainte Vierge non atteinte. Nous avons été dans la direction de Meaux par Nanteuil-le-Haudoin. Ce n'était pas une marche, mais une course. Partout nous avons été montrés aux troupes allant au combat ou plutôt en revenant, comme une « ménagerie », comme un riche butin. En route, on nous a adjoint huit chasseurs à pied, deux fantassins, un civil et six marocains. Partout c'était la joie délirante, puis les poings menaçants, dirigés d'abord sur les Anglais, puis sur les Marocains... « Oh ! pastor, pastor, Katholik, schism... atique », criaient-ils sur notre passage. Au repos, ce furent les injures, les coups de pied et de crosse. Il me souvient qu'un soir où nous étions pelotonnés, par terre, à la porte d'une

1. Le Père Véron était avant la guerre, aumônier de l'*Œuvre des Cercles* qu'avait fondée M. de Mun.

église, du côté de Brégy, on nous jeta des pierres. Je reçus pour ma part, un énorme coup de poing qui me fit sortir violemment le sang du nez. Nos chapeaux nous furent enlevés, jetés, piétinés. Enfin un chef donna l'ordre de nous les retrouver et de s'écarter de nous. Une autre fois, c'était en plein soleil de midi et dans une terre labourée, devant le même traitement, un chef, un commandant, je crois, vint à passer. Il prit le numéro de baïonnette des deux gardes et prononça en français : « Respectez les deux pauvres prêtres selon les traités. » Ce furent les seules paroles consolantes que nous entendîmes et qui, hélas ! furent suivies de représailles. Ce fut ce midi où un de nos gardes m'offrit de changer sa montre contre la mienne. Sur mon refus, il me frappa.

Dans l'impossibilité de nous expliquer jamais, nous suivîmes la colonne. Nous allâmes jusqu'aux portes de Meaux. Ce fut le jour où l'abbé Véron et moi furent roués de coups, frappés à coups de gourde sur la tête nue. Et nous entendîmes ces stupéfiantes paroles : « C'est la faute à pastor ! » Nous comprîmes qu'ils venaient d'être vaincus. Quelle joie ! Je crois que c'est ce jour-là qu'on nous a conduits sur le champ de bataille près des canons et que, devant le danger, on a dû nous faire changer trois fois de place et nous cacher derrière un mur. Ce jour-là, je dus déplumer une poule palpitante encore. Ces messieurs mangeaient, mais jamais une seule fois il ne nous fut distri-

bué de nourriture quelconque. De l'eau et des pommes ramassées, ce fut tout pendant cinq jours entiers. Quelquefois, les soldats français obtinrent quelques brins de chocolat ou de petits morceaux de pain des troupes qui passaient. Chaque fois, c'était le même sort : « Nicht pastor ! », pas aux curés ! Une fois, m'étant rapproché des soldats français, j'avais un petit peu de chocolat, j'essayai d'en donner en arrière à l'abbé Véron ; je fus chassé à ma place par un coup de pied. Au quatrième jour de ce traitement, le pauvre abbé n'en pouvait plus. Au soir de ce jour il tomba sur la route, il fut ramassé à coups de botte, privé de son sac, de sa ceinture, de son chapeau et chose dure pour lui, de son binocle. Il refusa, par impossibilité, d'avancer. Il était hagard. A une halte, à la porte d'un café, où le patron pleura à sa vue, le sergent consentit à ce qu'on lui donnât un peu de vin et à manger. Il répondit, épuisé : « Je ne puis pas. » J'essayais qu'on envoyât une voiture le chercher. Refus. Je le soutins par le bras. Apprenant que le sergent m'avait pris ma montre, mon porte-monnaie, mon portefeuille, il m'avoua que sauf pour le portefeuille, il était dans la même situation. Il y avait encore deux kilomètres à faire pour arriver à la dernière étape du soir. Partout nous couchions par terre, dans les chaumes, où le matin je claquais des dents. Le malheureux retomba encore. C'était bien d'épuisement, car il avait souvent marché

des heures portant, en plus de son sac, le lourd sac allemand entouré de la capote, et il allait. Il fallut le hisser dans un cabriolet. Sa tête y retomba lourdement. Je suivis la colonne. Nous étions depuis quelques minutes dans la cour de l'école de Saint-Quentin-Louvry (Aisne), où nous devions coucher sur l'herbe, quand le sergent appelle : « Pastor ! » Je vais voir, et, en geste, me montrant l'abbé Véron affalé sur des orties recouvrant un tas de pierres et de tessons de bouteilles, me dit : « Pastor capout ! » Horreur ! « Me reconnaissez-vous », dis-je. Il fut quelques instants à se reprendre et à répondre. Je lui donnai l'extrême-onction. Par la fenêtre, on le porta sur un lit. Je rentrai. On l'insultait sur son lit de mort. Un garde était à la fenêtre ouverte, baïonnette au canon. C'étaient des gestes de le finir à coups de baïonnette et de botte. Je pus faire comprendre par gestes et croix sur le bras que je voulais un médecin. Une demi-heure plus tard, un major arriva qui prononça le mot « d'épuisement et de faim ». Il entendit tout. C'est ce major qui m'expliqua qu'il allait me laisser un papier pour aller chercher un médecin civil, car il allait s'éloigner et envoyer un aide avec son remède. Ce fut une piqûre à la cuisse ! « De quoi ? » demandai-je, une fois qu'elle fut faite. « Nicht », fut-il répondu. Je donnai ma dernière absolution, lui demandai ses dernières volontés, s'il pardonnait tout et à tous ? « Comme notre Sei-

gneur », me fut-il répondu. Je passai la nuit allongé sur le parquet, le long de son lit. Le matin, à quatre heures, je fus réveillé par un officier avec une femme chez qui je dus descendre avec le fameux papier pour aller chercher le médecin. C'était le salut dont hélas ne devait pas profiter l'abbé. « Ils m'ont fini », me dit-il. Le soir du 8 septembre, fête de la Nativité, il mourait...

Abbé S...[1].

1. Curé de Villers Saint-Frambourg (Oise).

ÉPILOGUE

L'ÉVÊQUE DE GAP DEMANDE A PARTIR AU FRONT

Affecté à la 16e section d'infirmiers dont le dépôt est à Perpignan, Mgr de Llobet, évêque de Gap, demandait à être compris dans une formation destinée à aller au front. Il vient d'être nommé aumônier militaire aux armées du Nord. Voici comment il annonce au Cardinal de Cabrières son départ aux armées.

Eminence,

Dès l'instant que ma mobilisation devenait inévitable, j'ai cru devoir au caractère épiscopal de chercher à obtenir une situation à la fois honorable et strictement religieuse.

Me voici régulièrement investi du titre d'aumônier et invité à rejoindre les armées. Je partirai probablement après-demain, — pour une destination encore ignorée.

Je ne saurais dire combien je souffre de cette séparation d'avec une Église qui me fut si accueil-

lante, que j'aimais tant, et que mon départ ne peut manquer de laisser dans le désarroi.

Le front m'offrira-t-il une chance, que je n'eusse point rencontrée dans un hôpital de l'arrière, celle de me voir ouvrir plus tôt la porte du ciel et de ne point prolonger indéfiniment la pénible situation de mon diocèse ? Je ne sais, mais cette perspective, loin de m'effrayer, passera, tous les jours, devant mes yeux, pendant mes prières.

Il ne m'est point possible de descendre vers le Midi, pour prendre congé de mes parents et de nos amis, je ne veux point partir sans solliciter les prières et les bénédictions de Votre Eminence.

Agréez tout ce que ressent mon cœur pour la bonté paternelle, dont vous avez entouré mes premières années de sacerdoce.

Mon âme n'oublie aucune des consolations que j'ai goûtées près de vous, et à Montpellier. Je tiens à offrir à tous l'expression émue de ma reconnaissance.

Que Notre-Dame d'Embrun acquitte ma dette ! Qu'elle me conduise où Dieu veut.

Daignez agréer, Eminence, le filial hommage de ma profonde vénération.

† Gabriel, évêque de Gap.

Gap, le 13 mars 1916.

TABLE DES MATIÈRES

LE PRÊTRE-SOLDAT

LE PRÊTRE-OFFICIER

LE PRÊTRE-BRANCARDIER

LE PRÊTRE-AUMÔNIER

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN



